



**HAL**  
open science

# La presse écrite lesbienne française des années 1970 à nos jours : faire (la) une

Chloé Bruère-Dawson

► **To cite this version:**

Chloé Bruère-Dawson. La presse écrite lesbienne française des années 1970 à nos jours : faire (la) une. Sciences de l'Homme et Société. 2023. dumas-04630643

**HAL Id: dumas-04630643**

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04630643v1>

Submitted on 1 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ DE LYON

Institut d'Etudes Politiques de Lyon

## LA PRESSE ÉCRITE LESBIENNE FRANÇAISE DES ANNEES 1970 À NOS JOURS : FAIRE (LA) UNE



Couverture *Quand les femmes s'aiment...*, n°1, avril 1978

**BRUÈRE-DAWSON Chloé**

Mémoire de recherche de 4<sup>ème</sup> année : 2022-2023

Parcours « *Communication, culture et institutions* »

Séminaire « *Genre et sexualités : approches historiques* »

Sous la direction d'Emmanuelle Retailaud

Jury : Emmanuelle Retailaud et Maryse Rizza

Soutenance : Jeudi 31 août 2023



**LA PRESSE ÉCRITE LESBIENNE FRANÇAISE DES  
ANNEES 1970 À NOS JOURS : FAIRE (LA) UNE**

## REMERCIEMENTS

Je tiens avant tout à remercier ma directrice de mémoire, Emmanuelle Retailaud, dont les travaux et la passion contagieuse ont été mes premières sources de motivation pour mener à bien ce travail de recherche.

Je remercie toutes les personnes ayant accepté de répondre à mon questionnaire en ligne. Merci d'avoir donné de votre temps et alimenté mes réflexions.

Merci infiniment à toutes les archives communautaires LGBTIQ+, en particulier les Archives Recherches Cultures Lesbiennes (ARCL), la commission archives du centre LGBTI Lyon et le Brrrazero. Sans le travail de vos bénévoles, cette recherche n'aurait jamais pu aboutir.

Je tiens aussi à remercier Camille Emery, Lucie Pommiès, Manon Laplace et Naïla El-Hassouni pour leurs conseils complémentaires et leurs relectures.

Un merci tout particulier à Alice, Assia, Corinne, Emma, Lilia, Lou, Lorian, Noha et Valentine. J'ai trouvé en vous un relais à mes découvertes qui a pu amener à la concrétisation du plus beau des projets en parallèle à cette recherche.

Enfin, je remercie ma compagne, Sadeel, pour son soutien indéfectible durant ces longs mois.

## SOMMAIRE

### INTRODUCTION

#### **PARTIE I : La presse lesbienne, contextes historiques d'une émergence à la croisée des imprimeries**

##### A. L'héritage d'une presse féminine solidement établie

- 1. Les origines de la « presse pour femmes »*
- 2. La constitution d'une presse féminine militante*
- 3. La presse féminine comme passerelle*

##### B. Les débuts d'une presse homosexuelle française

- 1. Contexte historique et inspiration d'outre-Rhin*
- 2. Des débuts masculins et aristocratiques*
- 3. Une portée militante vulnérable à la législation de l'époque*

##### C. La presse lesbienne à l'intersection des identités

- 1. Une inscription dans un riche héritage culturel et artistique lesbien*
- 2. Les précédents allemand et américain : Die Freundin, The Ladder et les débuts de la presse lesbienne*
- 3. Un développement tardif lié mais distinct de la presse féminine et gay*

#### **PARTIE II : La presse lesbienne, miroir des luttes et objet politique : contexte politique et social de sa production**

##### A. L'impact multiforme des mouvements féministes français sur la création tardive d'une presse lesbienne (1970-1979)

- 1. La matrice universaliste du féminisme français de la deuxième vague*
- 2. Le MLF, rassembleur d'homosexuelles, censeur de lesbiennes ?*
- 3. Le Journal des lesbiennes féministes et Quand les femmes s'aiment, prémices d'une presse lesbienne autonome*

##### B. Le développement conjoint d'une presse lesbienne autonome et de la subjectivation politique lesbienne (1980-1982)

- 1. Scissions de « Questions Féministes » et « Masques » : les débuts d'une subjectivité politique lesbienne*
- 2. Le déploiement d'une presse lesbienne radicale militante*

##### C. La diversification et les reconfigurations de la presse lesbienne (1982-2013)

- 1. Un foisonnement de périodiques à la diversité politique, géographique et thématique*

2. *Lesbia Magazine, pilier de la presse lesbienne et cas d'étude d'une adaptation réussie aux dynamiques communautaires et médiatiques*
3. *La disparition de Lesbia Magazine et de La dixième muse : L'essoufflement d'un mouvement et l'étape jamais franchie de la professionnalisation journalistique*

### **PARTIE III : Au-delà des groupes de rédactions: configurations et impacts de la réception et de l'usage de la presse lesbienne**

- A. Le rôle de la presse lesbienne dans les représentations des communautés lesbiennes
  1. *La presse lesbienne comme objet à soi et preuve matérielle de présence*
  2. *La perception extra-communautaire*
  3. *Les représentations intra-communautaires*
  
- B. La presse lesbienne comme vecteur de politisation et de construction communautaire
  1. *Un outil de socialisation politique*
  2. *Le soutien et le développement de lieux et d'événements lesbiens*
  3. *Le tissage de liens sociaux par les petites annonces et les courriers des lectrices*
  
- C. Les limites de la réception de la presse lesbienne
  1. *Les contraintes matérielles de sa diffusion*
  2. *Les inégalités économiques et sociales relatives à son accès*
  3. *Son homogénéisation des vécus et des représentations*

### **PARTIE IV : Reconfigurations contemporaines et nouveaux enjeux de la presse lesbienne en France**

- A. La presse lesbienne au prisme du queer
  1. *Lesbianisme radical et théorie queer*
  2. *Le développement d'une presse transpédégouine et queer et féministe*
  
- B. Lire lesbien, des kiosques aux smartphones
  1. *L'impact du numérique sur l'accès à la presse lesbienne*
  2. *Une offre de nouveaux médias lesbiens abondante*
  
- C. Une presse lesbienne papier démodée ?
  1. *Nouveaux périodiques, mêmes impasses*
  2. *Les fanzines lesbiens, apports contestataires ou complémentaires*

### **CONCLUSION**

## RÉSUMÉ

Ce mémoire a pour ambition de reconstituer l'histoire de la presse lesbienne écrite en France au regard de ses rôles politiques et communautaires et d'en étudier les reconfigurations contemporaines. En partant des contextes historiques d'émergence des presses féminines, féministes et gays et de cultures lesbienne, ainsi que d'une analyse des journaux lesbiens préexistants en Allemagne et aux États-Unis, ce travail de recherche examine son déploiement au sein des mouvements féministes puis gays et son processus d'autonomisation au travers du lesbianisme radical. Cette recherche tente de rendre compte de la diversité des périodiques lesbiens et de leurs trajectoires, en s'intéressant en particulier à *Lesbia Magazine* pour son ampleur et sa longévité. Elle examine les raisons derrière l'arrêt de son élan et expose les différents rôles joués par la presse lesbienne : rupture de l'invisibilité sociale et politique, valorisation du militantisme, territorialisation lesbienne, affirmation du désir lesbien et renforcement des liens sociaux. Ces fonctions sont nuancées par l'étude de la portée limitée de la presse lesbienne, au regard de facteurs externes, notamment économiques, et internes, par la reproduction de schémas d'exclusion intracommunautaires. Enfin, la presse lesbienne actuelle est analysée au regard des difficultés reconnues propres à son sous-secteur et face aux nouveaux enjeux contemporains de recomposition médiatique via la transition numérique, et politique via l'apport des théories queers. Ce mémoire soutient que si les obstacles rencontrés tout au long de son existence ne semblent pas surmontés, la presse lesbienne sait s'adapter et se maintient entre poursuite des modèles magazines des décennies 1980 à 2000 et retour aux pratiques artisanales qui ont caractérisé son émergence.

Mots clés : Presse écrite, média alternatif, lesbianisme, histoire socio-culturelle, mouvement social, minorités sexuelles et de genre

## TABLEAU DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ARCL	Archives Recherches Cultures Lesbienes
BfM	Bund für Menschenrecht
BiF	Blätter für ideale Frauenfreundschaften
CDRLR	Centre de Documentation et de Recherches sur le Lesbianisme Radical
CGT	Confédération Générale du Travail
CLE	Centre Lesbien d'Échanges
DFV	Deutscher Freundschaftsverband
FHAR	Front homosexuel d'action révolutionnaire
FLR	Front des Lesbienes Radicales
GLF	Groupe des lesbiennes féministes
ISSN	International Standard Serial Number
LCR	Ligue Communiste Révolutionnaire
LGBT	Lesbienne, Gay, Bisexuel·le, Transgenre
MLF	Mouvement de Libération des Femmes
MRP	Mouvement Républicain Populaire
NDC	Notes Du Claviste
NMPP	Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne
P.A	Petites Annonces
Pacs	Pacte civil de solidarité
TIC	Technologies de l'Information et de la Communication
Whk	Wissenschaftlich-humanitäres Komitee

## INTRODUCTION

« Il faut que dans les grandes villes comme ailleurs où tant de solitudes consomment – que chacune en ouvrant ce journal puisse se dire : « DÉSORMAIS je ne suis plus seule » !<sup>1</sup>»

Nella Nobili

« Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces. Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble elles signifient.<sup>2</sup>»

Monique Wittig

---

<sup>1</sup> Nobili, Nella. « Ici et ailleurs », *Désormais*, n°2, 1979.

<sup>2</sup> Wittig, Monique. *Les Guérillères*, Paris, Les éditions de minuit, 1969.

Durant son parcours en tant que militante féministe et lesbienne, écrivaine, et théoricienne, Monique Wittig (1935-2003) considère la construction de l'identité lesbienne comme une lutte textuelle. Il s'agit de se signifier par le langage, d'écrire pour se constituer son histoire, son contexte, se rendre visible en tant que lesbienne. Pour elle, ce combat passe d'abord par la littérature : au travers de ses romans, *L'Opoponax* (1964), *Les Guérillères* (1969), *Le Corps Lesbien* (1973) et *Paris-la-politique* (1999), de sa pièce de théâtre *Virgile, non* (1985), de son *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (1976) et de ses essais majeurs *La pensée straight* (1980) et *On ne naît pas femme* (1980), Monique Wittig nomme pour faire exister, car selon elle, « il y a une plastie du langage sur le réel<sup>3</sup>».

Le travail d'écriture de Monique Wittig ne se limite pas à la publication d'ouvrages, mais se déploie aussi dans la presse féministe et lesbienne des années 1980. Son texte le plus emblématique, *La pensée straight*, est d'abord publié dans *Questions Féministes* en février 1980<sup>4</sup> et en chamboule le comité de rédaction. Le numéro 4 de la revue lesbienne *Vlasta, Fictions/Utopies amazoniennes* lui est consacré<sup>5</sup>, et elle y publie deux textes inédits. Tout comme elle co-écrit plusieurs ouvrages avec sa compagne Sanda Zeig, elle participe à la rédaction de textes collectifs publiés anonymement au sein de différents périodiques<sup>6</sup>. Puisque Monique Wittig considère que « toute œuvre de forme nouvelle fonctionne comme une machine de guerre. Son sens est de démolir les formes vieilles et les règles et conventions<sup>7</sup> » et qu'une guerre ne se fait jamais seul·e, le support collectif qu'est la presse lesbienne m'a paru particulièrement intéressant à mobiliser dans l'étude de cette construction d'identité(s). La presse lesbienne est un support plus horizontal que la littérature car majoritairement bénévole et participative. Ainsi, ses rédacteur·ices et ses lecteur·ices prennent la parole et co-produisent le sens, co-construisent leur identité, et établissent ensemble une communauté.

En tant que lesbienne, j'ai grandi comme beaucoup d'entre nous avec peu de repères culturels et historiques propres à cette partie de mon identité. J'ai alors cherché à m'en constituer, et cette recherche m'a mené à lire *Les Guérillères* de Monique Wittig à l'âge de 18 ans. Dans cet ouvrage, elle exhorte ses lecteur·ices comme si elle exhortait les lesbiennes à chercher leur propre histoire, et à défaut, à l'inventer : « Tu dis qu'il n'y pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort pour te souvenir.

---

<sup>3</sup> Wittig, Monique. *Le chantier littéraire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, p.133

<sup>4</sup> Wittig, Monique. « La pensée straight », *Questions Féministes*, no. 7, 1980, p. 45

<sup>5</sup> *Vlasta, Fictions/Utopies amazoniennes*, Spécial Monique Wittig, n°4, mai 1985

<sup>6</sup> Auclerc, Benoît, et Yannick Chevalier, ed. *Lire Monique Wittig aujourd'hui*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p.13.

<sup>7</sup> Wittig, Monique. *Le chantier littéraire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, pp. 73-74.

Ou, à défaut, invente<sup>8</sup>». Si l'ouvrage m'a paru, à la première lecture, assez obscur, il résonne maintenant dans mon parcours. Aujourd'hui pigiste pour un magazine culturel LGBT anglophone, je cherche pour chaque article à reconstituer des bouts d'histoires lesbiennes, et ces écrits, aussi modestes soient-ils, sont tant de pierres me permettant de donner un sens à mon identité et d'entrer en contact avec d'autres personnes qui la partagent. C'est donc en raison de l'impact que la participation à ce journal a eu sur mon parcours d'acceptation et sur mon accession à des espaces communautaires que j'ai voulu me pencher sur l'histoire de la presse lesbienne, et sur l'effet, similaire ou non, que celle-ci a pu avoir sur d'autres lesbiennes avant moi.

En 1969, les directeurs de l'Histoire générale de la presse française articulent l'étude des journaux à la recherche socio-politique<sup>9</sup>. Ils relèvent que la richesse informationnelle de ces derniers permet de reconstituer l'évolution des courants de pensée et de l'opinion publique, écrivant les prémices de l'histoire des médias. Selon Claire Blandin, l'histoire des médias se découpe en trois temps et trois approches : d'abord politique, puis économique et sociale, et enfin culturelle<sup>10</sup>. Cette histoire des médias s'écrit majoritairement sur les quotidiens et périodiques généralistes, c'est-à-dire sur un corpus de médias dominants. La presse lesbienne, si elle s'inscrit dans cette historicité, s'en détache par son caractère minoritaire. Elle se situe elle-même à l'intersection de deux secteurs minoritaires de la presse : la presse féministe et la presse homosexuelle, d'où elle émerge et avec lesquelles elle partage certaines caractéristiques communes.

La presse féminine, d'une part, se définit par sa « volonté de viser et construire un public féminin autour d'une identité de genre (éditorial et sexuel)<sup>11</sup> » mais recouvre une grande diversité de titres de presse. Elle rassemble à la fois les magazines commerciaux destinés à un public féminin mais pas forcément produits par celui-ci, et la presse militante souvent bénévole et associative. C'est de cette presse féminine militante qu'est née la presse féministe, différenciée par son contenu porté sur les revendications pour les droits des femmes.

La presse homosexuelle, d'autre part, est caractérisée par sa production émanant des minorités sexuelles et de genre, c'est-à-dire des « personnes minorisées en raison de corps ou

---

<sup>8</sup> Wittig, Monique. *Les Guérillères*, Paris, Les éditions de minuit, 1969, p.126.

<sup>9</sup> Blandin, Claire. « L'apport de l'histoire des médias à l'étude des langages du politique », *Mots. Les langages du politique*, 94 | 2010, p.149.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Pavard, Bibia. « Chapitre 6. Presse(s) féminine(s) : le poids du genre », Claire Blandin éd., *Manuel d'analyse de la presse magazine*. Armand Colin, 2018, p. 107.

d'apparences corporelles, d'orientations sexuelles, d'identités ou d'expressions de genre non conformes aux normes culturelles sur la sexualité et le genre, et donc exposées à la stigmatisation et aux discriminations<sup>12</sup>». Cela inclut mais ne se limite pas aux lesbiennes, qui sont, dans la pratique, souvent exclues ou marginalisées des comités de rédaction.

Du fait de leur identité de genre femme, réelle ou supposée, et de leur orientation non hétérosexuelle, les lesbiennes se retrouvent et participent à la fois à la presse féministe et à la presse homosexuelle. Cependant, comme le relève la docteure en sciences politiques et professeure en étude de genre et des sexualités Ilana Eloït, « pour les lesbiennes, la presse homosexuelle mixte et la presse féministe sont souvent vécues comme des espaces de confrontation et d'élaboration, où se déclarent certaines des contradictions théoriques que pose la subjectivité lesbienne aux unités féministes et homosexuelles<sup>13</sup>». C'est pourquoi, après que des lesbiennes aient participé aux périodiques féministes comme *Le torchon brûle* (1971-1977) et, bien avant, à des revues homosexuelles comme *Akadémos* (1909), en 1976 paraît le premier journal lesbien : *Le Journal des lesbiennes féministes* (1976-1977).

Si étudier la presse lesbienne implique de la définir, il ne s'agit pas ici de s'étendre sur l'identité lesbienne. Comme l'indique la sociologue Natacha Chetcuti-Osorovitz dans son ouvrage *Se dire lesbienne*, l'identité lesbienne désigne « des réalités variées et mouvantes selon les époques [...], mais aussi selon les contextes nationaux, régionaux, sociaux, politiques, culturels, les apparences ethniques et générationnelles<sup>14</sup>». De manière générale, être lesbienne renvoie à une attirance amoureuse et/ou sexuelle envers les femmes, mais peut également renvoyer à une posture politique. Natacha Chetcuti-Osorovitz considère l'acte d'autonomination en tant que lesbienne comme principe, et cela peut s'appliquer dans une certaine mesure, à la presse lesbienne : est lesbienne une presse qui se définit comme telle, une presse écrite par des lesbiennes, pour d'autres lesbiennes. Cet acte d'autonomination revêt une importance majeure dans les débuts de presse lesbienne, au cours desquels il s'agissait d'abord de briser le silence. Cette définition est cependant réductrice, car la presse lesbienne n'est pas seulement produite par et à l'attention des lesbiennes, mais, plus largement, par et pour des femmes qui aiment les femmes, ce qui s'étend à d'autres orientations sexuelles comme la bisexualité ou la pansexualité. La formule n'est pas sans rappeler la mention du magazine *La*

---

<sup>12</sup> Geoffroy, Marie et Line Chamberland. « Discrimination des minorités sexuelles et de genre au travail : quelles implications pour la santé mentale ? » *Santé mentale au Québec*, volume 40, numéro 3, automne 2015, p. 145.

<sup>13</sup> Eloït, Ilana. « “Le bonheur était dans les pages de ce mensuel” : la naissance de la presse lesbienne et la fabrique d'un espace à soi (1976-1990) », Paris, *Le Temps des médias*, vol. 29, no. 2, 2017, p.94.

<sup>14</sup> Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*. Paris, Payot, 2010, p.40.

*dixième muse* (2003-2013), « le mag des filles qui aiment les filles ». La difficulté de définir le caractère lesbien d'un objet d'étude est posée dans l'ouvrage sur les littératures lesbiennes dirigé par Aurore Turbiau, *Ecrire à l'encre violette*<sup>15</sup>. Nous pouvons dresser un parallèle entre littérature et presse autour de la dernière définition qui y est proposée : « Serait lesbien un texte repéré comme tel par un public lesbien lui-même et qui aurait une manière particulière de tourner le récit, d'y inscrire des subjectivités lesbiennes.<sup>16</sup> ». La presse lesbienne serait, selon cette définition, une manière particulière de produire, d'écrire et de faire usage de la presse, en inscrivant des subjectivités lesbiennes à chacune de ces étapes.

Parce qu'être lesbienne, c'est être minorisée<sup>17</sup>, c'est-à-dire subir des discriminations et être marginalisée, la presse lesbienne est de facto exclue de la production médiatique dominante, faisant d'elle un média alternatif. L'enseignant-chercheur spécialisé dans les fanzines Samuel Etienne associe trois caractéristiques aux médias alternatifs : déprofessionnalisation, décapitalisation et désinstitutionnalisation<sup>18</sup>. Ces trois aspects se retrouvent encore aujourd'hui dans les titres de presse lesbienne, malgré les avancées sociales et politiques dont les minorités sexuelles et de genre ont bénéficié. En tant que média alternatif destiné à un groupe minorisé, la presse lesbienne relève du militantisme informationnel, défini par le sociologue des médias Fabien Granjon comme « une activité militante centralement orientée vers la production et/ou la diffusion d'information<sup>19</sup> ». La presse lesbienne tente ainsi d'influer sur « le contrôle des structures d'interprétation et des cadres de perception de l'injustice sociale<sup>20</sup> », spécifiquement la lesbophobie, discrimination à l'égard des lesbiennes.

Par cette essence militante, la presse lesbienne est intimement liée aux mouvements de luttes féministes, homosexuels et lesbiens et à leur histoire. L'enjeu politique premier de la presse lesbienne est cependant spécifique au lesbianisme, et se rapporte au travail de Monique Wittig : c'est avant tout d'être nommée. La docteure en sociologie politique Diane Lamoureux

---

<sup>15</sup> Turbiau, Aurore, et al. *Ecrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*. Le Cavalier Bleu, 2022.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 18-19.

<sup>17</sup> Wirth, L. « The problem of minority groups », in Linton R. (dir.), *The Science of Man in the World*, New York, Merz Press, 1945, pp. 347-372.

<sup>18</sup> Samuel, Étienne. « "First & Last & Always" : les valeurs de l'éphémère dans la presse musicale alternative », *Volume !* vol. 2, no 1, 2003, p. 7-8. DOI : 10.4000/volume.2303.

<sup>19</sup> Granjon, Fabien. « Médias », Olivier Fillieule éd., *Dictionnaire des mouvements sociaux. 2e édition mise à jour et augmentée*. Paris, Presses de Sciences Po, 2020, p.355.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.354.

avance qu'il « [...] s'agissait d'abord et avant tout de nommer et de cerner la signification de cet « objet politique non identifié » qu'était « la » lesbienne<sup>21</sup>».

Cette difficile lutte pour être nommée, cette longue invisibilisation, se retrouvent dans le manque d'études scientifiques sur le sujet. En effet, malgré un certain gain d'intérêt rencontré récemment, encore peu de travaux se concentrent uniquement sur les lesbiennes, et la France enregistre à cet égard un certain retard<sup>22</sup>.

Les premiers travaux sur le lesbianisme en France sont réalisés par Marie-Josèphe Bonnet et Nicole G. Albert, dans le cadre de leurs thèses respectives. Marie-Josèphe Bonnet soutient en 1981 à l'Université de Paris VII une thèse d'histoire intitulée « Un Choix sans équivoque : recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes du XVIe – XXe siècles<sup>23</sup>», retravaillée et publiée en tant qu'ouvrage historique en 1995 sous le titre *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVIe siècle*<sup>24</sup>. Son travail d'historienne s'articule avec son militantisme : elle milite au MLF dès sa création et cofonde le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) et les Gouines Rouges. Une autre recherche pionnière est celle de Nicole G. Albert, qui soutient en 1998 la thèse « Saphisme et décadence dans l'art et la littérature en Europe à la fin du XIXe siècle<sup>25</sup>» en littérature comparée à la Sorbonne. Pour l'histoire plus récente, les travaux de l'historienne Florence Tamagne, s'il se concentrent plus largement sur les homosexualités, se distinguent par la place importante qu'ils accordent au lesbianisme en comparaison avec les autres travaux de ce domaine de recherche qui l'éclipsent souvent<sup>26</sup>. Sa thèse de doctorat en Histoire du XXe siècle, « Recherches sur l'homosexualité dans la France, l'Angleterre et l'Allemagne du début des années vingt à la fin des années trente : à partir de sources partisanses, policières, judiciaires, médicales et littéraires<sup>27</sup>» est la première thèse française sur l'histoire contemporaine des homosexualités. Le livre tiré de sa thèse qui

---

<sup>21</sup> Lamoureux, Diane. « Reno(r/m)mer « la » lesbienne ou quand les lesbiennes étaient féministes », *Genre, sexualité & société*, 1 | Printemps 2009.

<sup>22</sup> Revenin, Régis. « Les études et recherches lesbiennes et gays en France » (1970-2006)», *Genre & Histoire*, n°1, 2007.

<sup>23</sup> Bonnet, Marie-Jo. « Un Choix sans équivoque : recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes du XVIe – XXe siècles », Thèse de doctorat, Université de Paris VII, Paris, 1981.

<sup>24</sup> Bonnet, Marie-Jo. *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVIe siècle*. Essai historique, Paris, Odile Jacob, 1995, 413p.

<sup>25</sup> Alvert, Nicole G. « Saphisme et décadence dans l'art et la littérature en Europe à la fin du XIXe siècle », Thèse de doctorat, Université Paris Sorbonne-Paris IV, Paris, 1998.

<sup>26</sup> Revenin, Régis. *op. cit.*

<sup>27</sup> Tamagne, Florence. « Recherches sur l'homosexualité dans la France, l'Angleterre et l'Allemagne du début des années vingt à la fin des années trente : à partir de sources partisanses, policières, judiciaires, médicales et littéraires », Thèse de doctorat, Institut d'études politiques de Paris, Paris, 1998.

paraît en 2000 sous le titre *Histoire de l'homosexualité en Europe*<sup>28</sup> est l'une des sources majeures sur lesquelles s'appuie la première partie de notre travail. Plus récemment encore, plusieurs travaux importants ont été publiés, notamment l'ouvrage collectif *Ecrire à l'encre violette*<sup>29</sup>, qui retrace l'histoire du lesbianisme dans la littérature française.

Du côté de la presse féminine, son histoire constitue aussi un objet d'étude mis de côté. L'historienne spécialisée en histoire des femmes Bibia Pavard le considère comme « un secteur sous-étudié au regard de son poids économique et du lectorat qu'il touche<sup>30</sup> ». La thèse d'Évelyne Sullerot sur la presse féminine de la Révolution à 1848 soutenue en 1964<sup>31</sup> et l'ouvrage publié en 1966 qui en découle<sup>32</sup> représentent une première base dans le domaine d'études. Comme Marie-Josèphe Bonnet, Évelyne Sullerot est militante avant d'être universitaire, co-fondant en 1956 l'ancêtre du Mouvement français pour le planning familial, La maternité heureuse. Dans les années 1970, avec le développement des mouvements féministes en France, la presse féminine devient un sujet d'intérêt, étudié avec une approche critique. Nous pouvons notamment citer *Femmes-femmes sur papier glacé* d'Anne-Marie Dardigna<sup>33</sup>, qui traite de la fonction idéologique de la presse féminine. La presse féministe a elle été abordée plus tard, pour la première fois sous la plume de Liliane Kandel, sociologue et militante au MLF. En mai 1980, elle publie dans la revue nouvellement créée *Le débat* un article intitulé « L'explosion de la presse féministe<sup>34</sup> », qui permet de mettre en lumière le rôle et l'utilisation de la presse au sein des mouvements.

Les mouvements féministes sont plus amplement étudiés, et la métaphore des vagues est couramment employée pour se référer aux différentes étapes de son histoire, bien que son utilisation soit contestée dans le milieu scientifique car elle concentre l'attention sur les crêtes et laisse de côté les creux<sup>35</sup>. Les premiers travaux de recherche sur les féminismes des XIX et XXème siècle paraissent dans les années 1980, et cherchent à en montrer les spécificités. Le premier travail portant sur le féminisme « de la deuxième vague » en France, c'est-à-dire des années 1970, est publié en 1986 : *Feminism in France: from May '68 to Mitterrand*. Il est en

---

<sup>28</sup> Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe*. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939. Paris, Seuil, 2000.

<sup>29</sup> Turbiau, Aurore, et al. *Ecrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*. Le Cavalier Bleu, 2022.

<sup>30</sup> Claire Blandin éd., *op. cit.*, p. 107.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.108.

<sup>32</sup> Sullerot, Évelyne. *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris, Armand Colin, 1966.

<sup>33</sup> Dardigna, Anne-Marie. *Femmes-femmes sur papier glacé*, Éditions Maspéro, Paris, 1974.

<sup>34</sup> Kandel, Liliane. « L'explosion de la presse féministe », *Le Débat*, vol. 1, no. 1, 1980, pp. 105-128.

<sup>35</sup> Bibia Pavard. « Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes », *Itinéraires*, 2017-2 | 2018.

anglais, et réalisé par Claire Duchen (1954-2000)<sup>36</sup>. Aujourd'hui, de nombreux ouvrages de référence retracent l'histoire des mouvements féministes du XXème siècle. Nous pouvons citer l'ouvrage collectif *Le siècle des féminismes*<sup>37</sup>, ou encore *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*<sup>38</sup>, réédition augmentée de 2011 du premier ouvrage de 1993 de la militante du MLF et historienne Françoise Picq.

Plus récemment, des ouvrages de recherche de synthèse étudiant l'histoire des mouvements au prisme de nouveaux apports théoriques voient le jour. *Ne nous libérez pas, on s'en charge*<sup>39</sup> de Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel en est un exemple majeur, retraçant l'histoire des féminismes de 1789 à nos jours sous le prisme de l'intersectionnalité. L'intersectionnalité est une notion développée par la juriste Afro-Américaine Kimberlé Creenshaw, d'abord utilisée pour aborder l'imbrication des discriminations subies par les femmes noires. Une approche intersectionnelle implique donc d'étudier les diverses formes de domination à l'œuvre, y compris au sein d'un groupe déjà discriminé comme les femmes. Le regard intersectionnel que tentent d'apporter les trois historiennes permet de mettre en lumière les discriminations subies par les lesbiennes au sein des mouvements féministes français, et plus généralement de retracer leur histoire, longtemps invisibilisée. Par cet aspect, l'ouvrage constitue une référence importante de notre présente étude.

L'histoire des lesbiennes dans les mouvements féministes français a fait également l'objet d'un travail de thèse, porté par Ilana Eloït en 2018 à la London School of Economics and Political Science. Intitulée « Lesbian Trouble: Feminism, Heterosexuality and the French Nation (1970–1981)<sup>40</sup> », cette thèse retrace l'histoire de la répression des lesbiennes au sein du MLF, qu'elle analyse comme le résultat du modèle universaliste et homogénéisant de la femme véhiculé par les tendances majoritaires du mouvement. Dans son travail, la presse lesbienne est régulièrement utilisée comme support d'étude, donnant lieu à un article publié spécifiquement sur le sujet dans *Le Temps des médias* en 2017, intitulé « “Le bonheur était dans les pages de ce mensuel” : la naissance de la presse lesbienne et la fabrique d'un espace à soi (1976-1990)<sup>41</sup> ».

---

<sup>36</sup> Duchen, Claire. *Feminism in France: from May '68 to Mitterrand*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1986.

<sup>37</sup> Gubin, Eliane, Catherine Jacques, Florence Rochefort. *Le Siècle des féminismes*. Paris, Les Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières, 2004.

<sup>38</sup> Picq, Françoise. *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*. Brest, Éditions-dialogues, 2011.

<sup>39</sup> Pavard, Bibia, Florence Rochefort, et Michelle Zancarini-Fournel. « Prologue. Pour une histoire renouvelée des féminismes en France », *op. cit.*, pp. 5-9.

<sup>40</sup> Eloït, Ilana. “Lesbian trouble: feminism, heterosexuality and the French nation (1970–1981)”, Thèse de doctorat, London School of Economics and Political Science, 2018.

<sup>41</sup> Eloït, Ilana. « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel »..., *op. cit.*

Problématisant et traitant succinctement de l'histoire de la presse lesbienne de ses débuts au tournant des années 1990, la lecture de cet article est venue confirmer le choix du sujet de ce mémoire.

L'étude monographique pionnière de Jade Almeida sur *Lesbia Magazine* (1982-2012)<sup>42</sup>, réalisée en 2015 dans le cadre de son Master en Histoire Culturelle du Contemporain à la Sorbonne constitue également une référence majeure de ce travail de recherche. Couvrant les trente années de parution de ce périodique pilier de la presse lesbienne, ce mémoire de recherche étudie son histoire, ses discours et ses représentations au travers d'une étude complète de ses archives et d'entretiens réalisés notamment avec l'une de ses rédactrices en chef, Catherine Gonnard.

Enfin, une autre source principale de notre travail de recherche est le catalogue des Archives lesbiennes de Paris (ARCL), *Mouvements de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*<sup>43</sup>. Si ce catalogue établi par Martine Laroche et Michèle Larrouy n'est pas un travail scientifique, il constitue à l'heure actuelle l'unique ouvrage répertoriant l'ensemble des périodiques lesbiens francophones connus à ce jour. Il permet également d'accéder à des extraits de certains titres de presse autrement difficiles d'accès, et met en perspective l'ensemble de cette production au travers d'entretiens avec ses fondatrices.

Notre travail s'appuie ainsi sur ces travaux de recherche déjà poursuivis pour tenter d'esquisser une histoire de la presse lesbienne française. Puisque c'est au sein des mouvements féministes qu'un mouvement lesbien puis qu'une presse lesbienne ont émergé, avec la création en 1971 des Gouines Rouges, un groupe de lesbiennes en non-mixité issu du Mouvement de Libération des Femmes (MLF), les années 1970 sont retenues comme première borne chronologique. Bien que la presse lesbienne en tant que telle n'apparaisse qu'en 1976, la parole lesbienne se développe d'abord dans les journaux des mouvements féministes, notamment *Le torchon brûle*. L'ébullition féministe des années 1970 correspond aux prémices de l'individuation lesbienne au sein de ces luttes. La décennie nous paraissait être ainsi un point de départ significatif. Cependant, afin de donner un contexte historique à cette construction politique et d'inscrire la presse lesbienne dans son histoire, liée aux presses féminines et homosexuelles, une première partie revient sur les émergences de ces deux secteurs,

---

<sup>42</sup> Almeida, Jade. « Étude de contenu de la presse lesbienne : Lesbia Magazine, de 1982 à 2012 », Mémoire de master, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2015.

<sup>43</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *Mouvements de presse : des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*. Paris, Archives recherches cultures lesbiennes, 2009.

respectivement à la deuxième moitié du XVIIIème siècle et au début du XXème siècle. La presse lesbienne étant relativement récente, il nous paraissait important d'inclure la presse contemporaine dans notre étude, permettant une analyse de ses reconfigurations face à la transition numérique.

Puisqu'il n'existe pas, à ce jour, d'étude transversale sur la presse lesbienne française, nous avons voulu nous concentrer sur l'ensemble du territoire français. Bien que les périodiques lesbiens diffusés en circuits officiels, c'est-à-dire dans l'ensemble des kiosques, comme *Lesbia Magazine* et *La dixième muse*, étaient disponibles dans les départements et régions d'outre-mer, le manque de sources concernant leur réception ne permet pas de faire, dans le cadre du temps limité de ce travail de mémoire, une analyse approfondie de la presse lesbienne hors de la France métropolitaine. Des périodiques lesbiens francophones, de Belgique, du Québec et de Suisse, sont parfois mentionnés du fait des liens ténus entretenus entre eux. Nous avons également fait le choix de ne pas étudier l'histoire des représentations du lesbianisme dans la presse généraliste, c'est-à-dire la presse non spécialisée, premièrement car nous nous situons dans cette démarche de recherche de l'autonomination et de la constitution d'une parole lesbienne, et deuxièmement par manque de temps. Nous nous concentrons donc majoritairement sur les périodiques et les discours produits par des lesbiennes. Nous reconnaissons cependant l'intérêt que l'étude des représentations du lesbianisme dans la presse généraliste revêt, et nous aimerions l'aborder dans des recherches futures pour venir compléter celle-ci.

Ce travail n'a pas la prétention de faire une analyse historique complète de la presse lesbienne française, qui demande une étude approfondie qu'un seul mémoire ne saurait apporter. Il est avant tout pensé comme une exploration, un état des lieux, qui aspire à scruter puis à éclairer les grandes tendances de son histoire. Parce que la presse lesbienne se décline en un nombre important de périodiques très différents se succédant sur quarante-sept ans, elle constitue un champ de recherche vaste qu'il convient d'investir. Dans cette recherche, nous souhaitons nous concentrer sur la presse lesbienne en tant qu'objet de recherche et non simple ressource pour tenter de déterminer le rôle politique, culturel et social que celle-ci a pu avoir sur les lesbiennes. Nous cherchons également à reconstituer l'histoire de l'émergence des lesbiennes en tant que communauté, c'est-à-dire le développement d'identités, d'espaces, de pratiques et de politiques qui les unissent et les constituent. Afin de déployer cette approche transversale, si notre travail est avant tout historique, il s'inscrit plus généralement dans les études de genre, *gender studies*, et est donc interdisciplinaire. Les *gender studies* sont une

« matrice d'une redéfinition épistémologique<sup>44</sup> » originaire des Etats-Unis, d'où elles émergent dans les années 1980. Elles consistent en l'étude de la production, de la reproduction et de la résistance aux normes qui engendrent les inégalités, applicables au genre mais aussi plus généralement aux groupes minorisés, et représentent donc un prisme d'étude particulièrement pertinent à mobiliser dans le cadre de notre sujet.

Notre travail se situe donc à la charnière entre l'histoire de la presse, l'histoire des femmes et l'histoire des homosexualités. Il s'agit également d'une histoire des mouvements sociaux et des représentations des identités de genre. Pour mieux comprendre les dynamiques et l'impact de cette presse lesbienne, nous empruntons aussi à la sociologie des médias, de l'homosexualité et des mouvements sociaux.

Pour le réaliser, nous nous sommes logiquement avant tout appuyés sur les périodiques lesbiens français mais également francophones publiés entre 1976 et 2023. Cela inclut donc les 28<sup>45</sup> périodiques lesbiens dont les extraits se trouvent dans le catalogue des ARCL. Nous avons eu accès à l'ensemble des numéros du périodique lesbien lyonnais *Quand les femmes s'aiment...* (1978-1980) grâce au centre d'archives du Brrazero, lieu consacré aux mémoires et aux savoirs queer situé à Vaulx-en-Velin. Nous avons également pu consulter une partie des numéros de *Lesbia Magazine*, plus précisément les numéros 106 (juin 1992) à 315 (septembre 2011) à la Bibliothèque du Centre LGBTI Lyon. Au même endroit, nous avons eu l'occasion de parcourir *La dixième muse*, des numéros 11 (novembre/décembre 2004) à 55 (mars/avril 2011). C'est avec regret que nous n'avons pas pu accéder à l'ensemble des fonds de périodiques des ARCL à Paris, du fait de leur fermeture estivale. Malgré cela, les journaux que nous avons pu consulter plus en détail sont aussi les titres de presse revêtant une importance particulière, pour leur longueur de parution et l'ampleur de leur diffusion dans le cas de *Lesbia Magazine* et *La dixième muse* et pour le caractère pionnier de *Quand les femmes s'aiment...*, deuxième périodique lesbien de l'histoire française. Nous reconnaissons cependant le caractère non-exhaustif de notre étude du fait de cet échantillon réduit.

Nous nous sommes également appuyés sur des périodiques féministes français, notamment *Le Torchon brûle*, dont tous les exemplaires sont numérisés et accessibles sur le site

---

<sup>44</sup> Farges, Patrick, François, Anne Isabelle. « L'institutionnalisation des Gender Studies en France : un processus à plusieurs niveaux », *Romanica Silesiana*, 2013, 8, p.34.

<sup>45</sup> Le calcul a été réalisé avec comme base le fond ARCL. Il ne comprend que les publications comptant plus d'un numéro, paraissant en France et se revendiquant ouvertement lesbien (et non mixte). Voir Annexe 1 - Titres de presse lesbienne en France entre 1976 et 2013.

du Centre de Recherche pour l'Alternative Sociale (CRAS)<sup>46</sup>. Nous avons aussi eu accès aux exemplaires numérisés d'*Inversions* (1924-1925), la deuxième revue homosexuelle française. Nous avons pu accéder à ses quatre premiers numéros ainsi qu'à son cinquième et dernier, publié sous le nom de *L'Amitié*. Nous avons également pu nous appuyer sur l'ensemble des numéros du magazine LGBT *Hétéroclite*.

De plus, nous avons eu accès à des tracts d'organisations lesbiennes des années 1971 à 1983 numérisés et accessibles librement sur le site web « Elles cheminèrent... », qui fait la chronologie et met à disposition des archives sur les mouvements féministes, gays et lesbiens<sup>47</sup>.

Pour la partie plus contemporaine de notre étude, nous nous sommes appuyés sur la « Wayback Machine<sup>48</sup>», un site web mis à disposition par l'organisme à but non lucratif dédié à l'archivage numérique Internet Archive. Cet outil permet d'accéder à des clichés instantanés de pages web selon une date choisie, qui restent en partie interactifs. Il nous a permis d'accéder aux anciens sites web d'information lesbiens n'existant plus aujourd'hui, comme celui de *La dixième muse*, et à d'anciennes versions de ceux existants encore, notamment *Bagdam Espace Lesbien* et *Barbi(e)turix*. Nous nous sommes également procuré les exemplaires papier de périodiques en parution, *La Déferlante* et *Well Well Well*, et des exemplaires numériques de *Jeanne Magazine*. Nous avons aussi consulté les sites d'information lesbiens en activité.

Si nous souhaitions à l'origine réaliser des entretiens avec des personnes lesbiennes suffisamment âgées pour avoir vécu le développement de la presse lesbienne, nous avons rencontré des difficultés dans la prise de contact avec ces dernières. Malgré la diffusion d'appels à témoignages en ligne sur des groupes spécialisés, leur distribution lors des marches des fiertés (LGBTIQ+ et lesbienne) de Lyon et leur affichage dans des lieux communautaires ciblés, je n'ai reçu que trois réponses dont un refus et un abandon suite à des contraintes de temps du côté de la répondante. Voici un extrait de la réponse de la personne ayant refusé, que nous tenions à mettre en lumière : « Je ne suis pas la personne que vous recherchez pour votre étude, je suis juste une femme amoureuse d'une femme...<sup>49</sup> ». Cette réponse peut être due à une maladresse de notre approche, bien que nous ayons essayé d'être le plus vague possible et que nous avons assuré que nous ne recherchions pas de profil particulier. La troisième réponse obtenue émanait d'une femme lesbienne de 21 ans, très impliquée dans la recherche universitaire, avec qui nous

---

<sup>46</sup> Les sept numéros sont accessibles sur <http://cras31.info/spip.php?article841>

<sup>47</sup> Elles cheminèrent est accessible sur <http://caminaire.free.fr/>

<sup>48</sup> La Wayback Machine est accessible sur <https://archive.org/web/>

<sup>49</sup> Archives personnelles.

avons pu réaliser un entretien que nous n'avons finalement pas mobilisé au cours de notre étude, bien qu'il ait permis d'alimenter nos réflexions. Face au manque d'efficacité de notre méthode, nous avons été très vite limités par les contraintes de temps et avons donc dû nous résoudre à abandonner la poursuite d'entretiens.

Nous avons cependant pu nous appuyer sur les réponses à un questionnaire que nous avons mis en ligne en juin 2023. Ce questionnaire visait à questionner les pratiques de lectures contemporaines de la presse lesbienne, notamment au regard des nouvelles technologies de l'information et de la communication (TIC). Le questionnaire était à l'attention des « femmes et personnes lesbiennes ou saphiques ». Nous ne voulions pas le limiter uniquement aux lesbiennes, mais également aux femmes et aux personnes non-binaires aimant les femmes et donc concerné·es par les thèmes développés dans les périodiques lesbiens. Le terme saphique, relatif à Sappho, poétesse grecque dont les poèmes sont l'une des premières sources de représentations de l'amour lesbien, peut sembler désuet dans ce contexte. Nous l'avons cependant employé car il connaît un regain de popularité récent, notamment sur les réseaux sociaux où il est régulièrement utilisé pour qualifier le désir lesbien sans spécifier l'orientation sexuelle précise de la personne concernée. Nous avons diffusé ce questionnaire par internet, sur des groupes spécialisés, ainsi qu'en imprimant des flyers explicatifs accompagnés de QR codes que nous avons distribués et déposés dans les lieux communautaires de la ville de Lyon. Nous avons reçu 85 réponses entre juin et juillet 2023. Le profil des répondant·es est cependant très homogène : iels sont à 70,6% étudiant·es, et 74,4% d'entre iels ont entre 16 et 25 ans<sup>50</sup>. La présence de plusieurs questions ouvertes nous a permis d'avoir accès à des réponses parfois détaillées en paragraphe, que nous mobilisons tout au long de cette étude.

Le traitement de ces sources a d'abord été qualitatif, étant contraints par le temps pour la réalisation d'études quantitatives textuelles. Pour les périodiques, nous avons donc surtout extrait des passages d'articles et des titres. Nous avons également mobilisé des images pour certaines parties de notre recherche nécessitant une étude iconographique, notamment lors de notre analyse des représentations. Les réponses à notre questionnaire ont fait l'objet d'un traitement statistique, mais ont surtout été utilisées par la mobilisation d'extraits des réponses textuelles des participant·es.

Par ailleurs, nous avons fait le choix de rédiger l'entièreté de ce mémoire en écriture inclusive, en utilisant le point médian (·) et en féminisant les noms de fonctions. Nous avons

---

<sup>50</sup> Voir Annexe 3

également utilisé les pronoms neutres iel/iels lorsque l'usage de ceux-ci était pertinent. Nous préférons également l'emploi de « lesbienne » plutôt que de « femme lesbienne », car comme l'avance Monique Wittig dans *La pensée straight*, « Les lesbiennes ne sont pas des femmes <sup>51</sup> ». Au-delà de cet écart théorique, notre choix est motivé par un souci d'inclusivité : toutes les lesbiennes ne sont en effet pas des femmes, ou n'utilisent pas des pronoms féminins pour se définir. A titre d'exemple, 32,9% des répondant·es à notre questionnaire diffusé en ligne se considèrent non-binaires<sup>52</sup>, c'est-à-dire qu'iel·s ne se reconnaissent pas exclusivement dans l'une des catégories « femme » et « homme ». Ainsi, nous employons le féminin pluriel que lorsque nous sommes sûrs des pronoms préférés par les personnes indiquées.

Les problématiques soulevées par notre travail sont les suivantes : Comment la presse lesbienne s'articule aux modèles historiques des presses féminine, féministe et gay, ainsi qu'aux modèles étrangers de la presse lesbienne allemande et américaine ? De plus, en quoi l'histoire de la presse lesbienne française reflète l'histoire sociale et politique des lesbiennes ? Par ailleurs, en quoi la presse lesbienne contribue à la construction communautaire et politique des lesbiennes ? Enfin, comment la presse lesbienne se reconfigure face aux renouvellements théoriques et numériques contemporains ?

Dans une première partie, nous analyserons les contextes historiques précédant l'émergence de la presse lesbienne française, au travers de l'histoire succincte de la presse féminine et de la presse gay, avant de nous intéresser à la production culturelle et artistique lesbienne et aux presses lesbiennes allemande et américaine s'étant développées en amont.

Puis, dans une seconde partie, nous nous pencherons sur le contexte politique et social de sa production, au travers d'une étude de la place des lesbiennes dans les mouvements féministes des années 1970, des conflits politiques ayant entraîné sa création en tant que presse autonome, puis de sa diversification suivant les tendances de segmentation propres à la presse et le développement spécifique des communautés lesbiennes.

Par la suite, nous examinerons les configurations et les impacts de la réception et de l'usage de la presse lesbienne, en étudiant d'abord son rôle dans les représentations des lesbiennes, puis en tant que vecteur de politisation et de construction communautaire, avant de nous pencher sur les limites de cette réception.

---

<sup>51</sup> Wittig, Monique. « La pensée straight », *Questions Féministes*, no. 7, 1980, p. 53.

<sup>52</sup> Réponse à la question « Concernant votre identité de genre, vous vous identifiez avant tout en tant que... » de notre questionnaire diffusé en ligne. Voir Annexe 2 - Questionnaire diffusé en ligne

Enfin, nous aborderons les reconfigurations contemporaines de la presse lesbienne, en nous intéressant à l'impact de l'arrivée en France des théories queer et des évolutions liées aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, avant d'observer les limites et les perspectives de la presse lesbienne papier.

## **PARTIE I : La presse lesbienne, contextes historiques d'une émergence à la croisée des imprimeries**

### A. L'héritage d'une presse féminine solidement établie

#### 1. Les origines de la « presse pour femmes »

Précédant le phénomène de segmentation de la presse française de deux siècles, l'apparition de la presse féminine fut précoce, normalisant ainsi la pertinence de périodiques visant un public selon leur identité de genre. C'est d'ailleurs le seul critère pouvant être retenu pour une définition de la presse féminine, cette dernière incluant une grande variété de titres de presse, allant des journaux commerciaux aux journaux militants.

Historiquement, les premiers périodiques destinés à un public féminin étaient des journaux littéraires et de mode. La docteure en littérature française Monique Vincent, autrice d'une thèse et de plusieurs ouvrages sur *Le Mercure Galant*, considère ce-dernier comme la première revue féminine<sup>53</sup>, bien qu'il ne vise pas uniquement les femmes. Etabli à l'origine par Jean Donneau de Visé en 1672, *Le Mercure Galant* était destiné à un public aristocratique. Composé d'entrées sur la mode, la musique ou encore la poésie, il invitait ses lecteur·ices à participer à sa rédaction. Sa classification en tant que premier titre de presse féminine est cependant discutée dans la communauté scientifique. La deuxième moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle est plus généralement admise comme point de départ pour la presse féminine<sup>54</sup>, avec *Le Courrier de la nouveauté* en 1758, *Le Journal des dames* l'année suivante ou encore *Le cabinet des modes* en 1785, tous trois consacrés à la mode. De nombreux autres périodiques de mode font par la suite leur apparition, que l'on estime au nombre de 56 entre 1818 et 1847<sup>55</sup>, forts d'une industrie textile nationale en expansion et d'une Cour royale n'ayant plus le monopole dans le domaine. Plutôt minces, on pouvait y trouver des annonces, quelques gravures mais également des articles d'histoire et de philosophie, des critiques littéraires et des feuilletons. Ces derniers sont destinés à un public instruit, aisé et adulte. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle que des titres de presse adressés aux jeunes filles apparaissent<sup>56</sup>.

---

<sup>53</sup> Vincent, Monique. *Le Mercure galant: Présentation de la première revue féminine d'information et de culture 1672-1710*, Paris, Honoré Champion («Sources classiques», 37), 2005, pp. 669.

<sup>54</sup> Blandin, Claire. *Manuel d'analyse de la presse magazine*, op.cit., p.111

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Blandin, Claire. op. cit., p.111

La Belle Epoque est une période florissante pour la presse féminine qui continue de se diversifier au fil des nouvelles publications, se concentrant plus largement sur la vie des femmes et de leurs foyers, et s'adressant à des catégories sociales plus larges. Le développement de l'instruction des filles avec les lois Ferry de 1881-1882 rend également la lecture de la presse plus largement accessible. On compte près de 400 journaux au tournant du siècle<sup>57</sup>. La photographie s'impose alors dans la presse féminine, qui s'affirme majoritairement dans une forme magazine, remplaçant les gravures et facilitant le développement de la publicité. Ces caractéristiques, alliées au développement des industries textiles et cosmétiques, en font un investissement de choix pour les grands éditeurs, ce qui facilite la croissance du secteur. En 1938, les deux hebdomadaires français aux plus forts tirages visent tous deux un public féminin : Ce sont *Le Petit Echo de la mode* et *Marie Claire*, tirés respectivement à 900 000 et 800 000 exemplaires<sup>58</sup>. C'est la même année qu'apparaissent en France les « magazines du cœur », d'inspiration d'outre-Atlantique, avec la parution de l'hebdomadaire *Confidences*<sup>59</sup>. La Seconde Guerre mondiale et l'Occupation allemande bouleversent l'ensemble du secteur de la presse féminine, mais la parution des principaux titres de presse se poursuit malgré les restrictions de papier<sup>60</sup>. A la libération, *Marie Claire* est interdit de parution de 1944 à 1947 suite à la collaboration de son fondateur Jean Prouvost<sup>61</sup>. Il ne reparait qu'en 1954. Après la guerre, la presse féminine reprend son développement interrompu et de nouveaux titres à grand tirage apparaissent, comme le magazine *Elle* en 1945. Celui-ci domine l'ensemble du secteur dans les années 1950 et connaît un succès international<sup>62</sup>. Au début des années 1960, les titres de presse féminine rassemblent des millions de lecteur·ices et sont ainsi considérés comme participants à « la diffusion d'une culture de masse commune à l'ensemble des femmes et à la diffusion de nouveaux standards de vie<sup>63</sup> ». A la fin des années 1960, si leur hégémonie perdure, ils sont progressivement contestés à mesure que les mouvements féministes prennent de l'ampleur<sup>64</sup>.

Ainsi, la presse féminine s'est rapidement développée et imposée comme un secteur majeur de l'industrie de presse en France. Ce succès, touchant les femmes de toutes catégories

---

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Delporte, Christian, Claire Blandin, et François Robinet. *Histoire de la presse en France. XXe-XXIe siècles*. Paris, Armand Colin, 2016, p. 110

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.112

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.136

<sup>61</sup> Blandin, Claire. *op.cit.*, p.112

<sup>62</sup> Delporte, Christian, Claire Blandin, et Robinet, François. *op. cit.*, p. 211

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.219

<sup>64</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p. 112

sociales par la variété des titres de presse proposés, a permis l'ouverture d'un espace qui leur était jusque-là limité ou refusé. La presse féminine traite en effet de divers sujets : la mode, la parentalité, le travail mais aussi l'actualité, au travers d'un point de vue « féminin ». Ces journaux donnent la parole aux femmes, contrairement à la presse généraliste qui les marginalise. Si la presse féminine commerciale ouvre la voie à ce traitement de l'information par le prisme du genre, cette portée reste cependant à nuancer. En effet, les femmes restent à l'époque minoritaires dans les groupes de rédaction des journaux féminins<sup>65</sup> et les fondateurs des plus gros titres, tels que Marie-Claire avec Jean Prouvost ou Femina avec Pierre Lafitte, sont exclusivement des hommes. Les discours et les représentations des femmes véhiculés dans ces journaux ne sont ainsi globalement pas produits par ces dernières. Des tentatives de lancement de quotidiens à gros tirages entièrement féminins de la direction à la rédaction ont lieu, le meilleur exemple étant *La Fronde*, créé en 1897 par Marguerite Durand. Cependant, à l'image de ce dernier qui s'arrête en 1903 suite à des difficultés financières<sup>66</sup>, ces initiatives ne rencontrent pas le succès nécessaire pour perdurer. Avant la deuxième vague féministe des années soixante, ce n'est qu'au sein de la presse associative et militante que la voix des femmes est relayée dans la presse féminine de façon revendicative.

## 2. La constitution d'une presse féminine militante

Malgré l'apport non négligeable de la presse féminine commerciale dans la constitution d'une habitude de lecture et de la légitimité d'un espace médiatique genré, c'est au sein de la presse militante et associative que les femmes ont pu d'abord développer leurs propres discours et représentations. La sociologue Evelyne Sullerot (1924-2017), spécialiste de la condition féminine et de la famille, fait la distinction dans son ouvrage *La Presse féminine* entre la presse du « vous » et la presse du « nous », la première s'adressant aux femmes de façon prescriptive, la seconde émanant des femmes de manière revendicative<sup>67</sup>. Dans l'étude du contexte d'émergence de la presse lesbienne, la presse féminine puis féministe militante et associative permet ainsi d'analyser la constitution de ces espaces revendicatifs et de construction communautaire autour d'une identité de genre.

---

<sup>65</sup> Delporte, Christian, Claire Blandin, et François Robinet. *op. cit.*, p.57

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Sullerot, Évelyne. *La Presse féminine*, Paris, Armand Colin, 1966, p. 55.

La presse féminine militante et associative se développe à partir de la Révolution française et connaît des phases de foisonnement lors des épisodes révolutionnaires<sup>68</sup>, portée par l'apparition de femmes dans les sphères publique et politique. L'un des premiers journaux rédigés uniquement par des femmes et pour des femmes est l'*Athénée des Dames*, fondé en 1808 par la femme de lettres et journaliste Sophie de Senneterre<sup>69</sup>. L'existence de ce journal fut brève, le premier numéro étant publié en janvier et le sixième et dernier en décembre de la même année. Cependant, par sa visée non-mixte et son analyse de la jurisprudence de l'époque au prisme du genre, l'*Athénée des Dames* pose les jalons d'une presse de valorisation des femmes et de leurs droits. Après la révolution de Juillet 1830, c'est surtout autour des groupes de femmes se rapportant à la doctrine de Saint-Simon qu'une presse féminine s'établit. Claude-Henri de Rouvroy de Saint-Simon (1760-1825) lui-même n'évoque pas la question féminine dans ses ouvrages, qui se concentrent davantage sur l'importance de l'association des individus et les possibilités de progrès social offertes par l'industrialisation. Toutefois, après sa mort de nombreuses femmes s'engagent dans le mouvement Saint-Simonien et font porter des idéaux féministes. En août 1832 est créé le magazine *La femme libre* par deux ouvrières saint-simoniennes : Désirée Véret (1810-1891), couturière et Marie-Reine Guindorf (1812-1837), lingère. Il est par la suite renommé *La Femme nouvelle* puis *La tribune des femmes*<sup>70</sup>. Les articles de ce périodique sont rédigés par des prolétaires saint-simoniennes grâce à un système d'auto-financement. Très vite, la visée du journal n'est plus seulement de rassembler les saint-simoniennes, mais toutes les femmes indépendamment de leurs religions ou opinions politiques. Pendant ses deux années d'existence, *La femme libre* diffuse des articles très politiques sur l'émancipation de la femme, n'hésitant pas à critiquer le Code Civil, la religion chrétienne ou encore la colonisation<sup>71</sup>. En effet, le journal se distingue des autres titres de presse de l'époque traitant de l'émancipation des femmes car ses rédactrices s'y expriment sans ménagement : « Les femmes jusqu'à présent ont été des esclaves soumises ou esclaves révoltées, jamais libres...<sup>72</sup> ». Le dernier numéro de *La femme libre* est publié en avril 1834, contraint de prendre fin face à la répression contre la presse. Le journal n'est cependant pas unique en son genre. D'autres journaux féminins saint-simoniens voient le jour : L'écrivaine et militante saint-simonienne Eugénie Niboyet (1796-1883) fonde en octobre 1833 *Le conseiller des femmes*, un

<sup>68</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p. 115.

<sup>69</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *Mouvements de presse : des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*. Paris, Archives recherches cultures lesbiennes, 2009, p.6.

<sup>70</sup> Ibid.

<sup>71</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. « Chapitre II. Les féministes saint-simoniennes (1832-1834) », *op. cit.*, p.43.

<sup>72</sup> Laroche Martine et Larrouy Michèle. *op. cit.*, p.6

hebdomadaire lyonnais plaidant notamment pour l'éducation des femmes<sup>73</sup>. Elle est également à l'origine de *La gazette des femmes* (1836-1838), dédié à la défense des droits civiques et politiques des femmes, et de *La voix des femmes* (mars 1848-juin 1848), quotidien se définissant comme un journal socialiste et politique pour toutes les femmes, rédigé en non-mixité<sup>74</sup>. Collaboratrice d'Eugénie Niboyet, l'ouvrière lingère devenue institutrice Jeanne Deroin fonde son propre journal, *L'Opinion des Femmes*, en 1849. Le mensuel défend le droit de vote des femmes et appuie la candidature de sa fondatrice aux législatives<sup>75</sup>.

Par les multiples publications qui découlent de ces dernières, les saint-simoniennes ont un impact considérable sur la presse féminine revendicative de la première moitié du XIXème siècle. Bien que ces journaux soient le fait d'un nombre réduit d'individus, ils établissent un précédent dans l'organisation en non-mixité et dans la démarche d'une prise de parole des femmes dans la presse. Ils sont aussi pionniers dans les thèmes qu'ils abordent, notamment sur la question de la liberté sexuelle en développant le concept de désir féminin. Le certain degré d'internationalisme de *La femme nouvelle* est également précurseur de ce qui deviendra une caractéristique importante et singulière de la presse féministe du XXème siècle.

Si la révolution de 1848 et l'établissement de la Deuxième République font naître des espoirs d'avancées des droits des femmes, ceux-ci sont rapidement balayés par l'interdiction aux femmes de participer à des clubs et aux débats publics<sup>76</sup>, les empêchant de fait de prendre part à la vie politique. S'ensuit une période de creux, qui se répercute sur la presse féminine militante. Il faut attendre 1865 pour qu'un nouveau titre de presse féminin à portée revendicative voit le jour, cette fois à Lyon : *L'Union des Bas-Bleus*. L'hebdomadaire paraît en trois exemplaires d'octobre à novembre, avec pour mot d'ordre « Nous ! Le symbole de la timidité, nous voulons combattre et vaincre !<sup>77</sup> ».

Par la suite, l'établissement de la IIIème République et l'entrée dans la Belle Epoque marquent un tournant pour la presse féminine militante, qui foisonne alors : 35 publications voient le jour entre 1871 et 1914<sup>78</sup>. Les titres majeurs de la période sont *La citoyenne* (1881-1891) fondé par Hubertine Auclert (1848-1914), militante pour le droit de vote<sup>79</sup>, *La Fronde*

---

<sup>73</sup> *Ibid.*

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> Les archives du Calvados, *L'Opinion des femmes* : un journal féminin de 1849, consulté le 9 juin 2023, sur <https://archives.calvados.fr/page/l-opinion-des-femmes-un-journal-feminin-de-1849>

<sup>76</sup> Décret du 26 juillet 1848 relatif à l'interdiction aux femmes de manifester et de débattre en public et loi du 28 juillet 1848 sur les clubs

<sup>77</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Ibid.*

(1897-1905) de Marguerite Durand évoqué précédemment, et le mensuel *La Suffragiste* (1907-1914) créé par la médecin et militante Madeleine Pelletier (1874-1939)<sup>80</sup>. Tout comme le mouvement des droits des femmes, la presse féminine militante se diversifie pendant la Belle Epoque, avec la parution de journaux plus modérés tels que l'hebdomadaire *L'Avenir des femmes* (1871-1879), anciennement *Le Droit des femmes*, (1869-1871), fondé par un homme, le journaliste et militant Léon Richer (1824-1911)<sup>81</sup>. Dans l'entre-deux-guerres, ce sont les journaux féminins issus des principaux partis politiques de gauche et des syndicats qui se développent, comme *L'Ouvrière* (1922-1925), issu du Parti Communiste Français<sup>82</sup>. Après la Seconde Guerre mondiale, la presse féminine militante reprend son développement et se polarise dans un contexte de Guerre Froide. D'un côté, une association communiste, l'Union des femmes françaises, lance le magazine *Heures Claires* (1946-1985), tiré à 98000 exemplaires<sup>83</sup>. De l'autre, le Mouvement familial rural, association issue de l'Action Catholique, fait paraître *Clair Foyer* (1954-1984), tiré à 287000 exemplaires<sup>84</sup>. Progressivement, l'ensemble des associations et groupements politiques se dotent d'organes de presse destinés à un public féminin, comme *Antoinette* (1955-1990) pour la Confédération générale du travail (CGT). Pour les organisations politiques de gauche, le but de ces périodiques est d'être un « contrepoison à la presse féminine "bourgeoise" à grand tirage<sup>85</sup> ». Pour ce faire, leurs titres de presse adoptent un format similaire. Certains comme *Antoinette* manifestent un féminisme de plus en plus revendicatif, à l'aube de la création du MLF. Ces journaux sont indispensables à l'établissement progressif d'une plateforme politique féministe, diffusant les revendications, ouvrant le dialogue militant et partageant les actions organisées.

Ainsi, si la presse féminine militante fut inconstante, dépendante d'un contexte politique instable, son développement a néanmoins permis la diffusion d'idées féministes et l'organisation d'une presse en non-mixité dans une majorité de cas. Tout comme la presse féminine magazine a permis d'ouvrir, dans une moindre mesure, la porte des rédactions aux femmes, la presse féminine militante a été une passerelle dans l'établissement des femmes dans le secteur, jouant par extension un rôle majeur dans le développement futur d'une presse lesbienne française.

---

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p. 100.

<sup>82</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*

<sup>83</sup> Marque, Sylvaine. *La presse féminine en 1972. Evolution depuis dix ans*, 1972, p.16.

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.7.

### 3. La presse féminine comme passerelle

Construction d'un lieu d'expression, auto-organisation en non-mixité, point de départ de la féminisation du secteur, chaque titre de presse féminine eut un apport non-négligeable dans la façon d'envisager une presse spécialisée dédiée aux personnes minorisées<sup>86</sup>.

La presse féminine offre en effet un lieu d'expression aux femmes et une visibilité dont elles ne bénéficient pas dans la presse généraliste. Au-delà d'un traitement de l'information qui donne une place centrale aux femmes et à leurs accomplissements, ce sont également les discours et les vécus de femmes « ordinaires » qui sont relayés, notamment au travers d'abord des « courriers du cœur » puis plus tard des « magazines du cœur ». Bien que le traitement de ces confidences se fasse de façon sensationnaliste, c'est cette même indiscretion qui crée un lien de complicité entre les lectrices<sup>87</sup>. Les confessions des lectrices créent une habitude de prise de parole par le biais des journaux. Ces mêmes confessions sont ensuite lues par d'autres femmes, qui peuvent y trouver un écho de leurs propres expériences. Si ni le lectorat ni les réponses de ces courriers ne sont exclusivement féminins, les courriers du cœur constituent cependant une forme de discours collectif. Les vécus personnels sont mis en perspective les uns par rapport aux autres et témoignent des difficultés communes rencontrées par les femmes à une époque donnée.

D'autre part, l'établissement d'une presse féminine a permis la déconstruction progressive de l'idée selon laquelle le journalisme n'était qu'une affaire d'hommes. Avec *La Fronde*, Marguerite Durand a ainsi pu couper court aux commentaires de ses collègues masculins sur la capacité des femmes à pouvoir produire un journal. Malgré l'accueil hostile au sein du secteur et sa fin précoce, *La Fronde* paraît quotidiennement pendant six ans avec une équipe entièrement féminine, formant des femmes au journalisme et aux autres métiers de la presse.

Si Marguerite Durand venait d'un milieu bourgeois, facilitant ainsi la création de son journal, les Saint-Simoniennes avant elle ont pu montrer qu'il était possible de publier un

---

<sup>86</sup> Le terme minorisé est ici entendu au sens que lui donne Louis Wirth dans son article « The problem of minority groups », où seul le fait de subir des discriminations est pris en compte, et non le critère numérique. (Wirth, L., « The problem of minority groups », in Linton R. (dir.), *The Science of Man in the World*, New York, Merz Press, 1945, p. 347-372.)

<sup>87</sup> Blandin, Claire. « Le courrier du cœur, chronique indiscrete », *Sigila*, vol. 39, no. 1, 2017, p. 55.

périodique sans faire partie de la haute société parisienne. C'est effectivement par la mise en commun de leurs économies que ces ouvrières, pour la plupart, sont parvenues à publier *La Femme Libre*. Ce périodique, ainsi que les autres créés par des Saint-Simoniennes, sont des productions très marginales, notamment en comparaison de la masse de la presse féminine commerciale. L'organisation collective de leurs réalisations constitue cependant, dans une certaine mesure, un modèle pour les premiers titres de presse féministes, notamment *Le Torchon brûle*, l'un des premiers à traiter directement du lesbianisme. Dans l'avant-propos de son essai *A l'aube du féminisme : les premières journalistes : 1830-1850*, Laure Adler, militante féministe dans les années 1970, écrit :

*Le torchon brûle*, mensuel de l'après-mai, ressemblait étrangement à la *Femme Libre*, premier journal féministe français. Nous ne faisons, cent quarante ans après, que recommencer.<sup>88</sup>

La presse féminine militante, notamment Saint-Simonienne, a ainsi montré qu'il est possible de produire de la presse hors des rédactions déjà établies. La presse féminine commerciale, quant à elle, a été la première étape dans la féminisation du journalisme, ouvrant la voie à l'émergence de nouveaux titres de presse et modes de traitement de l'information.

La presse féminine commerciale a en effet été pendant longtemps la voie d'entrée privilégiée pour les femmes dans la profession de journaliste<sup>89</sup>. C'est par la presse destinée à un lectorat féminin que le secteur s'est progressivement féminisé, bien qu'il faille attendre les années 1960 pour en voir véritablement les fruits. Cette féminisation joue un rôle majeur dans le traitement de l'information médiatique, et par extension dans la visibilité de sujets auparavant non traités dans la presse. La chercheuse spécialisée en sociologie du genre et de la communication Sandrine Lévêque a étudié les particularités de l'éthos professionnel des femmes journalistes de la presse féminine. Ces dernières, comparées à leurs collègues masculins, ont tendance à plus fortement chercher à aligner leurs valeurs morales et politiques à leur travail journalistique<sup>90</sup>. Le développement progressif de la presse féminine commerciale et l'augmentation du nombre de femmes journalistes de cette même presse ont ainsi permis, dans une certaine mesure, l'introduction d'un traitement alternatif de l'information. Ce traitement alternatif passe également par l'imposition de nouvelles pratiques et de nouvelles normes journalistiques, notamment par une plus grande importance accordée au témoignage et

---

<sup>88</sup> Adler, Laure. *À l'aube du féminisme : les premières journalistes : 1830-1850*, Payot, 1979, p.10.

<sup>89</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p. 117.

<sup>90</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p.118.

au reportage. Ces nouvelles méthodes ouvrent la porte à une approche plus « sensible » de l'information, dans une volonté de renversement du stigmate lié au genre féminin<sup>91</sup>.

Ainsi, par la féminisation du secteur de la presse se sont constituées de nouvelles façons de faire du journalisme. Cela passe également par le relais de causes politiques progressistes qui ne l'étaient pas auparavant, bien que ce relais se fasse de façon plus modérée que dans la presse militante.

En conclusion, la presse féminine, qu'elle soit commerciale ou militante, a posé les jalons de la presse lesbienne. Les thèmes avant-gardistes de la presse féminine militante, notamment sur les questions de libre sexualité féminine, mais également son mode d'organisation et de production, constituent des précédents majeurs pour la presse féministe et lesbienne militante du tournant des années 1970. Il faut cependant prendre en compte que peu des femmes à l'origine des premiers journaux lesbiens avaient connaissance de l'existence même de ces journaux. En effet, leur production marginale, leur mauvaise conservation et la difficulté d'accès aux archives ont constitué des obstacles majeurs à leur diffusion plus d'un siècle après leur parution. Ces journaux peuvent néanmoins être reconnus pour leur rôle précurseur dans la constitution d'un espace médiatique féminin en non-mixité. Quant à la presse féminine commerciale, qui elle s'est davantage diffusée, les thèmes féministes y étaient tout aussi nettement moins bien traités. De nombreux travaux ont analysé les stéréotypes de genre que celle-ci véhicule, et elle constitue plus tard une cible première des militantes féministes<sup>92</sup>. Malgré cela, il semble difficile d'appréhender l'apparition d'une presse lesbienne sans le développement antérieur de la presse féminine commerciale, par le rôle que cette dernière a joué dans la féminisation du secteur. Ensemble donc, la presse féminine militante et commerciale du XIX<sup>ème</sup> siècle à la première moitié du XX<sup>ème</sup> constituent deux précédents majeurs bien qu'imparfaits à la création postérieure d'une presse lesbienne en France.

Toutefois, avant Mai-68 c'est vers un autre type de presse qu'il faut se tourner pour retrouver directement le thème de l'homosexualité féminine, et non pas seulement les thèmes plus larges de liberté et d'émancipation de la femme : la presse homosexuelle masculine. Née en France au début du XX<sup>ème</sup> siècle, cette dernière évolue en dehors de la presse féminine mais constitue pour autant un autre point de départ important pour la presse lesbienne française.

---

<sup>91</sup> Lévêque, Sandrine. « Femmes, féministes et journalistes : les rédactrices de La Fronde à l'épreuve de la professionnalisation journalistique », *Le Temps des médias*, vol. 12, no. 1, 2009, p.51.

<sup>92</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p. 117.

## B. Les débuts d'une presse homosexuelle française

Soixante-sept ans séparent l'apparition de la première revue homosexuelle française, *Akadémos* (1909)<sup>93</sup> de la parution du premier journal se revendiquant ouvertement lesbien, *Le Journal des lesbiennes féministes* (1976-1977)<sup>94</sup>. Durant ces soixante-sept années, si quelques journaux mêlent gays et lesbiennes dans leurs groupes de rédaction, c'est avant tout une presse homosexuelle masculine qui émerge graduellement. En Allemagne, parmi l'un des premiers pays à développer une presse des minorités sexuelles et de genre, un écart de parution entre presse homosexuelle et lesbienne est également vérifiable : La première revue homosexuelle allemande, *Der Eigene*, paraît en 1896<sup>95</sup>, tandis que le premier journal lesbien, *Die Freundin*, n'est publié que 28 ans plus tard, en 1924. S'intéresser aux débuts de la presse homosexuelle permet d'analyser les spécificités lui ayant permis de se développer plus rapidement que la presse lesbienne. C'est également se pencher sur le degré d'investissement des lesbiennes dans leur production et leur rédaction, et les relations entre ces deux groupes.

### 1. Contexte historique et inspiration d'outre-Rhin

La presse homosexuelle émerge en France au début du XX<sup>e</sup> siècle et connaît des débuts difficiles, malgré un contexte politique plus tolérant envers les minorités sexuelles et de genre que ses voisins allemands et britanniques.

---

<sup>93</sup> Lucien, Mirande. « Les deux premières revues homosexuelles de langue française : Akadémos (1909) et Inversions/L'Amitié (1924-1925) », *La Revue des revues*, vol. 51, no. 1, 2014, p. 65.

<sup>94</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.26.

<sup>95</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*

D'un point de vue juridique en effet, l'homosexualité n'est plus considérée comme un crime depuis la Révolution française et l'adoption du Code Pénal de 1791<sup>96</sup>. Les salons et clubs littéraires homosexuels se développent dans la capitale, mêlant indistinctement hommes et femmes homosexuelles, pourvu qu'ils soient artistes ou membres de la haute société. Ces salons sont pour la plupart tenus par des lesbiennes : On peut citer celui de Natalie Clifford Barney, ouvert en 1910 au 22 rue Jacob, ou celui de Gertrude Stein et de sa compagne Alice B. Toklas au 27 rue de Fleurus, où elles résident entre 1903 et 1938<sup>97</sup>.

Malgré ce contexte a priori favorable au développement d'une presse homosexuelle, des affaires de scandales viennent émailler l'image des homosexuels aux yeux du grand public et durcissent le traitement à leur égard. L'internationalisation de ces affaires, du moins à l'échelle ouest-européenne, étend leur impact hors de leurs pays d'origine.

Le plus important advient en fin de XIX<sup>ème</sup> siècle : ce sont les procès de l'écrivain irlandais Oscar Wilde (1854-1900). Sa condamnation à deux ans de prison en mai 1895 pour indécence et sodomie est retentissante, et constitue un choc pour les communautés homosexuelles en Europe, notamment à Paris où il se réfugie après avoir purgé sa peine<sup>98</sup>. D'autres scandales s'en suivent, faisant toujours de forts échos dans la presse : on peut notamment citer le procès médiatique de l'industriel et homme politique Friedrich Alfred Krupp à Berlin en 1902, lors duquel se diffusent des rumeurs sur sa sexualité le poussant au suicide<sup>99</sup>. En France, c'est le procès de Pierre Renard, maître d'hôtel ouvertement homosexuel, accusé sans preuves d'assassinat, qui chamboule les cercles homosexuels de la capitale en 1909<sup>100</sup>. En plus de la médiatisation des procès, ce sont les liens entretenus entre les groupes français, allemands et britanniques qui amplifient l'impact des scandales. Ces liens marquent le début d'une certaine conscience homosexuelle partagée entre ces pays, bien qu'elle soit limitée à des cercles très privilégiés.

C'est dans ce contexte politique de scandales que naît la première revue homosexuelle française, *Akadémos*, s'inspirant de *Der Eigene*, revue allemande ayant entamé sa parution 13 ans plus tôt.

---

<sup>96</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*, p.66.

<sup>97</sup> Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*. Paris, Seuil, 2000, p.16.

<sup>98</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*

<sup>99</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*

<sup>100</sup> *Ibid.*, p.67.

Lancé par l'écrivain et militant Adolf Brand (1874-1945), *Der Eigene* est le premier périodique homosexuel. L'Allemagne constitue alors un point de référence pour beaucoup de personnalités homosexuelles françaises. En effet, dans le pays s'organise très tôt une communauté de personnes issues des minorités sexuelles et de genre autour de groupes de défense de leurs droits. Adolf Brand fonde en 1903 la *Gemeinschaft der Eigenen*, association de défense de l'homosexualité<sup>101</sup>. Quelques années plus tôt, en 1897, était fondée le *Wissenschaftlich-humanitäres Komitee* (WhK) sous l'impulsion de Magnus Hirschfeld, médecin<sup>102</sup>. Si Adolf Brand reprochait l'approche médicalisée de l'homosexualité de Magnus Hirschfeld, les deux groupes luttèrent ensemble pour l'abolition du paragraphe 175 du Code Pénal. C'est ce paragraphe qui faisait encourir jusqu'à cinq ans d'emprisonnement aux hommes gay allemands.

La revue *Der Eigene* d'Adolf Brand paraît pendant 36 ans, une longévité remarquable mais au parcours non dénué d'obstacles. *Der Eigene* cesse de paraître à plusieurs reprises pour des raisons diverses : financières à ses débuts, puis politiques à partir de 1900 où il reçut une première amende après un passage au Tribunal Régional de Berlin. En 1903, il fut à nouveau jugé et condamné à deux mois de prison pour immoralité<sup>103</sup>.

D'une grande qualité de production, comptant de riches contributeurs tels que l'aristocrate Elisar von Kupffer (1872-1942)<sup>104</sup>, *Der Eigene* comporte des articles scientifiques, littéraires, historiques, mais aussi des poèmes et des photos de jeunes hommes. La diversité de contenus de la revue s'adapte au climat politique de l'époque, limitant les risques de censure. Malgré ça, *Der Eigene* prend fin en mai 1933, après que les troupes nazies aient saccagé la demeure d'Adolf Brand et que tout son matériel ait été saisi<sup>105</sup>. La revue, par sa richesse artistique et littéraire et sa longévité, a un impact considérable sur la culture homosexuelle de l'époque. Elle permet également la construction d'une identité homosexuelle autour d'une culture commune, et non de théories médicales comme auprès de Magnus Hirschfeld.

Si c'est *Der Eigene* qui inspire *Akadémos*, d'autres périodiques homosexuels émergent progressivement, avec un pic de publications durant l'entre-deux-guerres. Ce développement de la presse homosexuelle est lié à la formation d'un nombre croissant d'associations

---

<sup>101</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*

<sup>102</sup> *Ibid.*

<sup>103</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>104</sup> *Ibid.*

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.358.

homosexuelles en Allemagne<sup>106</sup>. Si la plupart de ces journaux n'ont pas eu la longévité de *Der Eigene*, notamment en raison de la monopolisation du marché par les grands titres de presse, ils permettent cependant de rendre la presse homosexuelle plus accessible et moins élitiste. Ils permettent également la diffusion d'une diversité d'opinions et de points de vue sur les questions de sexualité et d'identité de genre. Ces associations et les journaux qui y sont associés avaient cependant pour point commun la mise à l'écart des femmes : si celles-ci avaient généralement leurs propres sections, elles n'avaient pas ou peu de pouvoir dans la gestion des activités principales<sup>107</sup>.

Ainsi, à l'aube de la création de la première revue homosexuelle française, *Akadémos*, le contexte politique français, bien qu'assez favorable à son émergence, reste empreint de scandales nationaux et internationaux. L'assise historique des mouvements homosexuels allemands et leurs revues, notamment *Der Eigene*, sont autant de repères pour Jacques d'Adelswärd-Fersen, fondateur d'*Akadémos*.

## 2. Des débuts masculins et aristocratiques

L'homme derrière la première revue homosexuelle française, Jacques d'Adelswärd-Fersen (1880-1923), connaît un parcours difficile avant *Akadémos*. Issu de la noblesse suédoise de par son père et du milieu de la presse de par sa mère, Jacques d'Adelswärd-Fersen possédait de bonnes prédispositions à la création d'un journal. Avant de se lancer dans cette entreprise de presse, le jeune aristocrate se fait connaître avec « L'affaire des messes noires », un procès médiatisé qui se solde, le 9 juillet 1903, par une condamnation à six mois de prison pour conduite indécente avec des jeunes gens mineurs et offense à l'ordre public<sup>108</sup>. Avant cela, Jacques d'Adelswärd-Fersen avait déjà publié plusieurs ouvrages, notamment des recueils de poésie tels que *L'Hymnaire d'Adonis* en 1903 à Paris, qui lui avaient valu une surveillance de la part des autorités. Après avoir purgé sa peine, il reprend l'écriture et continue d'être publié avant de se lancer dans le projet de création d'un périodique homosexuel français.

En 1907, l'écrivain belge Georges Eekhoud (1854-1927) le met en contact avec Magnus Hirschfeld, lui faisant ainsi prendre connaissance de la revue du WhK, *les Jahrbuch für sexuelle*

---

<sup>106</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.73.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p.78.

<sup>108</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*, p.68.

*Zwischenstufen*, annales de sexologie paraissant de 1899 à 1923. Dans une lettre écrite à Georges Eekhoud et envoyée en décembre 1907, Jacques d'Adelswärd-Fersen dit connaître *Der Eigene* grâce à un précédent voyage en Allemagne, et entend fonder sa propre revue à Paris, qui célèbrerait « l'Autre Amour<sup>109</sup> ». Son projet est précisé et nommé dans une lettre suivante, rédigée le 4 août 1908. Dans celle-ci, il explique vouloir avec *Akadémos* « [...] mettre en lumière la question de la liberté passionnelle [...]»<sup>110</sup> » et sollicite l'aide de Georges Eekhoud pour y parvenir.

*Akadémos*, est ainsi le fruit d'une longue réflexion de Jacques d'Adelswärd-Fersen, mûrie sur plusieurs années et alimentée par les échanges outre-Rhin. La revue paraît pour la première fois à Paris en janvier 1909 chez Albert Messein (1873-1957), éditeur principal de l'œuvre de Paul Verlaine. Parmi les collaborateurs d'*Akadémos*, on compte Georges Eekhoud mais également Eugen Wilhelm (1866-1951), rédacteur de l'annuelle bibliographie de l'homosexualité des annales de Magnus Hirschfeld, s'inscrivant ainsi dans la continuité allemande. Parmi les autres contributeur·ices du premier numéro, on retrouve de grands noms de la littérature tels que le poète flamand Émile Verhaeren (1855-1916) ou le journaliste et écrivain français Robert Scheffer (1863-1926).

Si la revue est majoritairement masculine, on notera l'inclusion d'autrices saphiques dès le premier numéro : l'écrivaine Colette (1873-1954) y publie « Music-Hall », sous le pseudonyme de Colette-Willy. Sa proche amie, la journaliste et écrivaine Annie de Pene (1871-1918) figure également au sommaire<sup>111</sup>. Quatre poèmes de la femme de lettres et figure emblématique du Paris saphique Renée Vivien (1877-1909) sont également publiés dans le numéro de novembre 1909<sup>112</sup>. L'inclusion de la poésie de Renée Vivien est d'autant plus conséquente que cette dernière joue un rôle majeur en ce début de siècle dans la construction d'une identité littéraire lesbienne, utilisant d'ailleurs le terme « lesbien » dans sa poésie sans sens péjoratif, une première à l'époque.

L'inclusion d'autrices saphiques dans la revue reste néanmoins minoritaire, et *Akadémos* est avant tout une revue homosexuelle masculine, par ses collaborateurs autant que par son contenu. Dans les 160 pages de ses numéros, outre les contributions littéraires, on trouve des illustrations tirées en pleine page et sur papier distinct. Ces illustrations, anciennes et

---

<sup>109</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*

<sup>110</sup> *Ibid.*, p.69.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>112</sup> *Ibid.*

contemporaines, représentent majoritairement des hommes : On retrouve par exemple le tableau de Saint-Sébastien du peintre espagnol José de Ribera<sup>113</sup> (1591-1652), la revue participant de ce fait à l'assimilation culturelle du martyr chrétien par les communautés homosexuelles. Outre les réappropriations picturales, on retrouve les œuvres d'artistes homosexuels contemporains, tels qu'un dessin du peintre et illustrateur néerlandais Léonard Sarluis<sup>114</sup> (1874-1949). Aux poèmes, textes et illustrations s'ajoutent des chroniques de correspondants de pays étrangers, l'Angleterre et la Suède pour le premier numéro<sup>115</sup>, annonçant d'un certain degré d'internationalisme caractéristique de la presse des minorités sexuelles et de genre par la suite.

Si *Akadémos* constitue un apport majeur à la culture communautaire homosexuelle de l'époque, constituant des références communes et créant du lien entre les artistes et les individus au-delà même des frontières françaises, cette culture reste limitée à des cercles très fermés. Au-delà de son accessibilité réduite, la vision partagée par son fondateur et ses collaborateurs est globalement élitiste et masculine. La docteure en littérature française Mirande Lucien, dans son étude de la revue, parle même d'un « idéal aristocratique<sup>116</sup> » qui y serait véhiculé. L'élitisme de la « Revue mensuelle d'Art libre et de critique » passe comme étape nécessaire dans sa recherche de respectabilité.

Au cours de ses onze numéros mensuels, *Akadémos* se fait malgré tout le relais de revendications politiques, dans la continuité assumée par Jacques d'Adelswärd-Fersen de faire évoluer les mœurs de la société française vis-à-vis de l'homosexualité. Si le discours d'*Akadémos* se fait aussi ambivalent, c'est par la nature même de la revue qui compose avec la volonté d'existence politique et la nécessité de discrétion.

Après un dernier numéro de Noël à la longueur exceptionnelle de 224 pages, *Akadémos* disparaît faute d'abonnements suffisants. Les soutiens financiers et la richesse personnelle de Jacques d'Adelswärd-Fersen ne suffisent pas à faire perdurer la revue, dont la nécessité d'abonnements va à l'encontre de l'impératif de prudence des minorités sexuelles de l'époque. Cette fin est un signal préalable à la difficulté première que rencontreront les titres de presse de minorité sexuelles et de genre par la suite, les caractéristiques du médium étant peu compatibles avec un statut précaire et une nécessité d'anonymat.

---

<sup>113</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*, p.72.

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> Sommaire, *Akadémos*, n°1, 15 janvier 1909.

<sup>116</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*, p.73.

A la suite de la publication de ce dernier numéro de décembre 1909, Jacques d'Adelswärd-Fersen ne se décourage pas et ambitionne de fonder une nouvelle revue, cette fois-ci internationale. Le projet n'aboutit pas et après plusieurs voyages, il bascule progressivement dans la drogue avant de se suicider en 1923, à l'âge de 43 ans, dans sa villa à Capri. Il faut attendre l'année suivante pour qu'une nouvelle revue ouvertement homosexuelle voit le jour, *Inversions*, laissant une période de vide longue de quinze ans. La parution d'*Inversions* en 1924 marque cependant une nouvelle étape pour la presse homosexuelle française, dépassant les cercles aristocratiques et adoptant une démarche plus militante.

### 3. Une portée militante vulnérable à la législation de l'époque

Si son arrivée est tardive, la deuxième revue homosexuelle française *Inversions* émerge dans un contexte d'essor de la culture homosexuelle, notamment au travers de la littérature. Les années 1920 sont en effet témoins de la publication d'ouvrages homosexuels majeurs : ceux de l'écrivain Marcel Proust (1871-1922) d'abord, qui fait paraître *Sodome et Gomorrhe I* en 1921, puis *Gomorrhe II* en 1922, et la version finale de l'essai d'André Gide *Le Corydon* ensuite, qui paraît en 1924 après des années de tirages et de mise en circulations privés. Ce sont aussi des lieux de socialisation homosexuels qui fleurissent dans la capitale, principalement dans les quartiers de Montmartre, Pigalle et Montparnasse<sup>117</sup>. Si l'idée d'un « âge d'or » homosexuel véhiculée plus tard sur la période est à nuancer car les minorités sexuelles et de genre n'ont pas bénéficié d'avancées de leurs droits et demeuraient victimes de répression, l'entre-deux guerres constitue néanmoins une période propice à un second souffle de la presse homosexuelle.

Cette nouvelle impulsion ne provient pas cette fois-ci des cercles aristocratiques et littéraires de Paris, mais émane de jeunes gens modestes originaires de province. *Inversions* est en effet la création de l'employé de bureau de 27 ans Gustave Léon Beyria, l'employé des postes de 24 ans Gaston Ernest Henri Lestrade et du tapissier de 22 ans Adolphe Zahnd<sup>118</sup>. Les deux premiers sont nés à Lombez dans le département du Gers, tandis que Adolphe Zahnd est Suisse allemand et s'est probablement fait le relais des revues homosexuelles allemandes auprès de ses comparses. Les trois hommes ont également connu Jacques d'Adelswärd-Fersen par le

---

<sup>117</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.50.

<sup>118</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*, p.75.

biais de Georges Eekhoud. Ils s'inscrivent ainsi malgré tout dans une certaine continuité historique, bien que leur revue se démarque d'*Akadémos* de bien des manières.

*Inversions ... dans l'art, la littérature, l'histoire, la philosophie et la science*, dont le premier numéro paraît le 15 novembre 1924, se distingue d'abord par ses propriétés : elle est bien plus courte qu'*Akadémos*, avec 16 pages par numéro, et ne contient pas d'illustrations. Elle possède cependant un service de librairie vendant des ouvrages homosexuels à tarif avantageux, des annonces de livres et de manifestations, et une rubrique de « petites annonces ». L'introduction de ces rubriques marque une transition d'une presse homosexuelle plus « verticale » comme *Akadémos* à une presse plus « horizontale », où les lecteur·ices sont directement invité·es à participer et à dialoguer entre elles·eux. Cette inclinaison moins élitiste se retrouve également dans le prix de vente de la revue, certes moins fournie et luxueuse : Les numéros d'*Inversions* sont vendus à 1,50 francs l'unité, soit moins que les 2,50 francs d'*Akadémos*. A titre de comparaison, la revue *Mercure de France* est vendue à 1,25 francs au 1<sup>er</sup> janvier 1909, année de parution d'*Akadémos*, et à 3,50 francs au 1<sup>er</sup> janvier 1924, année de parution d'*Inversions*. *Le Mercure de France* partage d'ailleurs l'annonce de la parution d'*Inversions*, ce qui attire dès le début l'attention du gouvernement français.

*Inversions* se démarque également par sa portée plus revendicative, directement assumée et ce dès le premier numéro, où l'on peut lire à sa fin « INVERSIONS est la seule revue qui défende L'HOMOSEXUEL<sup>119</sup> ». Cet engagement politique se perçoit également ailleurs : des écrivains allemands participent à la revue dans un climat pourtant tendu entre les deux pays au sortir de la Grande Guerre, témoignant de l'internationalisme et du pacifisme de ses fondateurs.

Enfin, si les noms de contributrices à la revue se faisaient rares sur sa couverture, *Inversions* comptait cependant une personnalité saphique dans son équipe de rédaction : Claude Cahun (1894-1954). L'artiste et militant·e<sup>120</sup> tenait en effet un rôle important dans la revue, bien que l'utilisation de pseudonymes et le manque de traces écrites sur l'organisation d'*Inversions* ne permettent pas d'établir précisément son envergure. C'est en tout cas la thèse de l'historien de la littérature Michel Carassou après l'analyse des pseudonymes figurant dans la revue<sup>121</sup>.

---

<sup>119</sup> *Inversions*, n°1, 15 novembre 1924, p.17.

<sup>120</sup> Le genre neutre sera ici employé pour référer à Claude Cahun, celui-ci s'en réclamant : « Neutre est le seul genre qui me convienne toujours » (Cahun, Claude, *Aveux non avenues*, Paris, Éditions Carrefour 1930, p. 176).

<sup>121</sup> Carassou, Michel. « Claude Cahun et Havelock Ellis dans *Inversions* et *L'Amitié* », *Héritages partagés de Claude Cahun et Marcel Moore, du XIXe au XXIe siècles. Symbolisme, modernisme, surréalisme, postérité contemporaine*, accessible sur <https://cahun-moore.com:443/collectif-heritages-partages-de-claude-cahun-et-marcel-moore/claude-cahun-et-havelock-ellis-dans-inversions-et-lamitie>, consulté le 2 juillet 2023.

Claude Cahun aurait ainsi publié sous le pseudonyme Clarens un texte sur l'amitié homosexuelle, une présentation du journal américain homosexuel *Friendship and Freedom* et un manifeste pour l'homosexualité. Au-delà de ses contributions, Claude Cahun aurait également joué un rôle dans la maquette de la revue, et aurait notamment poussé à la mise à l'écart du contributeur raciste, antisémite et misogyne Camille Spiess (1878-1965), ainsi qu'à la publication de poésie saphique. Bien qu'il ne soit pas possible d'avancer avec certitude le poids qu'a eu Claude Cahun dans la revue, cela constitue cependant une première avancée dans la collaboration plus horizontale entre hommes gays et personnes saphiques dans la presse.

Si Claude Cahun portait de grands espoirs politiques dans la revue *Inversions*, la parution de celle-ci fut brutalement stoppée par la condamnation de deux de ses créateurs en mars 1926. Malgré le changement de nom de la revue en *L'Amitié* pour son cinquième et dernier numéro, Gustave Beyria et Gaston Lestrade sont tous deux poursuivis puis condamnés à six mois d'emprisonnement et 200 francs d'amende pour avoir livré à la publicité une revue qui serait contraire aux bonnes mœurs et propagerait des méthodes anticonceptionnelles. La condamnation est avant tout politique et sociale, le fondement juridique ayant été extrapolé. Malgré les tentatives d'appel, qui ne se soldent que par un allègement de peine, la revue *Inversions* demeure interdite. Son discours explicitement revendicatif, ne se dissimulant pas cette fois-ci derrière un prétexte artistique, se heurte violemment aux idéologies dominantes de la société française de l'époque et à sa jurisprudence.

Les revues suivantes rencontrent un sort similaire, témoignant des moindres évolutions politiques et sociales avant les années 1960. L'occupation nazie, l'idéologie pétainiste et la politique nataliste d'après-guerre sont autant de raisons pour qu'un quart de siècle s'écoule avant l'apparition d'un nouveau périodique. C'est dans *Futur* que *Inversions* trouve un descendant. La revue paraît pour la première fois en octobre 1952 sous l'impulsion de Jean Thibault, alors âgé de 22 ans<sup>122</sup>. Dans ses publications, *Futur* s'attaque encore plus frontalement aux lois françaises discriminatoires, à l'Église catholique et même à des politiciens, notamment issus du Mouvement républicain populaire (MRP), parti démocrate-chrétien fondé à la Libération. Il n'inclut cependant pas le lesbianisme dans sa défense de l'homosexualité, se concentrant seulement sur les hommes gays, et défend la pédérastie. Bien que *Futur* soit le premier titre de presse homosexuel français à paraître sur plusieurs années, il est interdit d'affichage et aux mineurs de moins de 21 ans dès le deuxième numéro<sup>123</sup>, sur le principe de la

---

<sup>122</sup> Lucien, Mirande. *op. cit.*, p.83.

<sup>123</sup> *Ibid.*

loi Lecourt/Moch du 16 juillet 1949. Jean Thibault est par la suite inculpé pour relation sexuelle avec un mineur de moins de 21 ans et écope de plusieurs mois de prison durant lesquels *Futur* cesse de paraître. En avril 1956, la revue est condamnée sous le même chef d'inculpation qu'*Inversions*, outrages aux bonnes mœurs, et prend fin après la parution de 19 numéros.

Au cours de l'existence de *Futur* apparaît une nouvelle revue homosexuelle, issue, comme *Futur*, d'une association éponyme : *Arcadie*, se rapprochant plus d'*Akadémos* dans sa ligne éditoriale « homophile » plutôt qu'homosexuelle. L'origine sociale de son fondateur, le séminariste et professeur André Baudry (1922-2018), et les soutiens du monde de l'art dont il bénéficie, notamment de l'artiste Jean Cocteau (1889-1963) et l'écrivain Roger Peyrefitte (1907-2000), le rapprochent également de la revue de Jacques d'Adelswärd-Fersen. Malgré ce positionnement plus modéré, apolitique, en quête de respectabilité, *Arcadie* est interdite à l'affiche et à la vente aux mineurs dès le mois de mai 1954<sup>124</sup>, et André Baudry est condamné en mars 1956 à 40,000 francs d'amende pour outrage aux bonnes mœurs<sup>125</sup>. Tout comme *Futur*, *Arcadie* se concentre quasi-exclusivement sur l'amour homosexuel entre hommes. Son premier numéro donne le ton, ne comptant aucune autrice dans son sommaire. Les numéros suivants incluent parfois un ou deux textes traitant de l'homosexualité féminine, notamment un article sur la femme homophile écrit pour le numéro 2 de février 1954 par la militante belge lesbienne Suzan Daniel (1918-2007), mais ils sont plutôt l'exception que la règle. *Arcadie* se maintiendra dans le paysage médiatique français jusqu'en 1982, ne changeant guère de ligne éditoriale malgré les importantes évolutions amenées par les années 1970.

Ainsi, la presse homosexuelle masculine connaît des débuts difficiles et sporadiques. Partagées entre nécessité de discrétion, quête de respectabilité et revendications politiques, les revues paraissant en cette première moitié de XX<sup>ème</sup> siècle se heurtent toutes à une législation hostile à l'égard des minorités sexuelles et de genre. Aux mains d'hommes et traversés par une misogynie latente ou affichée, ces journaux ne traitent peu ou pas de lesbianisme. Quand ils le font, ce sont au travers de collaborations avec des artistes bien intégrées à la sphère parisienne. A l'exception faite de Claude Cahun pour *Inversions*, ces collaborations se font de façon cloisonnée, et les revendications politiques affichées ne prennent pas directement en compte les femmes saphiques. Ce manque de porosité entre sphère gays et lesbiennes s'explique, au-delà du sexisme, par la différence de traitement et ainsi de revendications pour ces deux groupes,

---

<sup>124</sup> Jackson, Julian. « Arcadie : sens et enjeux de « l'homophilie » en France, 1954-1982 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. no 53-4, no. 4, 2006, p. 156.

<sup>125</sup> *Ibid.*

qui ne partagent au final qu'une attirance pour le même genre. En parallèle du développement d'une presse homosexuelle masculine en France se constitue ainsi une culture lesbienne, tandis que les premiers titres de presse lesbiens émergent à l'étranger.

### C. La presse lesbienne à l'intersection des identités

Les développements de la presse féminine puis féministe et de la presse homosexuelle en France ont suivi des chemins très différents dus à des conditions d'émergence qui leurs sont propres. Si la presse féminine commerciale croît très rapidement grâce aux avantages financiers qu'elle offre, la presse féminine et féministe militante ainsi que la presse homosexuelle masculine connaissent des parcours bien plus compliqués, pour des raisons financières et politiques. Les difficultés financières de la presse féminine militante et de la presse homosexuelle ont cependant des sources différentes : pour la première, c'est le capital économique réduit des femmes qui joue dans la balance, tandis que pour le second, c'est la difficulté de la vente et de l'abonnement qui trahirait ses lecteurs. Les deux sont dépendantes de l'acceptabilité politique et sociale de leurs revendications, fluctuante au fil des époques et des régimes gouvernementaux. Ces trois types de presse particuliers ont tous joué un rôle dans la possibilité d'émergence d'une presse lesbienne. La presse féminine commerciale a permis une féminisation du secteur du journalisme, la presse féminine militante la possibilité d'auto-organisation d'une presse en non-mixité de genre, et les deux ensemble, la création d'un espace médiatique pour les femmes. La presse homosexuelle masculine a donné quant à elle une tribune, bien que minime, au lesbianisme. Mais à ces rôles précurseurs s'ajoutent une variable commune : l'exclusion des lesbiennes, que ce soit par homophobie par les unes ou par misogynie par les autres. Les lesbiennes se situant à l'intersection de discriminations multiples, les difficultés rencontrées par la presse féminine et la presse homosexuelle masculine s'additionnent, rendant l'émergence d'une presse lesbienne d'autant plus difficile.

Afin d'entamer une analyse de l'émergence tardive d'une presse lesbienne, il paraît important, pour saisir les enjeux propres à la France, de se pencher sur son contexte socio-culturel mais également sur les périodiques lesbiens étrangers parus lors de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle.

## 1. Une inscription dans un riche héritage culturel et artistique lesbien

Malgré l'absence de périodiques, dans la France d'avant Mai-68 se développent graduellement des sous-cultures<sup>126</sup> lesbiennes touchant tous les domaines culturels et sociaux. La presse lesbienne française, lors de son apparition, va venir puiser dans cet héritage culturel et artistique. Certaines de ses figures majeures, comme Renée Vivien, sont érigées en références communes de la presse lesbienne magazine de la fin du XX<sup>ème</sup> au début du XXI<sup>ème</sup> siècle.

Si les lesbiennes ne font pas réellement communauté avant les années 1920, c'est dès le début du siècle que commence à se constituer une culture lesbienne, bien qu'elle soit élitiste et parisiano-centrée. C'est autour des salons littéraires lesbiens que celle-ci émerge, comme celui de Natalie Clifford Barney. La production littéraire lesbienne est alors avant tout poétique, avec des poétesses comme Renée Vivien et Liane de Pougy (1869-1950). Ces autrices participent à la construction d'identités littéraires lesbiennes en réinvestissant et en se réappropriant le terme. Elles puisent dans un héritage grec, notamment au travers de la poétesse de l'antiquité Sappho, dont les poèmes sont historiquement les premières traces écrites d'amour lesbien, qu'elles mélangent à la tradition littéraire française de l'érotisme<sup>127</sup>. Le suicide de Renée Vivien en 1909 provoque cependant une onde de choc dans les cercles lesbiens et sera utilisé comme preuve de la damnation des lesbiennes<sup>128</sup>.

Dans l'après-guerre, c'est le genre romanesque qui est investi avec la parution du *Puits de solitude* de l'autrice britannique Radclyffe Hall (1880-1943) en 1928, qui connaît un écho important en France et marque un tournant dans la production littéraire lesbienne, malgré la fin tragique de ses héroïnes<sup>129</sup>. Les romans de Colette, notamment *Le Pur et l'Impur* qui paraît en 1931 sous le titre *Ces plaisirs...* constituent également une référence. Au même moment, des lieux de socialisation lesbiens ouvrent dans la capitale : Le Monocle, l'un des premiers cabarets lesbiens, est fondé par Lucienne Franchi, dite Lulu de Montparnasse, en 1932<sup>130</sup>. Ces espaces communautaires ne sont cependant pas forcément bien vus par toutes les lesbiennes de

---

<sup>126</sup> De l'anglais « subculture », nous utilisons ce terme en nous référant à la définition donnée par Ken Gelder, universitaire spécialisé en études culturelles ayant dédié un ouvrage sur le sujet: « Les sous-cultures sont des formations sociales "mineures", qui se distinguent généralement des modes dominants de socialité et de ce que l'on appelle souvent, de manière assez vague, les pratiques et goûts culturels "dominants" », traduit par nous, cité dans Gelder, Ken. « Subculture ». In *The Encyclopedia of Literary and Cultural Theory*, M. Ryan (Ed.), 2010.

<sup>127</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.179.

<sup>128</sup> Isler, Camille. « Un âge d'or ? 1915-1940, ambivalences de l'entre-deux », *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*, sous la direction de Turbiau Aurore, et al. Le Cavalier Bleu, 2022, p. 63.

<sup>129</sup> *Ibid.*

<sup>130</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.50.

l'époque<sup>131</sup>. On retrouve également des figures lesbiennes au théâtre et au cinéma, avec la pièce d'Edouard Bourdet (1887-1945) *La Captive*, jouée pour la première fois en 1926, ou dans le film allemand *Jeunes Filles en Uniforme* de Léontine Sagan (1889-1974), sorti en 1931, dont les sous-titres français sont écrits par Colette et dont la diffusion se fait à Paris. Ces œuvres sont cependant rares, bien que leur impact sur la visibilité et les sous-cultures lesbiennes soit important. Dans la musique, les lesbiennes peuvent se retrouver dans les chansons de Susy Solidor (1900-1983), chanteuse et gérante du cabaret lesbien La Vie Parisienne<sup>132</sup>. Dans une période marquée par la morale catholique et l'hygiénisme, et leur négation de la sexualité féminine, ces références saphiques offrent la possibilité à de nombreuses jeunes femmes de se rendre compte de leur homosexualité, qui était jusque-là un impensé.

L'après-Seconde Guerre mondiale est marqué par un climat familialiste et maternaliste qui n'est guère propice à une reprise du développement culturel lesbien après des années de répression majeure<sup>133</sup>. Dans son étude de la littérature lesbienne en France entre 1943 et 1969<sup>134</sup>, le docteur en littérature et en histoire du genre Alexandre Antolin évoque le peu d'ouvrages lesbiens paraissant sur la période, l'inexistence de groupements littéraires lesbiens, et l'absence de transmission des œuvres des décennies précédentes. Il faut dire que politiquement, la répression des œuvres est organisée autour de la loi du 16 juillet 1949 et son article 14 censurant « l'apologie des actes immoraux » dans les publications. Les livres explicitement lesbiens paraissant lors de la période sont victimes de censure éditoriale. *Ravages* de la romancière Violette Leduc (1907-1972), roman autobiographique où la sexualité lesbienne figure explicitement, en est l'exemple majeur<sup>135</sup>. Rédigé en 1948, le manuscrit est largement coupé avant de paraître en version censurée en 1955. Des lieux de socialisation lesbiens demeurent malgré tout, comme Le Carroll's, cabaret près des Champs-Élysées qui, après sa reprise par Suzanne Baulé (1914-1976) en 1948, devient un lieu de convergence lesbien, bien qu'il soit également ouvert aux hommes. Au cinéma, le premier film français ouvertement lesbien paraît en salles en 1951 : Il s'agit d'*Olivia*, l'adaptation cinématographique du roman éponyme de l'autrice britannique Dorothy Bussy (1865-1950) par la réalisatrice Jacqueline Audry (1908-

---

<sup>131</sup> Lesselier, Claudie. « Homosexualités : Expression /Répression », communication au Colloque d'études gaies et lesbiennes, 3-5 décembre 1998. Publiée dans : *Homosexualités expression/répression*, sous la direction de Louis-Georges Tin et avec la collaboration de Geneviève Pastre, Paris, Éditions Stock, 2000, pp.105-116.

<sup>132</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.198.

<sup>133</sup> Antolin, Alexandre. « Prendre la parole en société patriarcale. 1943-1969, fictionnalisation et censure des vécus lesbiens », , *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*, sous la direction de Turbiau Aurore, et al. Le Cavalier Bleu, 2022, p. 83.

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> Alexandre Antolin revient sur cette affaire dans un ouvrage de recherche qui lui est pleinement dédié : *Une censure éditoriale : Ravages de Violette Leduc* paru en 2023 aux Presses universitaires de Lyon.

1977). Le film est interdit aux moins de 16 ans dès sa sortie. En se déroulant dans un pensionnat, *Olivia*, tout comme plus tôt *Jeunes Filles en Uniforme*, s'inscrit dans une représentation du lesbianisme conscrit aux espaces non mixtes. Ils perpétuent ainsi l'idée que l'homosexualité féminine serait une conséquence de cette non-mixité forcée, que ce soit en prison, à l'école ou au couvent. Malgré tout, *Olivia* représente une évolution importante dans les représentations, en ne portant pas de jugement sur la relation saphique entretenue.

Ainsi, de 1945 à 1964 ne se constitue pas de réel courant artistique ou culturel lesbien, malgré la sortie de plusieurs œuvres majeures, mais isolées. Les lesbiennes sont invisibilisées : elles ne sont pas autant victimes de répression politique que leurs comparses masculins car leur amour n'est pas considéré comme une menace, mais une simple phase. On peut ainsi lire en 1952, dans *Futur* :

L'homosexualité féminine est une chose essentiellement différente de l'homosexualité masculine. Elle a un caractère passager et extrêmement flou en général. Les feux de cet amour sont pâles. Le désir n'a pas la même symétrie. D'une manière générale on l'admet ou on l'excuse. L'intérêt du problème est donc secondaire<sup>136</sup>.

C'est pour rompre avec cette invisibilité politique que l'autrice Monique Wittig (1935-2003) publie, en 1964, *L'Opoponax*. La parution de ce premier ouvrage constitue, pour Alexandre Antolin, le début d'un renouveau littéraire lesbien<sup>137</sup>. C'est la première fois qu'un roman français représente un couple lesbien heureux, restant uni jusqu'à la fin. C'est surtout une première tentative pour Monique Wittig d'écrire sur l'infigurable : « On dit qu'on est l'opoponax <sup>138</sup>», écrit-elle, employant le néologisme comme moyen d'inventer sa propre histoire et construire une identité jusque-là dissimulée. *L'Opoponax* est un premier pas vers l'affirmation politique du lesbianisme sur la scène française.

Ainsi, la première moitié du XXème siècle est traversée par des périodes plus ou moins fastes pour la création artistique lesbienne, d'intensité et de degré d'organisation inégaux. La « Renaissance lesbienne » de la Belle Epoque constitue une période majeure dont l'ampleur est plus tard exagérée, et dont les œuvres et les autrices deviennent des références particulièrement mobilisées. Les décennies suivantes sont marquées par un plus grand isolement des œuvres et de leurs autrices, mais leur diversité vient tout de même élargir le répertoire culturel lesbien. Au regard de l'existence de ces œuvres, et ce malgré la répression, il convient de se demander

---

<sup>136</sup> Cité dans Lesselier, Claudie. *op. cit.*

<sup>137</sup> Antolin, Alexandre. *op. cit.*, p.111.

<sup>138</sup> Wittig, Monique. *L'Opoponax*, éditions de Minuit, Paris, 1964, p.255.

pourquoi aucun périodique lesbien français n'a vu le jour durant la période. Au début du siècle, outre-Rhin et plus tard, outre-Atlantique, paraissent pourtant les premiers titres de presse exclusivement lesbiens : *Die Freundin* et *The Ladder*. L'étude de leurs conditions d'émergence constitue une étape importante dans la compréhension de l'arrivée plus tardive d'une presse lesbienne française.

## 2. Les précédents allemand et américain : *Die Freundin*, *The Ladder* et les débuts de la presse lesbienne

C'est en 1924 que paraît, pour la première fois dans le monde, un magazine ouvertement lesbien : *Die Freundin*. A l'origine de ce périodique inédit, on retrouve un groupe homosexuel majeur de la République de Weimar : le Bund für Menschenrecht (BfM). Issu de la fusion de plusieurs autres groupes en mai 1922, le BfM a à sa tête l'auteur et militant allemand Friedrich Radszuweit (1876-1932). En tant que président de l'organisation, Friedrich Radszuweit fonde de nombreux périodiques homosexuels, dont *Die Freundin* en septembre 1924<sup>139</sup>. C'est donc un homme homosexuel qui est à l'origine du premier titre de presse lesbienne, bien qu'il ne soit pas son unique instigateur. Avant la publication de *Die Freundin* en effet, de nombreuses lesbiennes luttent au sein du BfM pour leur reconnaissance et leur indépendance. *Die Freundin* est le fruit de leurs luttes et la réponse à leurs demandes. L'équipe de rédaction du périodique n'est pas uniquement féminine, mais s'adresse à un public lesbien. Sa première rédactrice en chef est Aenne Weber, présidente de la section féminine de la BfM.

Le mensuel comporte des articles historiques exaltant les figures lesbiennes du passé, des articles scientifiques sur l'homosexualité, des textes sur les expériences de vie lesbiennes, des poèmes, ainsi qu'une rubrique culturelle présentant des œuvres et listant des lieux et des événements adressés à un public homosexuel<sup>140</sup>. Dans sa douzaine de pages par numéro, on pouvait également retrouver une rubrique de petites annonces, où des hommes homosexuels correspondaient aussi. Des photos de jeunes femmes dénudées étaient insérées dans chaque numéro, sur le même modèle que les journaux homosexuels masculins allemands et français de l'époque. Les articles politiques étaient peu nombreux, et les demandes nuancées : *Die Freundin* était avant tout dans une stratégie de rassemblement et une quête d'acceptation. Sa

---

<sup>139</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.75.

<sup>140</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.78.

ligne éditoriale reste cependant marquée à gauche. Bien qu'on ne connaisse pas l'ampleur exacte de sa diffusion, *Die Freundin* est un tel succès qu'il paraît de façon bimensuelle puis hebdomadaire à partir de 1925. Il est diffusé en Allemagne, en Autriche et en Suisse alémanique, et distribué dans les zones rurales, l'isolement des lesbiennes de campagne étant un sujet au cœur de la revue<sup>141</sup>.

En plus de sa rubrique de sorties et de ses petites annonces, *Die Freundin* crée du lien entre les lesbiennes germanophones en les invitant à participer directement à la revue et en sollicitant leurs opinions sur des questions variées. Dans son étude du périodique, la docteure en histoire Angeles Espinaco-Virseda revient sur l'impact conséquent de *Die Freundin* sur la vie des lesbiennes germanophones de l'époque<sup>142</sup>. Les lettres des lectrices et des articles de l'époque témoignent du rôle qu'a joué le périodique sur l'acceptation de soi, sur l'expansion de lieux de socialisation lesbiens et dans la mise en contact des lesbiennes entre elles. Un autre aspect majeur du périodique est son inclusion des travestis<sup>143</sup>: très vite lui est ajouté un supplément qui leur est dédié, *Der Transvestit*, témoignant de l'alliance précoce entre lesbiennes et minorités de genre.

Le périodique est publié pendant près d'une décennie, une longévité remarquable pour l'époque malgré des périodes d'arrêt. Entre 1928 et 1929, *Die Freundin* est en effet banni et suspend sa publication pendant douze mois<sup>144</sup>. Il est publié pour la dernière fois en mars 1933, un mois après l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir.

*Die Freundin* n'a pas été le seul périodique lesbien de l'époque, plusieurs titres à la longévité plus ou moins grande paraissant dans la même décennie. Son plus grand concurrent était *La Garçonne*, d'abord publié sous le nom de *Frauenliebe* de 1926 à 1930, qui connaît une répression similaire et paraît pour la dernière fois en octobre 1932<sup>145</sup>. Le bimensuel suit une maquette et une ligne éditoriale très similaires, et s'appuie également sur une organisation homosexuelle déjà implantée, la Deutscher Freundschaftsverband (DFV), elle aussi majoritairement masculine. Les deux journaux avaient également des journalistes en commun,

---

<sup>141</sup> Espinaco-Virseda, Angeles. «"I had absolutely no idea that so many women love as I do ...": subculture, Die Freundin, and the construction of the lesbian identity in the Weimar Republic», Mémoire de master, University of Alberta, 2002, p.53.

<sup>142</sup> *Ibid.*

<sup>143</sup> Le terme de travesti employé ici englobe à la fois les personnes cisgenres ayant une expression de genre opposé que les personnes transgenres, la distinction ne se faisant pas encore à l'époque. Le terme « travesti » est inventé par Magnus Hirschfeld en 1910 et revêt aujourd'hui une connotation globalement négative, bien qu'il y ait également eu un phénomène de réappropriation de l'expression.

<sup>144</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.210.

<sup>145</sup> Espinaco-Virseda, Angeles. *op. cit.*, p.54.

comme Ruth Margarete Röllig (1887-1969). Parmi les publications, une seule était le seul fait de femmes : *Blätter für ideale Frauenfreundschaften* (BiF), paraissant de 1926 à 1927 sous l'impulsion de l'autrice et militante Selma Engler (1899-1972)<sup>146</sup>. Auto-publié, le magazine rencontre de nombreuses difficultés et se termine lorsque sa fondatrice rejoint la rédaction de *Die Freundin*.

Ainsi, si un nombre remarquable de périodiques lesbiens paraissent durant l'entre-deux-guerres en Allemagne, c'est avant tout grâce au soutien matériel et financier des organisations homosexuelles desquelles ils émanent. C'est par la participation active d'hommes homosexuels à leur création que ceux-ci perdurent, pouvant ainsi s'appuyer sur leur capital économique, leur capital social, et de pouvoirs politiques dont les femmes n'étaient alors pas dotées. Cette alliance est imparfaite et la participation d'hommes à leur rédaction dénature le principe d'une presse communautaire, relayant des discours sur le lesbianisme n'émanant pas des premières concernées. Elle ouvre cependant la voie aux journaux lesbiens suivants et constitue un impact positif majeur sur la vie des lesbiennes de l'époque.

De l'autre côté de l'Atlantique, la presse lesbienne américaine fait son apparition un quart de siècle après l'Allemagne, mais reste novatrice à l'échelle mondiale. C'est peu après la Seconde Guerre mondiale que le premier périodique paraît sous l'impulsion d'une femme lesbienne isolée, écrivant sous le pseudonyme de Lisa Ben, anagramme de *lesbian*. *Vice Versa* est imprimé et diffusé mensuellement à Los Angeles entre juin 1947 et février 1948<sup>147</sup>. Lisa Ben assure chaque étape de sa création, ce qui la contraint de faire cesser la publication après neuf numéros seulement suite à un changement de poste contraignant son emploi du temps. Chaque numéro est diffusé de main à main gratuitement. Malgré cette faible échelle, *Vice Versa* reste la première initiative de presse lesbienne aux Etats-Unis, témoignant du besoin pour les lesbiennes de se retrouver autour d'un périodique. Cette intention est explicitement présentée dans l'éditorial de son premier numéro :

Vous êtes-vous déjà arrêté pour énumérer les nombreuses publications différentes que l'on trouve dans les kiosques à journaux ? Pourtant, il existe un type de publication qui, j'en suis sûre, serait d'un grand intérêt pour un groupe précis. Une telle publication n'est jamais apparue dans les kiosques. [...] Pourquoi ? Parce que la société l'a décrété ainsi.<sup>148</sup>

---

<sup>146</sup> Tamagne, Florence. *op. cit.*, p.80.

<sup>147</sup> Whitt, Jan. "A "labor from the heart": Lesbian magazines from 1947-1994", *Journal of Lesbian Studies*, vol. 5, no. 1-2, 2001, p.234.

<sup>148</sup> *Ibid.*, traduit par nous.

C'est quelques années plus tard qu'une publication lesbienne apparaît, à plus grande échelle cette fois-ci. Le premier exemplaire de *The Ladder* est publié en octobre 1956, issu d'une initiative de militantes de l'organisation Daughters of Bilitis à San Francisco<sup>149</sup>. Daughters of Bilitis est la première organisation lesbienne américaine, fondée un an plus tôt dans un contexte politique particulièrement difficile pour les minorités sexuelles et de genre. Les lieux de sociabilisation homosexuels étaient régulièrement pris d'assaut par les forces de l'ordre et les homosexuels étaient, alors en pleine Guerre Froide, dénoncés en tant que communistes. L'organisation et sa publication ont à leurs têtes un couple, Dorothy Del Martin (1921-2008) et Phyllis Lyon (1924-2020), toutes deux journalistes diplômées.

Au début simple bulletin d'informations distribué dans des enveloppes neutres, *The Ladder* évolue progressivement pour constituer, dans ses derniers numéros paraissant en 1972, un périodique de 45 pages. A l'intérieur se trouvaient entre autres, similairement à *Die Freundin*, une rubrique événementielle, des revues culturelles, des poèmes et des nouvelles. Bien que l'existence de *The Ladder* soit un fait politique en soi, son contenu n'avait, du moins pas au début, la volonté de traiter et d'influencer la politique de l'époque. L'objectif était, comme pour la presse lesbienne allemande de début de siècle, l'intégration. Ce positionnement entraîne de nombreux conflits internes et externes à sa rédaction, et les rédactrices en chef se succédant changent peu à peu la ligne éditoriale pour adopter, au tournant des années 1970, une posture plus revendicative. Durant ses deux décennies d'existence, les journalistes de *The Ladder* n'ont jamais été rémunéré-es. Le dernier numéro paraît en septembre 1972, le périodique n'atteignant par le nombre d'abonnements nécessaire et ne parvenant pas à attirer les publicitaires qui lui auraient permis de perdurer. *The Ladder* était, comme *Vice Versa* précédemment et les premiers périodiques lui succédant, ce que la professeure en journalisme et littérature Jan Whitt nomme un « travail du cœur<sup>150</sup> ». La difficulté de professionnalisation est un problème que rencontreront tous les périodiques lesbiens français par la suite.

L'état de la recherche ne permet actuellement pas d'assurer avec certitude les raisons derrière les deux décennies séparant l'apparition d'une presse lesbienne aux Etats-Unis et en France. Cela est d'autant plus difficile à l'échelle étudiée, où les périodiques sont parfois, comme *Vice Versa*, le produit d'initiatives individuelles plutôt que de grandes tendances politiques et culturelles. Il est cependant possible d'avancer que la plus grande importance accordée à l'identité aux Etats-Unis – ethnique, de genre, d'orientation sexuelle – a pu être un

---

<sup>149</sup> *Ibid.*

<sup>150</sup> Whitt, Jan. *op. cit.*

facteur dans le développement d'un journal exclusivement lesbien. Une presse des minorités, notamment ethniques, était, à l'époque de *The Ladder*, déjà bien installée. Le premier journal afro-américain, *Freedom's journal*, est publié en 1827. Une étude comparée approfondie permettrait cependant de mieux cerner les possibles raisons derrière l'établissement d'une presse lesbienne américaine indépendante dès ses débuts de la presse homosexuelle masculine.

Ainsi, en Allemagne et aux Etats-Unis s'est développée une presse lesbienne qui, si elle se ressemble dans son contenu, ne s'est pas construite de la même manière : En Allemagne, c'est avant tout en s'appuyant sur un réseau d'organisations homosexuelles déjà bien implantées qu'une presse lesbienne émerge. Aux Etats-Unis, c'est une presse en non-mixité qui se développe directement, au même moment qu'une presse gay avec la parution du mensuel *One, Inc* en 1953. En France, bien qu'une sous-culture lesbienne soit déjà bien installée, de multiples facteurs entraînent l'apparition tardive d'une telle presse lesbienne.

### 3. Un développement tardif lié mais distinct de la presse féminine et gay

Pour comprendre l'émergence plus lente d'une presse lesbienne française, il faut d'abord s'intéresser au statut particulier des lesbiennes dans la société, ainsi qu'à leur perception par, et leurs relations avec, les presses gay et féministe.

Si une représentation positive du lesbianisme se retrouve, comme il a pu être étudié précédemment, dans quelques œuvres de la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, celles-ci sont peu nombreuses et limitées à des cercles assez restreints. La lesbienne est d'abord pensée comme une absence, comme une impossibilité. Cette invisibilité est également légale : La législation française de l'époque ne mentionne pas l'amour saphique, se concentrant sur les relations entre hommes. Il y avait l'idée que la nomination du lesbianisme révélerait cette possibilité aux femmes, elles qui n'en avaient pour la plupart pas connaissance car éduquées à penser le mariage hétérosexuel comme seul chemin à suivre<sup>151</sup>. Selon l'historienne du genre et de l'homosexualité Florence Tamagne, c'est cette absence de répression légale et judiciaire directe qui a entraîné une arrivée plus tardive de groupes lesbiens militants<sup>152</sup>. Les lesbiennes

---

<sup>151</sup> Tamagne, Florence. « L'identité lesbienne : une construction différée et différenciée ? », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 84 | 2001, p.49.

<sup>152</sup> Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe...*, op. cit., p.175.

n'avaient pas, du moins pas autant que leurs homologues masculins, d'intérêt direct à leur organisation politique.

Outre cette invisibilité rendant plus difficile leur construction en tant que groupe social, le fait de vivre son homosexualité ouvertement a un coût personnel important (notamment la perte de proches et d'emploi), ayant un poids d'autant plus fort pour les femmes. En effet, les inégalités économiques, sociales et juridiques pesant sur les femmes dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle réduisent leurs possibilités de vivre de façon indépendante. Si ces décennies sont marquées par de nombreuses avancées pour le droit des femmes, ce n'est qu'en 1938 que celles-ci ne sont plus sous tutelle de leur père ou de leur mari<sup>153</sup>. C'est en 1944 qu'elles obtiennent le droit de vote en métropole, alors que celui-ci est respectivement voté en 1918 et 1919 en Allemagne et aux Etats-Unis. Les inégalités économiques jouent un rôle d'autant plus important dans la possibilité de vivre son homosexualité librement, l'indépendance financière facilitant cette liberté. Les femmes françaises n'obtiennent la libre disposition de leurs biens qu'en 1965<sup>154</sup>. Il est ainsi, économiquement et juridiquement, bien plus compliqué pour les lesbiennes d'avoir les fonds nécessaires à la création d'un journal et la possibilité de le réaliser sans se trahir. La périodicité d'un journal demande aussi un travail régulier et des ressources continues pour pouvoir le faire perdurer, faisant de lui un média plus difficile à aborder que la littérature par exemple, dont la parution ne demande pas d'investissement régulier.

C'est donc parce que les lesbiennes subissent à la fois l'injonction à la discrétion de leur homosexualité et le manque de ressources économiques de leur genre qu'une presse lesbienne est particulièrement difficile à constituer.

Si les lesbiennes françaises n'ont pas réellement pu s'appuyer sur les organisations gays pour développer leur presse comme en Allemagne, c'est d'abord par leur moindre envergure en comparaison. Les organisations de défense de droits des minorités sexuelles et de genre allemandes se sont établies plus tôt et étaient plus nombreuses. Elles sont inexistantes en France avant la Deuxième Guerre mondiale, et n'apparaissent sous une forme militante qu'au début des années 1970, avec le FHAR en 1971. Avant cette date, il n'y a qu'Arcadie, l'organisation de la revue éponyme, créée en 1954. Arcadie, qui préfère l'« homophilie » considérée plus digne à l'homosexualité, n'ouvre pas sa porte aux lesbiennes : Le groupe ne comporte que deux

---

<sup>153</sup> Loi du 18 février 1938 relative à la suppression de l'incapacité juridique des femmes.

<sup>154</sup> Loi du 13 juillet 1965 relative aux régimes matrimoniaux.

pourcents de femmes deux ans avant sa dissolution en 1980<sup>155</sup>. La situation française de première moitié de siècle n'avait donc rien de similaire avec le contexte allemand.

Au-delà de cette absence de groupes militants, c'est aussi la misogynie appuyée des revues homosexuelles existantes, leur quête de respectabilité (excepté *Inversions*) et leur volonté d'abord séparatiste avant d'être collaborative. Comme il a pu être évoqué plus tôt, les quelques périodiques homosexuels d'avant mai-68 étaient quasi-exclusivement masculins et avaient peu d'intérêt pour le saphisme. Les trois journaux majeurs, *Akadémos*, *Inversions* et *Arcadie*, pensent avant tout l'homosexualité dans le masculin, l'amour grec, la supériorité par l'absence des femmes (« [...] l'Amour uranien est la sexualité supérieure de l'homme normal [...] »<sup>156</sup> » écrit Camille Spiess dans *l'Amitié*). Le combat de l'époque est avant tout la décriminalisation de l'homosexualité, combat reliant les hommes gays entre eux, dans lesquelles les lesbiennes ne participent peu ou pas. Ce combat passe, comme il a pu être analysé auparavant, par une quête de respectabilité pour l'homme homosexuel, qui sera l'angle employé par *Arcadie* tout au long de son existence. Et si beaucoup de personnalités homosexuelles de l'époque sont hostiles au lesbianisme, l'inverse est également, dans une moindre mesure, vérifiable. L'artiste américaine installée à Paris Gertrude Stein (1874-1946) parle de l'homosexualité masculine avec haine et mépris : « L'acte qu'accomplissent les homosexuels mâles est laid et répugnant et ensuite ils se dégoûtent eux-mêmes.<sup>157</sup> ». En bref, lesbiennes et gays ne sont pas encore prêt-es à s'allier autour d'une cause commune, et la presse lesbienne ne peut compter sur l'appui d'organisations pour émerger.

Du côté de la presse féminine et féministe, le lesbianisme n'est pas non plus en vogue. L'amour saphique est, a priori, absent des titres de presse féminine commerciaux avant mai-68. La sexualité féminine y est rarement évoquée, et lorsqu'elle l'est, c'est uniquement présentée dans un schéma hétéronormatif à pur but reproductif, prohibée hors mariage. Que ce soit dans les romans-feuilletons ou les articles, c'est l'amour unique qui est exalté avec le mariage pour consécration et seule fin envisageable.

Dans la presse féminine militante puis féministe, c'est là aussi le grand silence, ou le rejet. Les militantes féministes ne souhaitent pas s'allier avec les lesbiennes, de peur d'entacher leur image et de compromettre la cause. En effet, la presse généraliste et certains auteurs de

---

<sup>155</sup> Chauvin, Sébastien. « Les aventures d'une « alliance objective ». Quelques moments de la relation entre mouvements homosexuels et mouvements féministes au XXe siècle », *L'Homme & la Société*, vol. 158, no. 4, 2005, p.116.

<sup>156</sup> Spiess, Camille dans *L'amitié*, n°1 (parution unique), avril 1925, p.7.

<sup>157</sup> Cité par Tamagne, Florence. « L'identité lesbienne... », *op. cit.*, p.52.

l'époque font du lesbianisme une conséquence du féminisme<sup>158</sup>. Cette association entre les deux pousse les féministes à mettre les lesbiennes à distance. Il était pour elles l'heure de la lutte pour le divorce ou l'accès à la contraception, et pour y parvenir, la stratégie était similaire à celle des hommes homosexuels de l'époque : faire patte blanche, montrer sa respectabilité, ne pas faire peur pour parvenir à convaincre l'opinion publique de la pertinence de leurs revendications. Lorsque le Club du Faubourg, haut-lieu de débats parisiens où des militantes féministes comme Madeleine Pelletier étaient des invitées régulières<sup>159</sup>, organise un débat sur l'ouvrage aux thèmes lesbiens de Charles-Étienne paru en 1924 *Notre-Dame de Lesbos*, les réactions de certaines féministes sont révélatrices. La militante anarchiste et féministe Marguerite Guépet (1873-1945) considère alors les personnes ayant organisé l'événement comme des « femmes perverses<sup>160</sup> ». Cette séparation apparente entre féministes et lesbiennes ne s'efface pas avec le temps, mais devient, dans les mouvements d'après mai-68, plus pernicieuse. Sans union entre elles, le lesbianisme n'a pu connaître, avant les années 1970, d'écho dans la presse féministe française.

Ainsi, si la presse féminine, féministe et homosexuelle posent des jalons importants pour la presse lesbienne future, la séparation et les divergences entre leurs mouvements ne permettent pas de faire émerger de périodiques lesbiens en France avant les années 1970. Au croisement des discriminations de genre et d'orientation sexuelle, les lesbiennes occupent une place précaire peu propice à la création journalistique. Les périodiques féministes, homosexuels et, avant tout, la production artistique lesbienne de début de siècle, sont cependant autant de références ajoutées au répertoire culturel lesbien. C'est dans ces sources que vient puiser la presse lesbienne naissante.

*L'Opopanax* de Monique Wittig est, en 1964, la première cloche annonçant la construction politique du lesbianisme qui advient dans la décennie 1970 et se confirme dans les années 1980. Alors qu'en France comme ailleurs, la deuxième vague féministe survient, le mouvement lesbien se construit avec et contre elle. En miroir de ces luttes politiques se trouve la presse. La presse généraliste, féministe puis principalement la presse lesbienne se font les témoins de leurs conflits et progressions.

---

<sup>158</sup> Tamagne, Florence. « L'identité lesbienne... », *op. cit.*, p.51

<sup>159</sup> Lemerrier, Claire. « Le Club du Faubourg, Tribune Libre de Paris 1918- 1939 », Mémoire de master, Institut d'Etudes Politiques de Paris, 1995, p.57.

<sup>160</sup> Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité...*, *op. cit.*, p.228.

## **PARTIE II : La presse lesbienne, miroir des luttes et objet politique : contexte politique et social de sa production**

La parole lesbienne émerge dans les mouvements sociaux et les périodiques français dans le sillon des luttes féministes post Mai-68. Alors que la France entre dans une décennie revendicative, les militantes lesbiennes se saisissent de cette opportunité en luttant d'abord dans les groupes féministes avant de créer pour la première fois un mouvement autonome. Ce processus d'affirmation est marqué par des conflits importants avec les mouvements féministes et gays, et leurs presses spécialisées se font les miroirs de ces dissensions. Si au début, féministes et lesbiennes se partagent des journaux comme elles se partagent un mouvement, le « Mouvement de Libération des Femmes » (MLF), les tensions se multiplient et les groupes de lutte comme de presse se scindent. Du statut rassembleur de femme se distingue le statut particulier de lesbienne, alors identité politique en pleine construction. La segmentation des presses spécialisées féministe et homosexuelle reflète ce phénomène de construction identitaire et politique et très vite, le nombre de périodiques explose. Le phénomène de division se répète et se poursuit, cette fois entre gays et lesbiennes autour de la revue *Masques*. Si l'émergence de la presse lesbienne en France s'effectue en parallèle du phénomène plus large de segmentation des médias, elle est unique dans les enjeux politiques qu'elle contient. L'évolution du format et de la ligne éditoriale des périodiques lesbiens se fait en effet le reflet des différentes phases de lutte, de la revendication à la normalisation, de la séparation à l'intégration. Mais malgré ce foisonnement, cette diversité de titres de presse aux formats et publics visés variés, les mêmes difficultés reviennent. En dehors des perpétuels conflits politiques qui traversent ses créatrices comme ses lectrices, c'est l'échec de la professionnalisation qui signe l'arrêt de mort plus ou moins proche de ces périodiques. Incapables de faire face aux géants de la presse et de construire un modèle rentable, les journaux lesbiens demeurent des « travaux du cœur<sup>161</sup>» qui mettent tour à tour la clé sous la porte, dans une impasse dont ils n'ont pu jusque-là sortir.

---

<sup>161</sup> Pour reprendre le terme développé dans Whitt, Jan. "A "labor from the heart"", *op. cit.*, traduit par nous.

## A. L'impact multiforme des mouvements féministes français sur la création tardive d'une presse lesbienne (1970-1979)

La lutte féministe française prend un second souffle en 1970, et cette effusion est accompagnée par un foisonnement de la presse féministe, souvent relais des organisations militantes. C'est dans ces nouveaux périodiques que la parole lesbienne est relayée, après des décennies de silence dans la presse. Cependant, le combat féministe appelle alors au rassemblement, à la sororité. Le féminisme derrière lequel se rangent la plupart des militantes est universaliste : les particularités individuelles sont mises de côté au profit d'une analyse universelle de la domination des femmes. Cette analyse fait fi des particularités de race<sup>162</sup> et d'orientation sexuelle. Il est alors difficile pour des groupes militants et des périodiques lesbiens distincts d'émerger dans ce contexte idéologique. Les mouvements féministes et leur organe le plus important, le MLF, jouent un rôle ambivalent en rassemblant et socialisant politiquement de nombreuses femmes homosexuelles sans laisser de place à leurs revendications individuelles. A la fois noyau rassembleur et occultant, le MLF ne crée pas un terrain propice au développement d'une presse lesbienne autonome. Celle-ci n'émerge qu'à la fin de la décennie alors que le mouvement s'essouffle, laissant de la place aux groupes minoritaires.

### 1. *La matrice universaliste du féminisme français de la deuxième vague*

Après une première vague féministe s'étendant de la fin du XIX<sup>ème</sup> à la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, perméable aux questions de sexualité et caractérisée par la revendication de ses militantes à l'accès aux droits civils et politiques, Mai-68 se fait le tremplin d'une nouvelle génération de lutte. La fin des années 1960 est internationalement marquée par une remise en question de l'autorité et des structures sociétales, terreau fertile au développement de nouvelles réflexions sur la condition des femmes.

Alors que la France est traversée par des mobilisations étudiantes et ouvrières, et un mouvement de grèves paralysant l'ensemble du pays, les femmes sont dans la rue mais ne font jamais les unes des journaux. Aucune femme ne se trouve à la tête de mouvements ou n'est

---

<sup>162</sup> Le mot race est ici employé dans une perspective historique et sociologique et non biologique. La race est, selon la docteure en sociologie spécialisée sur le racisme Solène Brun, « un rapport social, [...] un rapport de pouvoir délimitant des groupes d'individus différenciés et hiérarchisés – les groupes racialisés dominants et dominés – et les positionnant de façon hiérarchisée dans l'espace social. » (Brun, Solène. « La socialisation raciale : enseignements de la sociologie étatsunienne et perspectives françaises », *Sociologie*, N° 2, vol. 13 |2022).

invitée lors des négociations de Grenelle entre gouvernement français et syndicats, les 25 et 26 mai 1968<sup>163</sup>. Mai-68 n'est ainsi pas un événement féministe, mais demeure néanmoins un catalyseur dans son renouveau militant et politique : pour beaucoup de militantes féministes, Mai-68 a été une première expérience militante, ouvrant la porte à leur engagement dans les années suivantes.

C'est la même année, ou deux ans après selon les interprétations, que naît d'un collectif d'associations : le MLF. La date de naissance du mouvement est en effet sujet de controverses : L'ancienne militante du MLF, femme politique et psychanalyste Antoinette Fouque (1936-2014) la situe en octobre 1968, tandis que la majorité des autres militantes considèrent l'année 1970 comme point de départ<sup>164</sup>. Le MLF a pour vocation la libération des femmes, portant des revendications liées au corps, que ce soit sur le plan de la sexualité, de la contraception ou des violences faites aux femmes. De nombreuses femmes homosexuelles rejoignent ses rangs, ne se retrouvant pas encore sous l'étiquette de lesbienne et ne portant pas encore de revendications propres. Elles sont avant tout des femmes dont la lutte contre le patriarcat est la première priorité<sup>165</sup>.

C'est en effet dans une volonté de rassemblement autour de la condition de femme que s'inscrit le MLF. Le genre prime sur le reste et la non-mixité est de mise lors de ses réunions, principe affirmé dès ses débuts après une réunion à l'université de Vincennes le 21 mai 1970<sup>166</sup>. Le MLF se trouve alors dans un paradoxe déjà esquissé dans les écrits de Simone de Beauvoir, dont le mouvement se trouve dans la filiation. Ce paradoxe est résumé par Ilana Eloit, citée précédemment, comme « [...] la nécessité d'affirmer (afin de réparer une exclusion) et de refuser en même temps (afin d'être considérées comme des citoyennes) la différence sexuelle.<sup>167</sup> ». Cette position ambivalente est héritée de l'universalisme républicain, principe majeur du droit français où la citoyenneté est pensée dans l'égalité des citoyens indépendamment de ses appartenances à des groupes distincts. La lutte féministe est alors pensée dans l'égalité des femmes face à l'injustice patriarcale, faisant fi des particularités individuelles pour mieux rassembler.

---

<sup>163</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p.267.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p.271.

<sup>165</sup> Sylvie Chaperon, Marine Rouch and Justine Zeller. "Introduction au dossier : Les années 1968, la décennie féministe et homosexuelle en région", *Les Cahiers de Framespa*, 29 | 2018.

<sup>166</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p.276.

<sup>167</sup> Eloit, Ilana. « Trouble dans le féminisme. Du « Nous, les femmes » au « Nous, les lesbiennes » : genèse du sujet politique lesbien en France (1970-1980) », 20 & 21. Paris, *Revue d'histoire*, vol. 148, no. 4, 2020, p.133.

Le cadre théorique du féminisme français est, en 1970, en partie centré sur la philosophe et autrice Simone de Beauvoir (1908-1986) et son ouvrage majeur *Le Deuxième Sexe*, essai sur la condition des femmes paraissant en 1949. S. de Beauvoir gravite elle-même autour du MLF, dont elle suit les activités qu'elle soutient financièrement et publiquement<sup>168</sup>. Françoise Picq considère même que « Le Mouvement de Libération des femmes était l'enfant de Simone de Beauvoir autant que de Mai-68.<sup>169</sup> ». Cette filiation directe marque idéologiquement le MLF à ses débuts. Dans *Le Deuxième Sexe*, S. de Beauvoir développe une réflexion contradictoire où la femme est à la fois pensée comme une construction sociologique et une suite de critères naturels, dans une approche plus essentialiste. L'historienne des femmes et du genre Sylvie Chaperon analyse cette position paradoxale notamment sous l'angle du discours de S. de Beauvoir sur la physiologie féminine<sup>170</sup>. Ce positionnement se retrouve également dans le discours de S. de Beauvoir sur l'hétérosexualité. Ilana Eloit en fait l'analyse en s'appuyant sur la représentation de l'hétérosexualité dans *Le Deuxième Sexe*, qui est perçue comme un moyen de surmonter la différence entre l'homme et la femme, comme la République entre les peuples<sup>171</sup>. A nouveau, le paradoxe se présente avec une approche de la sexualité qui est pensée dans la complémentarité, malgré une analyse de la femme qui se veut universaliste, gommant ses différences avec l'homme.

Ces paradoxes de la pensée beauvoirienne se retrouvent dans l'idéologie de départ du MLF. Il y a une volonté, de la part du mouvement, de se rassembler autour du statut de femme selon des critères essentialistes à vocation universelle. L'hétérosexualité constitue l'un de ces critères. Tout comme le citoyen est pensé en tant qu'homme blanc né sur le sol français lors de la proclamation de la République française, le faisant seul bénéficiaire de ce statut, la femme est considérée en tant que telle lorsqu'elle est hétérosexuelle et blanche, la faisant seule relais des revendications féministes. Dans ce parallèle, l'idée d'universalité est rendue paradoxale par une perception tronquée du sujet établi comme universel. Le rassemblement se fait sur des critères excluants, offrant l'assimilation comme seule possibilité. Ilana Eloit l'articule ainsi :

[...] L'inclusion assimilatrice dans le MLF reposait sur l'appartenance exclusive aux « femmes ». Ainsi, tout comme la francité ne peut supporter les affiliations à des groupes spécifiques (qui sont

---

<sup>168</sup>Picq, Françoise, et al. "Introduction", *Feminist Writings*, édité par Margaret A. Simons and Marybeth Timmermann, University of Illinois Press, 2015, pp. 231-39, version française publiée sur le site officiel de Françoise Picq.

<sup>169</sup> *Ibid.*

<sup>170</sup> Chaperon, Sylvie. « Simone de Beauvoir, entre le naturalisme et l'universalisme, entre le sexisme et le féminisme », EPHESIA éd., *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*. La Découverte, 1995, pp. 347-351.

<sup>171</sup> Eloit, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.132.

considérés comme un élément de division de l'unité abstraite de la nation), les lesbiennes ne pouvaient être représentées au MLF que dans la mesure où elles renonçaient à leur « particularité » lesbienne et s'identifiaient exclusivement en tant que « femmes »<sup>172</sup>.

Ce paradigme universaliste est une particularité française constituant un facteur important dans l'arrivée plus tardive qu'ailleurs de groupes lesbiens militants, et par extension de périodiques lesbiens. Son importance idéologique dans le MLF donne au mouvement un rôle contradictoire : c'est dans ses rangs qu'une parole lesbienne émerge tout en y étant étouffée.

## 2. *Le MLF, rassembleur d'homosexuelles, censeur de lesbiennes ?*

Dès sa création, le MLF compte parmi ses rangs de nombreuses femmes homosexuelles qui deviennent par la suite des figures majeures du militantisme lesbien. L'une des premières actions publiques du MLF, la tentative de dépôt d'une gerbe sur la tombe du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe en l'honneur de sa femme le 26 août 1970, est organisée par une dizaine de femmes<sup>173</sup>. Parmi elles, la moitié au moins sont homosexuelles<sup>174</sup>. Les plus connues sont l'autrice et la théoricienne Monique Wittig (1935-2003), la sociologue Christine Delphy (née en 1941) et l'écrivaine Cathy Bernheim (née en 1946). Cette présence dans les assemblées générales et les actions du mouvement s'étend dans le premier journal du MLF dès sa parution. *Le torchon brûle*, périodique du mouvement, est ainsi un terrain inédit dans la presse française pour l'expression de l'homosexualité féminine.

*Le torchon brûle* est le bulletin de liaison du MLF paraissant entre mai 1971 et 1977, comptant six numéros au total. Tiré à 35 000 exemplaires, une moitié est diffusée par Les Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP), coopérative de distribution nationale de la presse<sup>175</sup>. L'autre moitié est diffusée par les militantes. Si passer par les NMPP est particulièrement coûteux pour le mouvement, qui finance les numéros par des dons, des prêts et des quêtes dans les assemblées générales et dans la rue, cela permet une diffusion du journal en dehors de Paris, en banlieue et en province. *Le torchon brûle*, malgré son origine militante, est ainsi largement diffusé. Il permet d'annoncer les réunions, les projets et les actions du MLF, de mettre en contact les femmes en France métropolitaine, et montre les tendances et

---

<sup>172</sup> Eloit, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.107, traduit par nous.

<sup>173</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p.280.

<sup>174</sup> Eloit, Ilana. *op. cit.*, p.106.

<sup>175</sup> Laroche Martine et Larrouy Michèle. *op. cit.*, p.9.

dissensions au sein du mouvement. Le journal n'a pas de comité de rédaction fixe<sup>176</sup> : comme le MLF, il refuse l'organisation hiérarchique et propose à ses lectrices d'y participer si elles le souhaitent. Dès le deuxième numéro, l'homosexualité féminine s'invite dans certaines contributions d'autrices diverses, toujours anonymes. Longtemps après les quelques textes saphiques dans *Akadémos*, *Inversions* ou *Arcadie*, ces articles, poèmes et autres contributions sont inédits dans le paysage médiatique français.

La présence de l'homosexualité féminine se fait dès la couverture du deuxième numéro. Au milieu de son illustration colorée se trouve une bulle de dialogue dessinée et écrite à la main où l'on peut lire « et puis merde ! j'aime les femmes <sup>177</sup> »<sup>178</sup>. Ce petit encart sur la une du *Torchon brûle* constitue, sur l'ensemble du corpus de presse disponible à ce jour, l'une des premières prises de parole saphiques sur une couverture de journal français. Dans ce même numéro, un poème intitulé « Homosexualité capitale » retrace le dur parcours d'acceptation de l'autrice, commençant par l'interdit, le rejet et la honte, pour se terminer positivement : « Nous sommes heureuses et nous jouissons<sup>179</sup> ». Le poème fait même allusion à une homosexualité qui viendrait déjouer le patriarcat : « Le capital-phallus a dit son dernier mot. ».

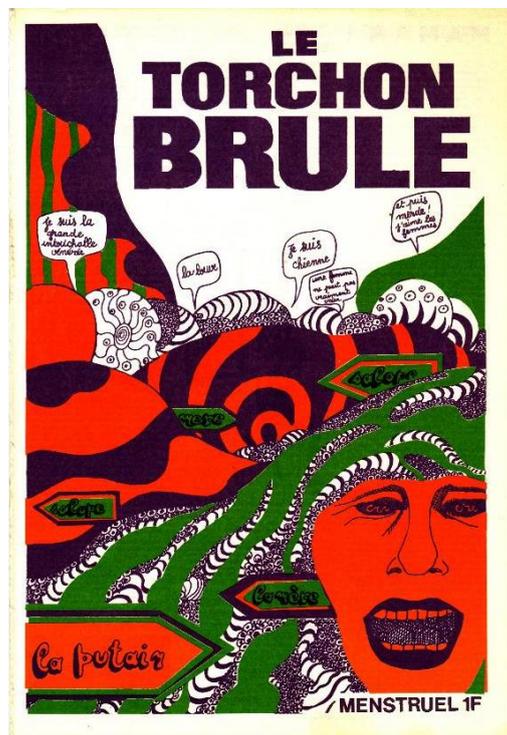


Figure 1 - Couverture *Le torchon brûle*, n°1, mai 1971, ©creative commons

<sup>176</sup> 4<sup>ème</sup> de couverture, *Le torchon brûle*, n°1, juin 1971.

<sup>177</sup> *Ibid.*, couverture.

<sup>178</sup> Voir Figure 1.

<sup>179</sup> *Le torchon brûle*, n°1, mai 1971.

C'est dans le troisième numéro que le mot « lesbienne » figure pour la première fois dans *Le torchon brûle*, dans un texte qui balaie de nombreux enjeux traversant alors le mouvement. Dans « La répression du silence<sup>180</sup> », l'identité lesbienne est directement associée à l'exclusion : « [...] coupée des femmes par la lesbienne que je suis [...] ». La relation et le mariage hétérosexuels sont toutefois directement pensés comme un système d'oppression et d'asservissement de la femme : « Dire que la femme acquiert son identité par l'homme, dire qu'elle ne vit que par procuration, dire qu'elle n'a de prise sur le monde que par l'amant ou le mari est un euphémisme, Je dis que l'homme en quittant la femme la condamne à mort ! ». L'idée développée par l'autrice préfigure la théorie politique que Monique Wittig détaille presque dix ans plus tard dans son essai *La pensée straight* : La femme en tant qu'identité n'existe que dans son rapport à l'homme. Les lesbiennes, n'entretenant pas de relations amoureuses ou sexuelles avec les hommes, ne sont pas des femmes. Si cette dialectique n'est pas encore publiée sur papier à l'époque de la parution de ce numéro du *Torchon brûle*, elle préfigure les dissensions d'autant plus importantes qui se créent au sein du MLF autour du lesbianisme politique en parallèle d'une construction identitaire lesbienne.

Celles-ci se font sentir dès le début du mouvement, avec la création en 1971 des Gouines Rouges, un groupe de lesbiennes en non-mixité<sup>181</sup>. Le groupe est constitué face à un sentiment de marginalisation mais aussi d'asymétrie dans l'investissement au sein du MLF : si les lesbiennes participent aux actions du mouvement sur des sujets qui ne les concernent pas directement, comme l'avortement, le mariage ou les violences conjugales dans les couples hétérosexuels, les militantes hétérosexuelles ne portent pas les revendications des lesbiennes et ne les aident pas dans leurs actions<sup>182</sup>. Au-delà de cette dénonciation du traitement qu'elles subissent dans le mouvement, elles s'affirment autour d'une pensée politique alors en construction :

[...] on avait l'impression qu'avec cette force, notre conscience féministe doublée de notre identité de lesbiennes, on pouvait faire quelque chose de révolutionnaire, de différent, de radical qui changerait les structures, qui serait l'avant-garde du mouvement féministe<sup>183</sup>.

L'affirmation d'une identité politique lesbienne se fait donc dans le contexte du MLF, et s'articule directement avec les enjeux féministes. La non-mixité du mouvement permet une parole plus libérée, sans interjection masculine, facilitant le dialogue et cette affirmation

---

<sup>180</sup> « La répression du silence », *Le torchon brûle*, n°2, 1971.

<sup>181</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p.279.

<sup>182</sup> Chauvin, Sébastien. *op. cit.*, p. 119.

<sup>183</sup> Cité dans Eloit, Ilana. « Trouble dans le féminisme... », *op. cit.*, p.132.

identitaire. Ce n'est pas pour rien que les Gouines Rouges, qui sont à l'origine du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), co-fondé avec Les polymorphes perverses et Groupe homosexualité, le quittent très rapidement<sup>184</sup>. A l'origine fondé pour lutter « contre la “société normale”<sup>185</sup> » en faisant alliance entre lesbiennes, gays et féministes, le FHAR est progressivement investi par des hommes gays, jusqu'à ce qu'ils en constituent la majorité. Face à leur monopolisation des réunions à des fins sexuelles<sup>186</sup>, leurs prises de position sur la sexualité des mineurs<sup>187</sup> et leur machisme<sup>188</sup>, les Gouines Rouges préfèrent se retirer du FHAR et continuer à lutter au sein du MLF. Pour Ilana Eloit, cette scission « [...] marque une rupture dans l'histoire du militantisme homosexuel. Elle signe le redéploiement de l'homosexualité féminine comme pratique subversive au sein du MLF, c'est-à-dire liée au féminisme et aux femmes plutôt qu'aux sexualités minoritaires. » Comme au sein d'Arcadie ou, en début de siècle, dans les publications homosexuelles françaises et les groupes de lutte pour les droits des minorités sexuelles et de genre en Allemagne, le même schéma se répète : « l'alliance objective<sup>189</sup> » entre lesbiennes et gays échoue par l'appropriation du mouvement par ces derniers. Les rapports de domination entre hommes et femmes sont perçus comme plus importants qu'entre femmes hétérosexuelles et lesbiennes. Lutter au sein du MLF paraît donc plus judicieux aux militantes lesbiennes que de lutter dans le FHAR.

La poursuite de la lutte des militantes lesbiennes dans le mouvement s'avère cependant tout aussi difficile, et les Gouines Rouges disparaissent en 1973. Dans son interview avec la revue *Masques* en 1981, la figure majeure du MLF et du FHAR Françoise d'Eaubonne (1920-2005), explique la raison de cette disparition : « Nous ne voyions pas la nécessité d'un militantisme purement lesbien. Cela pourrait empêcher l'expression de notre oppression en tant que femmes.<sup>190</sup> ». La matrice universaliste du mouvement rend à nouveau impossible le maintien de groupes de lutte lesbiens distincts. Le témoignage d'une ancienne militante dans le documentaire sur le MLF « Debout ! » (2004) de la réalisatrice franco-suisse Carole Roussopoulos (1945-2009) résume l'idéologie régnant alors :

---

<sup>184</sup> Eloit, Ilana. “Lesbian trouble...”, p.150.

<sup>185</sup> FHAR. « Adresse à ceux qui se croient normaux », *Rapport contre la normalité* [1971], Editions des\_zentravés, 2003, p.4.

<sup>186</sup> Chauvin, Sébastien. *op. cit.*, p.118.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p.119.

<sup>188</sup> Eloit, Ilana. « Trouble dans le féminisme... », *op. cit.*, p.151.

<sup>189</sup> Chauvin, Sébastien. *op. cit.*

<sup>190</sup> « Au commencement il y eut les Gouines rouges... », Entretien avec Françoise d'Eaubonne, par Alain Sanzio, *Masques*, n° 9/10, été 1981, p.116 ?

J'avais pas envie de divisions, d'étiquettes. Faire un groupe de lesbiennes, etc. Pour moi c'étaient des étiquettes réductrices de la richesse que le mouvement m'avait apportée<sup>191</sup>.

Ainsi, le MLF joue un rôle ambivalent dans l'émergence du militantisme lesbien, et par extension de sa future presse. En rassemblant les femmes en non-mixité et en ouvrant le dialogue entre elles dans les assemblées générales, le mouvement est un terrain propice au développement d'une conscience lesbienne. L'idéologie universaliste dont le MLF est cependant emprunt ne permet pas d'affirmation pérenne de leur différence, bien qu'une réflexion politique s'articule déjà. Après la disparition des Gouines Rouges en 1973, de nouvelles tentatives de rassemblement militant lesbien émergent, notamment avec Monique Wittig qui rêve d'un Front lesbien international<sup>192</sup>. Le projet est très mal reçu, et l'opposition que M. Wittig reçoit face à sa tentative de politisation du lesbianisme au sein du mouvement la pousse à partir aux Etats-Unis en 1976<sup>193</sup>. La légalisation de l'avortement avec la loi Veil de janvier 1975 marque une nouvelle période pour le MLF : cette victoire constitue aussi la perte d'une de ses revendications majeures, vectrice de rassemblement. L'essoufflement du mouvement offre paradoxalement une plus grande place au militantisme lesbien autonome qui se développe partout en France dans la deuxième moitié des années 1970. C'est de ces groupes que naît le premier journal lesbien français, *Le Journal des lesbiennes féministes*, à Paris en 1976. A sa courte existence lui succède un autre périodique, cette fois-ci hors du microcosme de la capitale, à Lyon : *Quand les femmes s'aiment...* Si ces périodiques ne sont pas des produits directs du MLF, leur émergence est liée aux jalons posés par le mouvement et ses militantes lesbiennes.

### 3. *Le Journal des lesbiennes féministes et Quand les femmes s'aiment, prémices d'une presse lesbienne autonome*

*Le Journal des lesbiennes féministes* est le premier journal lesbien répertorié à ce jour en France<sup>194</sup>. Le bulletin est issu d'un groupe militant, le Groupe des lesbiennes féministes (GLF), créé à Paris à la fin de l'année 1975 par des militantes déçues du traitement des lesbiennes dans le mouvement féministe<sup>195</sup>. *Quand les femmes s'aiment...* est quant à lui issu

---

<sup>191</sup> Cité dans Chauvin, Sébastien. *op. cit.*, p.120.

<sup>192</sup> Eloit, Ilana. « Trouble dans le féminisme... », *op. cit.*, p.135.

<sup>193</sup> *Ibid.*

<sup>194</sup> Eloit, Ilana. « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel » ..., *op. cit.*, p.98.

<sup>195</sup> Eloit, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.218.

d'un groupe de lesbiennes du Centre des femmes de Lyon constitué en 1976<sup>196</sup>, année de parution du *Journal des lesbiennes féministes*. Les deux périodiques entretiennent donc des liens plus ou moins forts avec le MLF : le GLF, comme les Gouines Rouges, est créé par des militantes déçues par le mouvement. Le GLF compte parmi les groupes lesbiens issus d'un courant moins connu du MLF, la tendance Lutte de classes<sup>197</sup>, et se construit en opposition à la frange majoritaire du mouvement<sup>198</sup>. Le Centre des femmes de Lyon, créé en 1975 et ouvert en 1977 rue Puits Gaillot dans le 1<sup>er</sup> arrondissement, fait partie du réseau du MLF et s'inscrit dans sa stratégie de structuration des mouvements à travers la France<sup>199</sup>.

Ces deux premiers périodiques, appuyés sur une base militante, visent à créer du lien entre les lesbiennes isolées. *Le Journal des lesbiennes féministes* a également une forte composante revendicative. Dans son numéro 2 de juin 1976, l'article « Le GLF : un ghetto revendiqué » pose les bases de la ligne politique du journal et de son groupe :

Le GLF se veut un regroupement de lesbiennes féministes, ce qui à la limite est une redondance puisque le lesbianisme porte en soi déjà l'essence même du féminisme - de ce qu'il devrait être - non pas seulement du réformisme, un aménagement de la société actuelle, mais avant tout une force révolutionnaire qui remettrait en question les corps individualistes sociaux, les rapports de force, de pouvoir de cette société patriarcale fondée sur la hiérarchie, le profit, l'inégalité<sup>200</sup>.

Revendiquant un lesbianisme révolutionnaire, le GLF souhaite créer un mouvement lesbien national, visant ainsi plus haut encore que les Gouines Rouges. Le groupe remet en cause le paradigme universaliste des mouvements féministes et souhaite s'intégrer dans leurs luttes sans pour autant s'assimiler. Les lesbiennes ne sont pas le seul groupe s'inscrivant dans cette dynamique, et au même moment se développent des collectifs et une presse militante issus d'autres groupes minoritaires, comme les femmes algériennes en France avec Algériennes en lutte et leur bulletin (1977-1980)<sup>201</sup>, ou la revue *Dévoilée* du groupe de femmes françaises et immigrées (1977)<sup>202</sup>.

---

<sup>196</sup> Eloit, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.219.

<sup>197</sup> Cette branche du MLF est apparue en 1971. Elle est affiliée à des organisations d'extrême-gauche, des partis politiques et des syndicats à tendance communiste. Elle se détache de la branche majoritaire du mouvement par ces affiliations et par son refus de faire passer la lutte des classes après la lutte féministe. Ses militantes luttent selon le principe de la « double militance », c'est-à-dire à la fois dans les organisations mixtes de gauche et les organisations non-mixtes féministes. Voir *Ibid.*, p.98.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p.213.

<sup>199</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p.278.

<sup>200</sup> Bulletin du Groupe des lesbiennes féministes, n° 2, Juin 1976.

<sup>201</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.39.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p.28.

Si seulement trois numéros du *Journal des lesbiennes féministes* paraissent au total entre 1976 et 1977 et que son tirage, bien que les chiffres soient inconnus, soit probablement faible du fait de sa production artisanale, sa parution coïncide avec l'émergence d'un mouvement culturel et politique lesbien au niveau national. Les 21 et 22 mai 1977 se tient la première rencontre nationale lesbienne à Saint-Ay dans le Loiret<sup>203</sup>. La rencontre connaît un grand succès et réunit des militantes issues d'une cinquantaine de villes. Elle est reconduite chaque année dans des villes différentes, principalement de campagne. La construction de ce mouvement national et les échanges entre les groupes de chaque ville favorisent la création d'une presse lesbienne de province.

*Quand les femmes s'aiment...* (1978- 1980) naît dans cette dynamique nationale en avril 1978. Dès le numéro 2, à la suite de la rencontre nationale lesbienne de novembre 1978, sa production s'organise en alternance entre Lyon et Paris<sup>204</sup>. Son premier numéro est un succès immédiat, et le tirage initial de 750 exemplaires s'écoule très rapidement, stabilisant le tirage du périodique à environ 1500 exemplaires pour les numéros suivants. Sa diffusion se fait par circuit autonome, reposant sur un dépôt dans une dizaine de librairies en France, une distribution lors des rencontres lesbiennes, des manifestations et des envois postaux individuels. Le journal se fait connaître par des annonces dans la presse, le bouche à oreille et lors des rencontres nationales lesbiennes. Bien que cette diffusion soit moindre comparée au *Torchon brûle* par exemple, elle reste importante considérant son public visé minoritaire. Si comme *Le Journal des lesbiennes féministes*, sa production est au début artisanale, le Centre des Femmes de Lyon a recours à un imprimeur professionnel dès le deuxième numéro. Le journal prend alors un format tabloïd plus classique, bien qu'il comporte toujours des textes écrits à la main. Ce rapide engouement autour du périodique atteste de la demande entourant le marché de la presse lesbienne à l'époque.

Le trimestriel s'inscrit dans le lesbianisme féministe mais son contenu est moins revendicatif que *Le Journal des lesbiennes féministes*. Il joue cependant le rôle de bulletin de liaison du mouvement lesbien, publiant des comptes rendus de débats des rencontres nationales lesbiennes. Le but premier du journal est la rupture de l'isolement des lesbiennes en France, but clairement énoncé dans l'éditorial du premier numéro :

---

<sup>203</sup> Eloit, Ilana. *op. cit.*

<sup>204</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.44.

Nous voudrions qu'il [*Quand les femmes s'aiment...*] permette à des lesbiennes isolées de se regrouper, ne serait-ce qu'en faisant connaître l'adresse des groupes existants [...], qu'il soit partie prenante des débats entamés et de l'affirmation d'un mouvement de lesbiennes<sup>205</sup>.

*Quand les femmes s'aiment...* n'a pas de prétention nationale ni représentative, et appelle dès son premier numéro à la participation d'autres groupes ou personnes individuelles. Dès ses premières pages, des critiques de l'universalisme des mouvements féministes y sont clairement énoncées, montrant que le paradigme reste le même malgré les années écoulées et l'émergence d'un mouvement lesbien autonome. Dans le texte « Lesbiennes et féministes<sup>206</sup> », les autrices expliquent en quoi la lutte féministe pour la libre disposition de son corps inclut la libre sexualité des femmes et donc le droit d'être lesbienne. Elles relèvent que malgré le fait que la lutte lesbienne s'inscrive ainsi directement dans la lutte féministe, les lesbiennes restent isolées et leurs revendications ne sont pas reprises. Elles témoignent de l'injonction perpétuellement reçue par les lesbiennes à ne pas « faire groupe à part ». Les autrices concluent en expliquant que les lesbiennes ne veulent pas établir de hiérarchie de degrés de répression ni se revendiquer « super-féministes » grâce à leur lesbianisme mais simplement ne pas être victimes de « la neutralisation de [leur] différence ». Le texte témoigne de l'idéologie moins marquée du journal vers un lesbianisme politique, comme il a pu être revendiqué par les Gouines Rouges ou le GLF.

*Quand les femmes s'aiment...* mériterait une étude monographique lui étant entièrement consacrée tant son contenu et son histoire sont riches et reflètent l'histoire du mouvement lesbien en France dans la fin des années 1970 et les débats qui le traversent. Chacun de ses numéros contient une grande diversité de textes, essais, poèmes, actualités et dessins. Une grande importance est accordée au partage de vécus lesbiens, notamment sur la solitude, la maternité et l'amour. La volonté de créer le lien et d'organiser des rencontres est un pan important du journal, avec des appels à l'organisation, des rencontres nationales lesbiennes et une rubrique « Carnet d'adresses » recoupant des lieux lesbiens de France et de Suisse. A ce titre, le journal constitue un vecteur essentiel de construction du mouvement lesbien. Il relaye également les évolutions des mouvements et de la presse lesbienne dans les autres pays, notamment les Pays-Bas, l'Allemagne et le Royaume-Uni, témoignant de la composante internationale conservée des communautés lesbiennes.

---

<sup>205</sup> « On a essayé », *Quand les femmes s'aiment...*, n°1, avril 1978.

<sup>206</sup> *Ibid.*, « Lesbiennes et féministes », p.8.

D'autres journaux lesbiens de province s'inscrivant dans la lignée de *Quand les femmes s'aiment...* apparaissent par la suite. *Dire nos homosexualités* paraît pour la première fois en 1979 sous l'impulsion d'un groupe de lesbiennes de Lille<sup>207</sup>. *Paroles de lesbiennes féministes* débute l'année suivante, en 1980 à Aix-en-Provence<sup>208</sup>. Le premier mensuel lesbien français voit également le jour, *Désormais*, en 1979 à Paris. Le mot d'ordre du périodique fait écho à la volonté de *Quand les femmes s'aiment...*, briser le silence, sortir de la solitude : « Désormais je ne suis plus seule !<sup>209</sup> ».

La deuxième moitié des années 1970 signe ainsi le commencement d'un mouvement lesbien dont la presse constitue un pilier indispensable. Si une presse lesbienne autonome commence ainsi à se développer, la parole lesbienne est également relayée dans d'autres presses. Dans la presse généraliste, c'est *Libération* qui est l'un des premiers à s'en faire relais en incluant dans son numéro du 21 février 1974 une page entière sur le lesbianisme abordé sous un angle provocateur et rédigé par « un groupe de lesbiennes » anonyme<sup>210</sup>. Cet événement reste cependant un fait encore assez isolé à l'époque. Dans la presse féministe et homosexuelle toutefois, une collaboration se met en place au travers de *Questions Féministes* (1977-1980) et *Masques* (1979-1985), respectivement.

Cependant, de l'affirmation progressive du mouvement lesbien émerge une nouvelle phase de conflits importants avec les mouvements féministes et gays, mais également intra-communautaires. Ces conflits se cristallisent et se reflètent dans ces périodiques, qui se font le miroir des luttes idéologiques de l'époque. Ces tensions sont alimentées par la sortie d'un ouvrage majeur pour le lesbianisme politique : *La pensée straight* de Monique Wittig, traduit en français en 1980. La rupture se fait alors d'autant plus importante que celles déjà amorcées au sein du MLF ou du FHAR, et s'accompagne d'un processus de subjectivation politique lesbienne, entraînant la consolidation de la presse lesbienne.

---

<sup>207</sup> Eloit, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.219

<sup>208</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.76.

<sup>209</sup> Nobili, Nella. « Ici et ailleurs », *Désormais*, n°2, 1979.

<sup>210</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.16.

## B. Le développement conjoint d'une presse lesbienne autonome et de la subjectivation politique lesbienne (1980-1982)

Après plusieurs années de tensions entre féministes et lesbiennes dites radicales, la publication des essais de Monique Wittig, *La pensée straight* et *On ne naît pas femme*, marque une rupture complète entre les deux. Le lesbianisme radical est le développement du lesbianisme révolutionnaire et se fonde sur la base théorique du féminisme matérialiste, qui analyse le patriarcat en employant les outils conceptuels du marxisme, pensant le genre comme une classe. Le féminisme matérialiste était l'un des courants principaux du MLF. Les lesbiennes radicales poussent cette réflexion matérialiste en l'examinant sous l'angle de la sexualité, qui est alors politisée : Si femme et homme sont deux classes distinctes et antagonistes, alors relationner avec un homme représente une trahison de classe. Le lesbianisme serait ainsi la seule façon de véritablement mener la révolution féministe et de renverser le patriarcat. Le lesbianisme radical nourrit les dissensions et oppositions entre lesbiennes et féministes, les premières accusant les secondes de collaboration. Les féministes voient dans le lesbianisme radical une atteinte à l'unité du mouvement en plus d'une attaque personnelle. C'est de ce conflit théorique que naît la crise majeure entre lesbiennes et féministes autour de la rédaction de la revue *Questions féministes*, qui entraîne la fin de la publication de celle-ci. La rupture entraîne l'affirmation d'une identité politique lesbienne autonome dans sa lutte. La crise autour de la rédaction de la revue *Masques*, semblable à celle du FHAR, achève ce processus d'autonomisation des lesbiennes des mouvements féministe et gay. La presse lesbienne, qui s'était déjà affirmée à la fin de la décennie 1970, se développe dans cette même ligne politique.

### *1. Scissions de « Questions Féministes » et « Masques » : les débuts d'une subjectivité politique lesbienne*

La revue *Questions Féministes* est née en novembre 1977 d'un collectif de chercheuses et d'intellectuelles féministes. Sa directrice de publication n'est nulle autre que Simone de Beauvoir, et d'autres grands noms du féminisme s'y retrouvent également, comme Christine Delphy ou la militante et autrice Emmanuèle de Lesseps (née en 1946). Le but de la revue est, dès sa création, de créer un lieu de débat théorique féministe<sup>211</sup>. Sa ligne éditoriale est féministe

---

<sup>211</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.29.

matérialiste révolutionnaire. Les articles publiés servent à alimenter la réflexion théorique sur le féminisme et peuvent donc appartenir à des courants différents de la ligne éditoriale principale de la revue et de ses rédactrices majeures. C'est dans ce cadre qu'est publié, en février 1980, *La pensée straight* de Monique Wittig, suivi en mai d'*On ne naît pas femme*<sup>212</sup>.

Dans *La pensée straight*, M. Wittig analyse le lesbianisme comme une stratégie politique de lutte contre le régime politique hétérosexuel et considère ce dernier comme un rouage essentiel du patriarcat. Dans sa réflexion, les catégories de genres sont des constructions qu'il faut détruire : « Il faut détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories d' 'homme' et de 'femme'<sup>213</sup> ». Sa théorie vient ainsi frapper de deux coups les militantes féministes, en questionnant l'existence même de la catégorie « femme » derrière laquelle les féministes luttent et en considérant l'hétérosexualité comme une impasse politique incompatible avec le renversement du patriarcat. *On ne naît pas femme* est la continuité de cette réflexion :

Pour beaucoup d'entre nous [être féministe] veut dire « quelqu'un qui lutte pour les femmes en tant que classe et pour la disparition de cette classe ». Pour de nombreuses autres cela veut dire « quelqu'un qui lutte pour la femme et pour sa défense » – pour le mythe donc et son renforcement<sup>214</sup>.

Le résumé de l'article affiche d'autant plus clairement la position qu'a le lesbianisme dans ce schéma de réflexion : « Le matérialisme féministe vise à la conquête du statut de sujet. Le lesbianisme est la mise en pratique de ce processus.<sup>215</sup> ». A la publication de ces deux articles s'ajoutent les tensions lors des rencontres lesbiennes à Jussieu les 21 et 22 juin 1980<sup>216</sup>. Le Groupe Lesbiennes de Jussieu, inspiré par les deux articles de Wittig, écrit sur les murs de la salle de réunion de la rencontre des slogans provocateurs tels que « Hétéro-“féministes” = kapos du patriarcat<sup>217</sup> ». L'événement fait figure de dernière étincelle avant l'explosion du comité de rédaction de *Questions Féministes*. Celui-ci se sépare en deux camps. L'un supporte le lesbianisme radical de M. Wittig, et comprend notamment la sociologue Colette Guillaumin (1934-2017), l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu (1937-2014) et Monique Wittig elle-même. L'autre s'y oppose, et compte Christine Delphy, Emmanuèle de Lesseps et la directrice de publication Simone de Beauvoir. La dissension politique au sein du groupe rend la poursuite

---

<sup>212</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p.328.

<sup>213</sup> Wittig, Monique. *La pensée straight*, éditions Amsterdam, 2007, p.13.

<sup>214</sup> Wittig, Monique. « On ne naît pas femme », *Questions féministes*, n°8, mai 1980, p.79.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p.84.

<sup>216</sup> Pavard, B., Rochefort, F. & Zancarini-Fournel, M. *op. cit.*, p.329.

<sup>217</sup> Des lesbiennes féministes radicales de l'ex-collectif Q.F, *Lettre au mouvement féministe*, Paris, 1<sup>er</sup> mars 1981, p.4. Voir Annexe 4.

de la rédaction de *Questions Féministes* impossible. Bien qu'une partie du comité de rédaction souhaite réaliser un dernier numéro où les différentes positions pourraient être exprimées, celui-ci ne voit pas le jour. Le groupe est ainsi dissous le 24 octobre 1980. Les membres du comité de rédaction signent entre elles un accord de non-réutilisation du titre *Questions Féministes* afin qu'aucun des groupes ne continue la revue de son côté<sup>218</sup>.

Pourtant, paraît le 7 mars 1981 une revue portée par la section de *Questions Féministes* s'opposant aux théories de M. Wittig sous le nom de *Nouvelles Questions Féministes*. La poursuite de la revue est considérée comme une trahison pour les anciennes membres du comités de rédaction, qui s'empresse de lancer une pétition pour son retrait quelques jours plus tard<sup>219</sup>. Dans leur lettre ouverte au mouvement féministe<sup>220</sup>, les « lesbiennes féministes radicales de l'ex-collectif Q.F » examinent la situation au regard des dynamiques internes au mouvement féministe depuis ses débuts :

La rupture au sein de *Questions Féministes* est venue directement d'un débat, ou plutôt, d'un conflit politique dans le Mouvement : à savoir la question du lesbianisme et de l'hétérosexualité dans leur rapport à l'engagement féministe. [...] Elle n'est pas nouvelle non plus, elle a existé dès les débuts des mouvements, en France dès 1970, où elle a été « résolue » par l'étouffement de la tendance « lesbienne politique »<sup>221</sup>.

La scission de *Questions Féministes* et la création de *Nouvelles Questions Féministes* marquent ainsi la rupture définitive entre lesbiennes radicales et féministes, après dix années de relations conflictuelles. Si ces dynamiques se sont auparavant répétées plusieurs fois au cours du mouvement, la base théorique apportée par M. Wittig permet l'affirmation du lesbianisme en tant qu'identité politique et constitue un socle commun pour le mouvement lesbien et sa presse.

La presse a été le support de ces luttes théoriques, affirmant son rôle politique important. C'est également au travers d'une revue que les tensions entre mouvements gays et lesbiens atteignent un point culminant : *Masques*. Dans le conflit de son comité de rédaction se reflètent les tensions militantes, qui se cristallisent alors sur la question de la mixité des luttes homosexuelles.

---

<sup>218</sup> Pétition pour le retrait du titre « *Nouvelles Questions Féministes* », Paris, 10 mars 1981. Voir Annexe 5.

<sup>219</sup> *Ibid.*

<sup>220</sup> Des lesbiennes féministes radicales de l'ex-collectif Q.F, *Lettre au mouvement féministe*, Paris, 1<sup>er</sup> mars 1981, p.4.

<sup>221</sup> *Ibid.*

*Masques, revue des homosexualités*, paraît pour la première fois en mai 1979. Le périodique est né du militantisme commun entre gays et lesbiennes de la commission homosexuelle de la Ligue Communiste Révolutionnaire (LCR)<sup>222</sup>. Suzette Robichon (née en 1947), autrice et militante ayant participé à un nombre important de périodiques lesbiens et homosexuels (dont *Quand les femmes s'aiment...*), résume *Masques* ainsi : « Le projet de cette revue s'inscrivait alors dans la volonté d'une parole plurielle parce que nous avions tout à inventer et que nous refusions de nous confiner dans le carcan d'une nouvelle norme.<sup>223</sup>» Presque dix ans après la désertion des lesbiennes du FHAR, certaines lesbiennes font ainsi malgré tout le choix de la mixité, soit par conviction politique, soit par dépit. *Masques* s'inscrit dans le premier.

Mais si *Masques* entend constituer une « parole plurielle » pour les gays et lesbiennes, la réalité matérielle s'avère rapidement emprunter une autre voie. Son premier numéro est assez équilibré en termes d'iconographie masculine et féminine, mais les autres numéros ne suivent pas, et les hommes sont visuellement très rapidement majoritaires<sup>224</sup>. Les pages du trimestriel se font le reflet de son comité de rédaction : L'espace « femmes » de la rédaction de *Masques* est progressivement réduit. Les lesbiennes ayant participé à la revue depuis sa genèse ne figurent d'ailleurs pas dans les statuts déposés à la préfecture lors de l'établissement de l'association loi 1901 associée<sup>225</sup>. Elles ont ainsi peu de poids dans la ligne éditoriale du journal, et leurs suggestions, notamment sur une plus grande politisation du journal, ne sont pas écoutées. Toutes ces raisons poussent deux fondatrices, dont Suzette Robichon, et six collaboratrices à quitter *Masques* en avril 1982<sup>226</sup>. Elles écrivent une lettre expliquant les raisons derrière leur départ le 30 avril 1982, qui ne sera pas publiée par la revue. Elles y accusent les membres masculins de la rédaction de s'être opposés « [...] à nos remises en question, nos critiques, voire à notre existence même en tant que lesbiennes<sup>227</sup>». Un schéma similaire à celui du FHAR se reproduit ainsi, les lesbiennes dénonçant leur écrasement par les gays dans leur lutte et travaux communs. Comme Les Gouines rouges avant elles, les membres de *Masques* ayant décidé de quitter sa rédaction expliquent vouloir se concentrer désormais sur le renforcement du mouvement autonome des lesbiennes<sup>228</sup>.

---

<sup>222</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.9.

<sup>223</sup> *Ibid.*

<sup>224</sup> *Ibid.*, p.56.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p.55.

<sup>226</sup> Eloit, Ilana. « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel »..., *op. cit.*, p.93.

<sup>227</sup> Cité dans Eloit, Ilana. *op. cit.*, p.93.

<sup>228</sup> *Ibid.*

L'impact de la scission de *Masques* comme de *Questions* féministes reste cependant à relativiser. Il n'y a jamais eu de ruptures pleines et entières entre le mouvement lesbien et les mouvements gays et féministes, car il n'y a jamais eu un mouvement lesbien au singulier. Ces mouvements ont toujours été pluriels, bien que des tendances majoritaires comme celle du lesbianisme radical s'y imposent lors de périodes spécifiques. Ainsi, une autre revue homosexuelle mixte se maintient en parallèle à *Masques*, *Homophonies*, le mensuel du Comité d'urgence anti-répression homosexuelle (1980-1986)<sup>229</sup>. Par ailleurs, Suzette Robichon ne garde aucune amertume mais un bon souvenir de ses années à *Masques*<sup>230</sup>. Mais ces oppositions internes à la presse militante sont malgré tout le reflet des conflits à l'œuvre traversant les mouvements féministes, gays et lesbiens. Dans son analyse de l'émergence de la presse lesbienne, Ilana Eloït appuie sur les multiples rôles que revêtent ces périodiques : « [...] cette presse militante, bien plus qu'un outil d'information d'une communauté politique, est l'espace où se forment ces communautés et où s'articulent les questions politiques qui les traversent.<sup>231</sup> » Au travers de leur étude, notamment de cette période de scissions de comités de rédactions, c'est le processus d'autonomisation de la communauté lesbienne qui se dessine. Déjà en développement depuis la deuxième moitié des années 1970, celle-ci s'affirme autour du lesbianisme radical après l'éruption des conflits internes avec les mouvements féministes jusque-là sous-jacents et la nouvelle impasse de l'alliance homosexuelle. De cette phase de rupture découle l'affirmation d'une presse lesbienne autonome et militante autour du lesbianisme radical.

## 2. Le déploiement d'une presse lesbienne radicale militante

S'appuyant sur la base théorique de Monique Wittig, deux périodiques lesbiens radicaux voient le jour en France en 1982 : *Espaces* et *Chroniques aiguës et graves*. Témoignant de la diffusion de la pensée lesbienne radicale dans la francophonie, c'est la même année qu'au Canada, avec *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, et qu'en Belgique, avec *Les lesbiennes*, sortent également des revues lesbiennes radicales. C'est une année charnière pour la presse lesbienne, ces périodiques étant les premières revues lesbiennes d'opinion<sup>232</sup>. Jusque-

---

<sup>229</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.71.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>231</sup> Eloït, Ilana. « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel »..., *op. cit.*, p.94.

<sup>232</sup> Robichon, Suzette. « La presse des groupes de lesbiennes en France », *Compte rendu de l'atelier animé lors de l'université d'été euro-méditerranéenne des homosexualités*, juillet 1999.

là, les périodiques lesbiens comme *Quand les femmes s'aiment* ou *Paroles de lesbiennes féministes* prenaient avant tout la forme de bulletins de liaison.

*Espaces, mensuel d'information et de réflexion fait par des lesbiennes radicales*, paraît pour la première fois en janvier 1982. La revue est le fruit du travail de femmes issues du Front des Lesbiennes Radicales (FLR), un groupe formé en mars 1982 dans la lignée du Groupe des Lesbiennes de Jussieu<sup>233</sup>. Dans l'interview d'*Espaces* parue dans le numéro d'*Homophonies* de mars 1983, il est précisé que la revue n'est pas interne au FLR bien qu'elle s'appuie dessus<sup>234</sup>. *Espaces* émane d'une volonté de refléter d'autres tendances et d'autres groupes que le FLR, tout en restant dans une ligne éditoriale lesbienne radicale. On compte parmi ses cofondatrices Martine Laroche, militante lesbienne radicale ayant lutté au sein du MLF et dans les mouvements gays et lesbiens<sup>235</sup>. Le mensuel est principalement diffusé par abonnement mais est également vendu aux Mots à la bouche, librairie parisienne spécialisée sur les thèmes liés aux minorités de genre et sexuelles. C'est également la maison d'éditions de *Masques* et le siège du FLR : si *Espaces* est bien une revue lesbienne radicale, elle ne se revendique ainsi pas pour autant séparatiste, et participe à des actions en commun avec les mouvements gays. La revue a pour objectif « d'offrir à toutes un moyen pratique d'expression et de débat des points de vue divers existant parmi nous sur toutes sortes de problèmes et d'événements<sup>236</sup> ». Les articles publiés sont soit rédigés par le collectif de rédaction, soit issus de textes qui leurs sont envoyés.

*Chroniques aiguës et graves* suit la parution d'*Espaces* à quelques mois d'intervalle, son premier numéro sortant en octobre 1982. Il est également issu d'un groupe de sept lesbiennes du FLR, rassemblées sous le nom Diabol'Amantes. Le bimensuel devait, à l'origine, être le bulletin du Centre lesbien d'échanges (CLE)<sup>237</sup>, qui ouvre en janvier 1983 à Paris. Il dépasse cependant cette volonté première et devient un terrain majeur d'exploration théorique du lesbianisme radical. A ces articles de fond s'ajoutent des rubriques de magazines similaires à ce que l'on pouvait trouver dans la presse généraliste de l'époque : des revues culturelles, des actualités politiques et sportives et même des mots-croisés.

Les deux revues sont le théâtre de réflexions sur les sujets majeurs traversant le mouvement lesbien à l'époque. Certains sont nouveaux, comme la question du sado-masochisme dans les milieux lesbiens, tandis que d'autres font écho à des débats de longue

---

<sup>233</sup> «La Scission Du «Front Des Lesbiennes Radicales».» *Nouvelles Questions Féministes*, n°2, 1981, p.125.

<sup>234</sup> Cité dans Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.88.

<sup>235</sup> Eloit, Ilana. «Lesbian trouble...», *op. cit.*, p.83.

<sup>236</sup> « Edito », *Espaces*, n°1, janvier 1982.

<sup>237</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.93.

date, comme le féminisme ou l'alliance avec les mouvements gays. Sur ce dernier sujet notamment, bien que les deux revues effectuent leur analyse au prisme du lesbianisme radical, les avis divergent. *Chroniques aiguës et graves* dénonce le positionnement du collectif d'*Espaces* qui, bien qu'il dénonce la misogynie au sein des mouvements gays, participe à la marche nationale des homosexuelles et des lesbiennes de 1983<sup>238</sup>. A ces tensions inter-groupes s'ajoutent des tensions internes, notamment au sein du collectif de rédaction d'*Espaces*, toujours autour du même sujet. L'équipe de rédaction change complètement à la suite de ces désaccords de positionnement sur l'union avec les mouvements gays<sup>239</sup>. Ces joutes journalistiques se font à nouveau le reflet des conflits existants dans les groupes militants, notamment au sein du FLR. Dans un tract de 1982, le FLR appelle ainsi à une réunion générale le 26 septembre pour « aborder le problème des difficultés que nous avons à fonctionner ensemble [...]»<sup>240</sup>. Ces différends sur la question d'union ou de séparatisme ne sont pas réglés et le FLR se délite progressivement. Les deux revues connaissent le même sort : *Chroniques aiguës et graves* sort son quatrième et dernier numéro en janvier 1983 et *Espaces* son vingt-et-unième et dernier numéro également en décembre de la même année. Leur courte existence constitue cependant un apport non négligeable au lesbianisme radical. Si les textes de Monique Wittig ont constitué la théorie, les deux revues en ont été la pratique, analysant l'actualité et les enjeux du mouvement par leur prisme, servant ainsi de relais idéologique.

Hors des groupes français, bien qu'en interaction avec ceux-ci, se développe une presse lesbienne radicale dans les autres territoires francophones, témoignant du degré d'interdépendance entre mouvements lesbiens à l'international. Une étude comparative des presses lesbiennes francophones pourrait constituer un sujet de recherche à part entière, mais il paraît malgré tout important d'en évoquer une partie, au moins brièvement, tant les liens entre les groupes sont ténus.

Des deux côtés de l'Atlantique paraissent, à deux mois l'un de l'autre, deux périodiques s'inscrivant dans le lesbianisme radical : *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* en mars et *Les Lesbianaires* en mai 1982. La première est une « revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical<sup>241</sup>» montréalaise, comme l'indique son titre secondaire, tandis que l'autre est le bulletin du Centre de Documentation et

---

<sup>238</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.93.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>240</sup> FLR, *Tract d'appel à une réunion générale*, 1982. Voir Annexe 6.

<sup>241</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.90.

de Recherches sur le Lesbianisme Radical (CDRLR) nouvellement ouvert à Bruxelles<sup>242</sup>. Les deux revues s'inscrivent donc dans la même volonté qu'*Espaces* et *Chroniques aiguës et graves* d'approfondir la recherche et de débattre sur le lesbianisme radical, tout en diffusant et rendant accessible son idéologie.

Dans le tract d'information des *Lesbianaires*, les mêmes éléments de langage que les lesbiennes du groupe de Jussieu sont employés : le lesbianisme radical est défini comme une « critique de l'hétéroféminisme réformiste et collabo du patriarcat<sup>243</sup> ». Quand l'écrivaine Danielle Charest (1951-2011), l'une des cofondatrices d'*Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, revient sur ses inspirations pour la création de la revue, dans l'ouvrage catalogue de la presse lesbienne et féministe des Archives Recherches Cultures Lesbiennes (ARCL)<sup>244</sup>, elle cite Monique Wittig, Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu, toutes trois issues de la section lesbienne radicale de *Questions Féministes*. Danielle Charest s'installe d'ailleurs en France dès 1990 d'où elle continue à participer au travail du périodique. De ce fait, l'information voyage vite entre groupes lesbiens francophones, qui interagissent et s'auto-alimentent. Les mêmes tendances idéologiques les traversent et la même volonté de développer la culture lesbienne les unit. Ces périodiques forment ensemble ce que *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* explique vouloir créer dans l'éditorial de son premier numéro : « un réseau d'information-lesbienne<sup>245</sup> ».

Ainsi, l'année 1982 est une année de rupture, d'autonomisation et de construction pour les mouvements lesbiens et leurs presses, qui s'articulent, en France comme ailleurs, autour du lesbianisme radical. C'est une année de constitution d'un socle théorique pour le lesbianisme, qui s'affirme en tant qu'identité politique. La presse lesbienne est utilisée comme outil premier dans cette construction, constituant un terrain idéal pour la diffusion et la confrontation d'idées. Cependant, le lesbianisme radical n'est pas le seul courant de pensée du mouvement. Il en constitue en quelque sorte l'avant-garde, posant des bases théoriques et culturelles indispensables au développement du mouvement lesbien jusqu'alors toujours en recherche de repères. Il ouvre la voie à la diversification, encouragée par la dépénalisation de l'homosexualité par la loi du 4 août 1982 qui facilite le développement de lieux et de périodiques lesbiens. Les mouvements lesbiens et leurs presses rentrent dans une nouvelle

---

<sup>242</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.86.

<sup>243</sup> *Ibid.*

<sup>244</sup> *Ibid.*, p.91.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p.90.

phase : un âge d'or où diverses tendances cohabitent et une multitude de périodiques se développent.

### C. La diversification et les reconfigurations de la presse lesbienne (1982-2014)

L'année 1982 constitue un tournant dans la production de la presse lesbienne. Celle-ci se développe dans l'ensemble du territoire français et se diversifie, forte d'un engouement militant et communautaire. Certains périodiques viennent bouger les lignes en parvenant à se détacher progressivement d'une production amateur et artisanale, à aller au-delà des circuits de diffusion jusque-là restreints : *Lesbia*, débutant en décembre 1982, est la première revue exclusivement lesbienne parvenant à se faire une place dans les kiosques. La presse lesbienne s'inscrit dans la même dynamique nationale que la presse généraliste, pour laquelle la fin des années 1970 marque un tournant majeur : En 1978, l'impression de magazines dépasse pour la première fois celle de quotidiens<sup>246</sup>. Ainsi, aux bulletins de liaison s'ajoutent des magazines aux couvertures photographiques et aux rubriques plus culturelles que théoriques et politiques. La part de périodiques artisanaux à faible tirage, souvent relais d'associations militantes, demeure malgré tout importante : La presse lesbienne reste dans les marges, et si certains périodiques parviennent à suivre la dynamique du secteur, la professionnalisation constitue une étape jamais franchie.

#### *1. Un foisonnement de périodiques à la diversité politique, géographique et thématique*

Si les années 1970 étaient pour les lesbiennes une décennie de lutte pour la définition et la constitution d'un espace, les années 1980 sont celles de son appropriation. Les associations et les lieux lesbiens se développent, et avec eux une presse communautaire qui dépasse le cadre d'initiatives isolées pour devenir un moyen privilégié d'expression et de visibilité. Aux bulletins d'associations s'ajoutent des périodiques spécialisés, littéraires et théoriques. A la tradition de production artisanale s'adjoignent des tentatives de production d'une presse lesbienne magazine à grand tirage, empruntant dans sa forme comme dans son fond à la presse magazine grand public. A partir des années 1990, des initiatives de presse mixte reprennent, qu'elles

---

<sup>246</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p.17.

soient féministes comme avec *A tire d'elles* (1994) ou homosexuelles avec *Le 3 Keller* (1997). Si certains périodiques ne dépassent pas les quelques numéros, d'autres, comme *Lesbia Magazine* (1982-2012) ou *La Grimoire* (1987-1997), ont une longévité remarquable. Face au nombre de périodiques lesbiens existants sur la période – en s'appuyant sur le catalogue d'ARCL<sup>247</sup>, on compte 24 périodiques exclusivement lesbiens entre 1982 et 2013<sup>248</sup> - cette partie ne peut prétendre à l'exhaustivité. Il s'agit plutôt ici de tenter d'en faire la typologie, d'en dégager les grandes tendances afin de mieux en saisir les enjeux, tout en rendant compte du processus de diversification à l'œuvre. Les archives de ces périodiques étant parcellaires, les informations sur les dates de début et de fin de leurs parutions sont parfois manquantes.

### **Les bulletins de liaison**

Du développement du tissu associatif lesbien émane un foisonnement de bulletins de liaison, dans la même lignée que les premiers périodiques lesbiens comme *Les lesbiennes féministes* ou *Dire nos homosexualités*. Ces bulletins s'appuient sur des associations aux buts et tendances idéologiques variées, permettant un véritable quadrillage territorial de l'information lesbienne. Beaucoup émanent de Paris et de son riche tissu associatif, comme le *Bulletin des Archives Recherches Cultures Lesbienes* (1984-1992), centre d'archives lesbien ouvert en décembre 1983<sup>249</sup> ou *La Feuille de consul't* (1989-1991), bulletin du Groupe de santé lesbienne installé à la Maison des femmes du 11<sup>ème</sup> arrondissement<sup>250</sup>. Les organisations lesbiennes ne s'arrêtent cependant pas aux portes de la capitale. Ainsi retrouve-t-on une multitude de périodiques issus d'associations de province, comme *La Lune* (1992- ?), journal de l'association de femmes homosexuelles de Strasbourg<sup>251</sup> ou *Les immédianes* (1992-2000) bulletin de l'association lesbienne éponyme à Amiens<sup>252</sup>. Ces feuilles d'informations se font le relais des événements organisés dans leurs zones géographiques tout en traitant des actualités nationales et internationales ainsi que de sujets de fonds. Ce sont par ces bulletins d'associations que se développe une presse locale de l'information lesbienne.

---

<sup>247</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *Mouvements de presse : des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*. Paris, Archives recherches cultures lesbiennes, 2009.

<sup>248</sup> Le calcul a été réalisé avec comme base le fond ARCL. Il ne comprend que les publications comptant plus d'un numéro, paraissant en France et se revendiquant ouvertement lesbien (et non mixte). Voir Annexe 1 - Titres de presse lesbienne en France entre 1976 et 2013

<sup>249</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.107.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p.125

<sup>251</sup> *Ibid.*, p.133.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p.134.

## Les revues littéraires

Tandis que la presse lesbienne se développe, celle-ci se segmente et des titres de presse lesbiens spécialisés émergent. Sur le modèle de la presse littéraire magazine qui s'est développée en France dans la décennie 1960<sup>253</sup>, *Vlasta* paraît pour la première fois au printemps 1983<sup>254</sup>. A l'origine de la revue franco-québécoise, on retrouve notamment Suzette Robichon, également cofondatrice de *Quand les femmes s'aiment...* et de *Masques*. Dans son interview pour l'ouvrage catalogue de la presse lesbienne et féministe d'ARCL, elle détaille leur intention : « Notre désir était de faire circuler des textes d'un peu tous les coins du monde, car peu étaient traduits en français, de faire connaître des créatrices lesbiennes. [...] Nous voulions enraciner nos vies, faire traces, matérialiser par des textes la pluralité des existences lesbiennes.<sup>255</sup> ». *Vlasta* participe à la célébration patrimoniale de la culture lesbienne, puisant dans le travail d'autrices références telles que Monique Wittig, à qui un numéro entier, le numéro 4 de mai 1985, est dédié. C'est d'ailleurs la première et la seule fois qu'une revue littéraire française dédie l'un de ses numéros à M. Wittig<sup>256</sup> malgré son œuvre notable, montrant à nouveau l'importance d'une presse lesbienne qui diffuse ce qui ne l'aurait jamais été dans la presse généraliste. Presque dix ans après *Vlasta* qui prend fin en 1985 suite à d'importantes difficultés matérielles, une autre revue littéraire voit le jour : *La Gazoute* (1996-1998)<sup>257</sup>. Le périodique est réalisé par les participant·es d'un atelier de lectures lesbiennes à Paris.

## La presse mixte

A l'instar d'*Homophonies* qui prend fin en 1986 et malgré la rupture de *Nouvelles Questions Féministes*, une presse mixte, s'adressant à la fois à un public lesbien et à un public plus largement gay ou féministe, continue d'exister au travers de plusieurs magazines. Du côté de la presse homosexuelle mixte, les mêmes dynamiques que celles de *Masques* se reproduisent : Le meilleur exemple étant le magazine *Têtu*, qui paraît pour la première fois en 1995. Malgré son sous-titre, « le magazine des gays et des lesbiennes », ces-dernières ne figurent presque pas sur les couvertures du périodique. D'autres parviennent à un plus grand équilibre, sans avoir la longévité de *Têtu* qui se maintient toujours aujourd'hui malgré de

---

<sup>253</sup> Delporte, Christian, Claire Blandin, et François Robinet. *op. cit.*, p.225.

<sup>254</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.99.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>256</sup> Eloit, Ilana. "Lesbian trouble...", *op. cit.*, p.285.

<sup>257</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.144.

nombreuses difficultés financières. *Le 3 Keller* (1994-1997), mensuel du Centre gay et lesbien de Paris en est un bon exemple, avec des nombreux unes et dossiers consacrés à des thématiques lesbiennes. Ce n'est pas par hasard que ces périodiques mixtes émergent dans les années 1990. La lutte contre le sida, notamment avec la création d'Act-up Paris en 1989, rassemble alors lesbiennes et gays autour d'une cause commune. Selon Act Up, c'est notamment en son sein que se développe une communauté homosexuelle mixte :

Aujourd'hui encore, les militants d'Act Up sont majoritairement des homosexuels. Parmi nous, le nombre de lesbiennes n'a jamais cessé d'augmenter. Au point qu'Act Up est l'un des rares lieux où s'invente ce que devrait être une vraie communauté homosexuelle mixte<sup>258</sup>.

Concernant la presse féministe, c'est également à partir des années 1990 que des titres de presse regroupant lesbiennes, bisexuelles et hétérosexuelles apparaissent. Il convient de mentionner l'association A tire d'Elles, fondée à Rennes en 1990, et son bulletin publié entre 1994 et 2001<sup>259</sup>. L'organisation se définit comme « une association féministe à libre choix sexuel », qui souhaite, d'après l'une de ses représentantes Gisèle Marie, « mettre ensemble nos énergies sans gommer nos différences<sup>260</sup> ». Les critiques de l'universalisme et de son assimilationnisme changent peu à peu le rapport au militantisme féministe et de plus en plus d'organisations adoptent une perspective similaire. L'approche intersectionnelle états-unienne, analysant les formes combinées de domination, ne s'est pas véritablement diffusée en France avant la deuxième moitié des années 2000<sup>261</sup>. Cependant, une meilleure prise en compte des rapports de domination au sein des groupes féministes français est observable avant cela. Dans l'éditorial du premier et unique numéro du journal féministe mixte *La menstrueuse*, l'équipe de rédaction explique essayer « de rester vigilantes aux implicites, aux rapports de pouvoir qui peuvent exister au sein du groupe, à la circulation de la parole ; [...]»<sup>262</sup>. Le développement de cette presse mixte, autant homosexuelle que féministe, témoigne de l'essoufflement du mouvement lesbien autonome après la décennie 1980 et présage du retour au militantisme mixte.

---

<sup>258</sup> Act Up-Paris, 1993, cité dans Broqua, Christophe. « Chapitre 4. Politique homosexuelle », *Agir pour ne pas mourir ! Act Up, les homosexuels et le sida*, sous la direction de Broqua, Christophe. Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p.130.

<sup>259</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.141.

<sup>260</sup> Cité dans Doumit-El Khoury, Arlène. « Féminisme, avez-vous dit ? », *Vacarme*, vol. 4-5, no. 4-5, 1997, p.54.

<sup>261</sup> Jaunait, Alexandre, et Sébastien Chauvin. « Intersectionnalité », Catherine Achin éd., *Dictionnaire. Genre et science politique. Concepts, objets, problèmes*. Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p.286.

<sup>262</sup> Cité dans Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.149.

## La presse magazine

Dans sa définition de la presse magazine, Jamil Dakhliia distingue trois propriétés au support : une place importante dédiée à l'image, une déconnexion de l'actualité et une certaine accessibilité<sup>263</sup>. Si jusque-là, une majeure partie de la presse lesbienne remplissait les deux premiers critères, ce n'est qu'avec la parution de *Lesbia* en 1982 que le dernier est satisfait. Disponible en kiosques et axé sur des sujets culturels plus abordables que les sujets théoriques et politiques jargonneux, *Lesbia* est le premier périodique lesbien tendant vers l'accessibilité. D'autres magazines lesbiens suivent, sans avoir le succès de *Lesbia*, témoignant d'une plus grande normalisation du lesbianisme en France. *Cléis*, « le magazine des femmes qui aiment les femmes », paraît dès 1989 à Paris<sup>264</sup>. A partir de 2003, c'est trois magazines lesbiens « grand public » qui sont en parution simultanée, à *Lesbia Magazine* s'ajoutent *La Dixième Muse* (2003-2013) et *Oxydo Magazine* (2003-2006), sortant pour la première fois respectivement en mai et août de la même année. Ces magazines se démarquent par leur volonté d'être, comme explicitée dans l'éditorial du premier numéro de *Lesbia*, « extérieur à tout circuit militant<sup>265</sup> », ainsi que par leur longévité malgré leurs ambitions de périodicité et de diffusion.

Ainsi, à partir de 1982 s'est développée dans toute la France métropolitaine (et pour la première fois dans un département d'Outre-Mer avec *Gayrilla Magazine* en Guadeloupe en 1997<sup>266</sup>) une offre diversifiée de presse lesbienne. Principalement appuyée sur des organisations ou des structures associatives sous la forme de bulletins de liaison, la presse lesbienne permet un véritable quadrillage territorial de l'information communautaire. La presse lesbienne continue de se faire miroir des dynamiques militantes et politiques communautaires, et le rebond de la presse mixte homosexuelle témoigne d'un retour au militantisme mixte, notamment dans le contexte de la lutte contre le sida. Le développement d'une presse féministe mixte atteste également d'une meilleure prise en compte des rapports de domination dans les luttes et de la possibilité d'une voix plurielle sans assimilation. Enfin, le développement d'une presse lesbienne magazine accessible avec *Lesbia* en 1982 témoigne d'une dynamique de démarginalisation des lesbiennes. Pour sa longévité et son impact, il convient de se pencher plus en détail sur *Lesbia*, qui au cours de ses trente années d'existence a su évoluer conjointement avec les dynamiques médiatiques et les communautés lesbiennes françaises.

---

<sup>263</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, pp. 51-65.

<sup>264</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.127.

<sup>265</sup> Cité dans Almeida, Jade. *op. cit.*, p.24.

<sup>266</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.146.

## 2. *Lesbia Magazine*, pilier de la presse lesbienne et cas d'étude d'une adaptation réussie aux dynamiques communautaires et médiatiques

*Lesbia*, qui devient *Lesbia Magazine* à partir de 1989, est créé en 1982 dans un contexte d'affirmation de l'identité lesbienne autour de l'engouement théorique et politique du lesbianisme radical. A la différence d'*Espaces* et de *Chroniques aiguës et graves*, qui paraissent la même année, *Lesbia* ne s'appuie pas sur un réseau militant et s'en revendique, bien qu'une partie de son équipe fondatrice soit issue des luttes féministes<sup>267</sup>. *Lesbia* est le premier journal lesbien à se retrouver dans les kiosques français<sup>268</sup>, y faisant son entrée en mars 1985 après trois années de diffusion dans les cercles communautaires<sup>269</sup>. Le périodique reprend les codes de la presse magazine grand public tout en s'adressant spécifiquement à un public lesbien, ce qui est à l'époque encore inédit dans la presse lesbienne. Alors que la longévité moyenne des périodiques lesbiens semble assez basse et que le taux de renouvellement de la presse magazine en général est très important<sup>270</sup>, *Lesbia* se maintient pendant trente ans. Toutes ces spécificités font du magazine un véritable « socle de référence pour la minorité<sup>271</sup> », qui a su évoluer avec elle. La singularité de son format accessible, son relatif détachement des débats politiques intracommunautaires et son absence de réelle concurrence avant 2003 sont autant de possibles raisons derrière ce succès, qu'il convient d'analyser.

Comme la majorité des autres titres de presse lesbienne, *Lesbia* est créé à l'origine par un groupe de femmes bénévoles extérieures au milieu de la presse. Les couvertures des premiers numéros sont similaire à celles des périodiques lesbiens lui précédant : noire et blanche, elle ne comprend pas de photographie couleur comme il est légion dans la presse magazine de l'époque, mais d'une simple illustration<sup>272</sup>. Cependant, à mesure des numéros, *Lesbia* se rapproche du format magazine classique, se fondant dans la masse des kiosques. La photographie s'impose sur la couverture dès sa deuxième année d'existence. Celle-ci reste cependant en noir et blanc jusqu'en 1996<sup>273</sup>, et la couleur ne fait son apparition à l'intérieur du

---

<sup>267</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.20.

<sup>268</sup> Larrouy, Michèle. « "OUI !!! Ce sont bien des lesbiennes qui ont lancé le slogan : "Mouvement des femmes année Zéro" dans la revue Partisans..." », Colloque "Mouvement des lesbiennes, lesbiennes en mouvement", Paris, samedi 23 octobre 2010.

<sup>269</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.28.

<sup>270</sup> Blandin, Claire. « Chapitre 1. Jalons pour une histoire de la presse magazine : l'image au cœur des récits », Claire Blandin éd., *op. cit.*, 2018, p.29.

<sup>271</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.170.

<sup>272</sup> Voir Figure 2.

<sup>273</sup> La première couverture couleur date de mai 1996, avec le n°149.

périodique qu'à partir de 2000<sup>274</sup>, ce qui la démarque des autres magazines : En effet, la photographie couleur s'est imposée en couverture des magazines depuis 1945 en France<sup>275</sup>, mais son impression reste longtemps trop onéreuse pour un périodique tel que *Lesbia*, qui ne bénéficie pas de l'appui financier de groupes de presse. Malgré cela, l'esthétique de *Lesbia* reprend celle des magazines de l'époque, avec un logo et les titres des principaux articles mis en valeur avec des typographies en couleur. Les codes du magazine, notamment féminin, sont également en partie repris dans le contenu de *Lesbia*. Au-delà des rubriques culturelles, vie pratique, courrier et petites annonces, que l'on retrouvait déjà dans les premiers titres de presse lesbienne, la nouveauté est la mise en avant de célébrités, surtout à partir de 2000. Bien que le contenu de *Lesbia* soit considéré par une partie du lectorat comme trop intellectuel<sup>276</sup>, celui-ci reste plus attractif par ses images et plus accessible dans ses rubriques que la majorité des autres périodiques lesbiens de l'époque, qui sont alors pour la plupart des bulletins de liaison aux textes militants. Ces caractéristiques, couplées avec une diffusion importante via les circuits officiels - son tirage s'est stabilisé à 10,000 exemplaires mensuels à partir des années 2000<sup>277</sup> font de *Lesbia* un périodique à l'accessibilité aussi étendue que son contenu lesbien ne le permet alors.



Figure 2 - Couverture *Lesbia Magazine*, n°1, décembre 1982,  
©Jade Almeida

---

<sup>274</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.13.

<sup>275</sup> Timby, Kim. "La photographie en couleurs au prisme de la presse française, 1945-1960", *Focales*, 1 | 2017.

<sup>276</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.164.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p.170.

Au-delà de cette certaine accessibilité, la ligne éditoriale de *Lesbia* peut également être considérée comme un facteur de sa longévité. Catherine Gonnard (née en 1958), rédactrice en chef de *Lesbia Magazine* entre 1989 et 1998, présente l'orientation du journal de cette façon :

Cette jeune équipe rompt avec les débats qui divisent alors le mouvement lesbien à propos du radicalisme politique. Elle choisit de ne pas prendre position sur le sujet et d'aborder la vie lesbienne dans toute sa diversité, sexuelle, politique, culturelle... Ce qui évite à la revue de se laisser étouffer par les conflits de débats militants<sup>278</sup>.

Il y a donc une volonté réelle de la part du comité de rédaction de ne pas prendre part aux débats intra-communautaires, comme ce qui a pu être observé entre *Espaces* et *Chroniques aiguës et graves*, et de ne pas se positionner dans la lignée du lesbianisme radical. Cependant, cette recherche de neutralité se limite seulement à la volonté affichée de son équipe. Dans son étude consacrée à *Lesbia Magazine*, la docteure en sociologie Jade Almeida souligne l'ambivalence de la ligne éditoriale du périodique, qui s'inscrit malgré tout dans le militantisme féministe et lesbien, par le vocabulaire employé ainsi que les articles et appels à manifester publiés<sup>279</sup>. Jade Almeida relève l'impossibilité pour *Lesbia* d'être pleinement en dehors des milieux militants alors qu'il « s'adresse avant tout à un public dont l'avancée des droits dépend de leurs engagements activistes et de leurs visibilité<sup>280</sup> » et que « la communauté lesbienne de l'époque est clairement rassemblée autour de l'engagement militant<sup>281</sup> ». Le positionnement éditorial de *Lesbia Magazine* semble ainsi être à la fois suffisamment militant pour s'inscrire dans les dynamiques communautaires de son époque tout en restant assez prudent sur les sujets plus épineux, comme le lesbianisme radical, pour ne pas diviser. Au regard de la longévité bien plus faible d'*Espaces* et de *Chroniques aiguës et graves*, paraissant la même année que *Lesbia*, cette stratégie éditoriale semble avoir fonctionné.

Outre une plus grande accessibilité matérielle et une stratégie éditoriale spécifique, c'est bien l'absence de concurrence sur le marché des mensuels lesbiens qui joue en la faveur de *Lesbia*. Jusqu'en 2003, date de parution de *La dixième muse* et d'*Oxydo Magazine*, *Lesbia Magazine* est le seul mensuel lesbien diffusé en kiosques en France<sup>282</sup>. Cette situation de monopole sur le marché de la presse magazine lui a permis de s'établir en tant qu'unique référence au sein des communautés lesbiennes françaises, lui constituant un lectorat fidèle.

---

<sup>278</sup> Gonnard, Catherine. « *Lesbia Magazine* » dans Eribon, Didier. *op. cit.*, p.286.

<sup>279</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, pp.20-27.

<sup>280</sup> *Ibid.*, p.26.

<sup>281</sup> *Ibid.*

<sup>282</sup> *Ibid.*, p.171.

C'est par la fidélité du lectorat et de ses abonnements que *Lesbia Magazine* a pu se maintenir sur trois décennies.

Ainsi, *Lesbia Magazine* a su exploiter une brèche dans le paysage médiatique des années 1980, propices au format magazine. Le périodique, en s'inscrivant à la fois dans l'héritage militant féministe et lesbien, tout en prenant ses distances avec les débats intra-communautaires, a su se positionner correctement auprès d'un lectorat en pleine construction identitaire et en manque de repères médiatiques. En adoptant un format attractif, plus accessible que les bulletins de liaisons d'organisations lesbiennes militantes, et en parvenant à être largement diffusé sur l'ensemble du territoire français, *Lesbia Magazine* a pu longtemps s'imposer comme unique référence auprès des communautés lesbiennes. L'arrivée de médias concurrents, en particulier de *La dixième muse*, est un signe positif dans la démarginalisation des lesbiennes, qui bénéficient alors pendant plusieurs années de multiples repères dans la presse. Cependant, l'apparition d'une compétition à *Lesbia Magazine* marque le début de sa chute progressive. Entre représentations dépassées d'une rédaction vieillissante face à un jeune lectorat désintéressé et difficultés d'adaptation à la transition numérique, les raisons avancées quant à la fin de *Lesbia Magazine* sont multiples. L'une d'entre elles domine cependant, et reste commune à l'ensemble des périodiques lesbiens : l'impossible passage à un modèle économique viable.

### *3. La disparition de Lesbia Magazine et de La dixième muse : L'essoufflement d'un mouvement et l'étape jamais franchie de la professionnalisation journalistique*

Tandis que la plupart des périodiques lesbiens, à la durée de vie moyenne faible, ont progressivement disparu les uns après les autres, le début des années 2010 marque une période de rupture avec la disparition successive de deux titres majeurs : *Lesbia Magazine* et *La dixième muse*. Au-delà d'un militantisme lesbien affaibli et d'une dynamique de normalisation et d'assimilation des lesbiennes dans la société française, c'est le même problème de viabilité économique inhérent à la presse s'adressant à un public minorisé qui se pose.

C'est à l'été 2012 qu'est publié le dernier numéro de *Lesbia Magazine*, le numéro 325, avant de disparaître, comme l'indique Jade Almeida, « sans communication sur le sujet et dans

une certaine indifférence généralisée<sup>283</sup>». *La dixième muse*, rebaptisée en janvier 2013 *Muse & Out* après le choix éditorial de rendre la revue mixte, s'arrête l'année suivante, en juillet 2013. Leur disparition marque la fin de la presse lesbienne française, les autres titres majeurs ayant déjà connu un sort similaire les années précédentes, on retrouve parmi eux *Oxydo Magazine*, qui sort son 17<sup>ème</sup> et dernier numéro en 2006<sup>284</sup>. Les lieux lesbiens emblématiques, comme le Pulp en 2007, boîte lesbienne du 2<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, ferment également les uns après les autres. Si les périodiques, lieux et associations exclusivement lesbiens disparaissent peu à peu, le militantisme LGBT se développe. Acronyme de Lesbienne, Gay, Bisexuel·le et Transgenre, LGBT est un terme parapluie englobant l'ensemble des minorités sexuelles et de genre. C'est donc au profit d'une lutte commune autour d'un terme englobant que se retrouvent les personnes LGBT, notamment au tournant d'un événement politique majeur en France : le vote du « mariage pour tous » en avril 2013. Depuis l'adoption du Pacte civil de solidarité (PACS) en 1999 qui a permis aux couples homosexuels d'accéder à une forme d'union civile, c'est l'ouverture au mariage qui fédère la lutte du début des années 2010. Cette demande sociale du mariage par les lesbiennes marque un glissement idéologique important : jusque-là, le mariage était répugné, considéré comme une institution bourgeoise et hétéro-patriarcale. L'historienne et ancienne militante du MLF et du FHAR, Marie-Josèphe Bonnet (née en 1949), dédie tout un ouvrage à la question, *Adieu les rebelles !*, où elle s'indigne de cette progression militante :

Que la révolte homosexuelle des années 1970 ait pu déboucher quarante ans plus tard sur la normalisation des homosexuels a quelque chose d'absurde, d'incompréhensible, de sidérant. [...] Ignore-t-on que les sociétés ont rejeté les homosexuels depuis au moins un millénaire ? Qu'elles acceptent aujourd'hui de les assimiler aux gens « normaux » est aussi étonnant que de faire passer le mariage pour une revendication progressiste<sup>285</sup>.

C'est en effet la recherche de normalisation et d'assimilation qui caractérise le militantisme homosexuel du début de millénaire, et cette tendance se reflète directement sur la presse lesbienne. *La dixième muse* retire ainsi de sa couverture son sous-titre « Le mag' des Filles qui aiment les Filles » en mars 2012, pourtant seul signe distinctif lesbien du magazine<sup>286</sup>, avant de tout bonnement cesser de se revendiquer comme tel pour s'ouvrir plus généralement aux personnes LGBT. Dans son étude du contenu de *Lesbia Magazine*, Jade Almeida avance la

---

<sup>283</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.148.

<sup>284</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.170.

<sup>285</sup> Bonnet, Marie-Josèphe. *Adieu les rebelles*, Paris, Flammarion, 2014, p.13.

<sup>286</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.162.

non-mixité de la rédaction et la ligne éditoriale trop militante du périodique comme des raisons de son déclin puis de sa chute, le magazine étant dans ses dernières années perçu comme étant « un peu en décalage avec ce qu'on vit aujourd'hui » et trop « nostalgique de la lesbienne politique<sup>287</sup> ». Le besoin qui s'était auparavant fait ressentir de posséder un périodique communautaire non mixte n'est plus le même en 2012, temps d'internet, où le silence et l'isolement ne sont plus autant de mise pour les lesbiennes. La recherche d'assimilation ne pousse plus forcément à l'achat de périodiques exclusivement lesbiens, acte qui était auparavant perçu comme militant<sup>288</sup>. Pour les personnes lesbiennes chez qui ce besoin est encore présent, *Lesbia Magazine* et *La dixième muse* ne correspondent pas aux périodiques lesbiens attendus. Rag, à la tête du collectif lesbien Barbi(e)turix, le résume ainsi : « À l'époque, en presse lesbienne, il y avait *Lesbia Magazine* et *La Dixième muse*. Le premier s'apparentait un peu au *Femme Actuelle* lesbien et le second à un féminin classique<sup>289</sup> ». Ne répondant plus à une demande pressante, l'offre existante disparaît, d'autant plus que le système d'abonnement et l'achat des périodiques étaient sensiblement leurs seules sources de revenus.

Effectivement, le modèle économique dominant des périodiques lesbiens s'avère être l'une des raisons majeures de leur déclin. Alors que la presse magazine est une plateforme biface, c'est-à-dire proposant deux types de services à deux types de clients, le lectorat et les annonceurs, et ainsi disposant de deux types de revenus, la vente de périodiques et d'espaces publicitaires<sup>290</sup>, la presse lesbienne ne peut reposer que sur une seule de ces composantes. Boudés par la publicité, les périodiques lesbiens ne peuvent compter financièrement que sur les abonnements et les ventes par leur lectorat, lectorat spécifique au pouvoir d'achat très limité. Ce manque de fonds empêche les comités de rédaction de journaux lesbiens de dépasser le stade du bénévolat. La seule exception est *La dixième muse*, bénévole à son lancement mais parvenant après quelques mois à rémunérer ses pigistes, et à employer trois salarié·es à temps plein<sup>291</sup>. Cependant, son modèle économique demeure très instable, et le périodique se retrouve lui aussi confronté aux problèmes financiers qui restreignent le développement de la presse lesbienne.

---

<sup>287</sup> Témoignages cités dans Almeida, Jade. *op. cit.*, p.164.

<sup>288</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.30.

<sup>289</sup> Rag, citée dans Kopiejwski, Faustine. « On veut en mettre plein la gueule pour être visibles », *Les Inrockuptibles*, 9 avril 2013, accessible sur <https://www.lesinrocks.com/cheek/barbieturix-on-veut-mettre-plein-la-gueule-pour-etre-visibles-321097-09-04-2014/>, consulté le 4 juillet 2023.

<sup>290</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p.237.

<sup>291</sup> Kirschen, Marie et Slavicek, Marie. « Médias lesbiens cherchent modèle désespérément », *Well Well Well*, n°4, printemps 2022, p.55.

Pour les magazines lesbiens ayant tenté d'avoir recours à la publicité pour s'assurer une nouvelle source de revenus, trouver des annonceurs s'avère être la tâche la plus difficile. Si l'investissement publicitaire dans la presse est en perpétuelle expansion, progressant de plus de 40% entre 1977 et 1987<sup>292</sup>, et que la presse magazine constitue un engagement publicitaire particulièrement intéressant car son lectorat est clairement défini et permet un ciblage précis, le lectorat des périodiques lesbiens n'intéresse pas les annonceurs. Les stéréotypes attachés aux lesbiennes, notamment qu'elles ne s'intéresseraient pas au maquillage ou à la mode car elles seraient « affranchies de la dictature du corps<sup>293</sup> », ne font pas d'elles une cible pour la publicité de ces industries. Tandis que la presse féminine est, en termes de recettes publicitaires, l'un des secteurs de la presse magazine le plus riche<sup>294</sup>, la presse lesbienne ne parvient pas à capter d'investisseurs. Les encarts publicitaires des périodiques lesbiens sont ainsi globalement investis par des entreprises directement tournées vers un public lesbien. A titre d'exemple, il est possible de trouver, dans le numéro 11 de *La dixième muse* paru en novembre 2004, des encarts publicitaires pour Twogayther, plateforme de rencontres gays et lesbiennes, Dyke guide, un guide touristique lesbien ou encore Gaysthouse, une plateforme dédiée aux chambres d'hôtes LGBT. Sur l'ensemble des numéros de *Lesbia Magazine* et de *La dixième muse* qui ont pu être feuilletés, aucun encart publicitaire d'une entreprise extra-communautaire n'a pu être relevé. Cette faible ouverture publicitaire ne remplit pas les besoins financiers des magazines lesbiens, et les appels d'offres aux entreprises récurrents au fil des pages de *Lesbia Magazine* et *La dixième muse* témoignent de cette difficulté à démarcher des annonceurs.

En ne pouvant reposer que sur les revenus issus des ventes en kiosques et des abonnements, les périodiques se heurtent à un second problème : le faible pouvoir d'achat des lesbiennes. Le même problème récurrent, évoqué lors de l'analyse d'une arrivée tardive de titres de presse lesbienne comparée à celle des périodiques gays, se pose et rend la stabilité économique de ces magazines difficile à atteindre. Du fait des doubles inégalités sociales et économiques que subissent les lesbiennes, il est difficile pour beaucoup d'entre elles de se procurer régulièrement les numéros de *Lesbia Magazine* ou de *La dixième muse*, et d'autant plus difficile de s'abonner, alors que l'abonnement constitue une forme de revenu constant et régulier pour les rédactions. Ces inégalités sont également autant d'obstacles pour les

---

<sup>292</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p.25.

<sup>293</sup> Caron, Alain. « Repenser le marketing gai et lesbien : l'apport de Community Marketing », *Téoros*, 19(2), 42–44, 2000, p.42.

<sup>294</sup> Sonnac, Nathalie. « L'économie des magazines », *Réseaux*, vol. no 105, no. 1, 2001, p.82.

lesbiennes pour accéder à l'entrepreneuriat, et donc pour fonder des entreprises qui seraient enclines à investir dans des placements publicitaires dans ses périodiques<sup>295</sup>.

Toutes ces difficultés financières rendent difficile la professionnalisation des comités de rédactions, qui restent exclusivement bénévoles<sup>296</sup>. Le bénévolat limite l'expansion et le développement des magazines, entraîne une instabilité du comité de rédaction et donc du contenu de la revue, et empêche in fine de produire un périodique de qualité sur le long terme. C'est cette impasse du bénévolat qui empêche d'ailleurs *Lesbia Magazine* d'évoluer avec les nouvelles technologies et de développer un site internet<sup>297</sup>. De l'autre côté de la presse militante homosexuelle, comme il est relevé dans l'interview de Catherine Gonnard issue du catalogue d'ARCL, « les pédés ont vite réussi à passer ce cap du bénévolat au professionnalisme<sup>298</sup> ». En effet, c'est dès 1983 qu'un journal gay se professionnalise en devenant la première entreprise gay, comptant environ 40 salariés : *Gai Pied* (1979-1992)<sup>299</sup>. Au-delà des difficultés financières inhérentes aux communautés lesbiennes, Catherine Gonnard analyse cette prévalence du bénévolat comme le résultat de l'éducation patriarcale des femmes :

[...] Le bénévolat est une continuité du don. On a toujours demandé aux femmes... de donner, mais j'ai l'impression que l'on s'est fait piéger. La misogynie des femmes est aussi extrême et participe de ce mépris collectif pour le travail des femmes<sup>300</sup>.

C'est face à ces multiples facteurs économiques, politiques et militants que disparaissent successivement les deux derniers et les plus importants journaux lesbiens français entre 2012 et 2013. Il faut attendre l'année suivante pour qu'un nouveau journal lesbien émerge, *Jeanne Magazine*, créé sous l'impulsion de l'ancienne rédactrice en chef de *La dixième muse*. Le tournant des années 2010 marque malgré tout une rupture pour la presse lesbienne, qui a depuis longtemps passé son âge d'or. Ainsi, si *Jeanne Magazine* est un mensuel, il est uniquement publié en ligne, exception faite de certains numéros hors-série. La seule revue exclusivement lesbienne paraissant à l'heure actuelle au format papier est *Well Well Well*, qui paraît de façon irrégulière avec un rythme se rapprochant du semestriel. Il n'existe donc plus de mensuel lesbien papier. Les deux périodiques qui subsistent rencontrent des difficultés financières récurrentes, et ont dû s'appuyer sur le financement participatif par des particuliers pour voir le

---

<sup>295</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.147.

<sup>296</sup> *Ibid.*, p.136.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p.141.

<sup>298</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.73.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p.73.

jour<sup>301</sup>. Leur diffusion n'est pas comparable non plus à celle de leurs prédécesseurs : *Well Well Well* est tiré à 3000 exemplaires et n'est diffusé qu'en librairie<sup>302</sup>.

Si les années 1980 à 2000 ont ainsi constitué une période faste pour la presse lesbienne, qui s'est déclinée dans une multitude de périodiques, le début des années 2010 marque une nouvelle étape de son évolution. L'important tissu associatif lesbien qui fleurit dans les années 1980 sous l'impulsion théorique du lesbianisme radical s'est graduellement réduit au fil des décennies, tout comme le nombre de périodiques exclusivement lesbiens. Les avancées sociales pour le droit des femmes et des homosexuel·les entraînent une certaine baisse du militantisme, ou du moins de son degré de radicalité, et l'heure est plutôt à la normalisation et l'assimilation. Les périodiques lesbiens, dont le nombre se réduit et le contenu se dépolitise, continuent ainsi d'être le reflet des dynamiques communautaires.

Après avoir étudié les contextes historiques précédant l'apparition de la presse lesbienne puis l'histoire, les configurations et les dynamiques de cette dernière, nous concentrant avant tout sur ses contextes de production, il convient de se tourner vers la réception de celle-ci. En effet, pour mieux comprendre l'importance de la presse lesbienne, l'ampleur du rôle qu'elle a joué pour la communauté, mais aussi les raisons derrière son déclin et son faible poids contemporain, il semble adéquat de se concentrer plus en détail sur le contenu et l'usage de celle-ci.

---

<sup>301</sup> Vallet, Romain. « Jeanne Magazine, Well Well Well : deux nouvelles revues lesbiennes en 2014 », *Hétéroclite*, 5 janvier 2014.

<sup>302</sup> Laurent, Annabelle. « Lancement réussi pour la revue lesbienne «Well Well Well» », *20 minutes*, 16 septembre 2014.

### **PARTIE III : Au-delà des groupes de rédactions: configurations et impacts de la réception et de l'usage de la presse lesbienne**

Jusqu'à présent a principalement été étudié l'histoire de quelques personnes ayant directement participé à la construction de la presse lesbienne, en militant, en écrivant, en créant de nouveaux périodiques. L'impact que celle-ci a eu, la place qu'elle a occupée, n'ont été que survolés dans un souci de progression historique. Cependant, afin de mieux pouvoir saisir le rôle de la presse lesbienne dans la construction d'une identité collective, il convient de se pencher sur son contenu et sa réception. En plus des apports liés mais externes aux périodiques lesbiens, comme les lieux qui y sont souvent attachés, c'est aux discours et aux images que nous nous intéresserons. Puisque l'une des fonctions majeures des magazines est de « donner une évidence naturelle et une orientation axiologique précise à des pratiques et des représentations culturelles à priori contingentes<sup>303</sup>», les discours de la presse lesbienne sont particulièrement intéressants à étudier pour mieux saisir les « façons d'être lesbienne » véhiculées. Les discours et l'intégration politique et militante de ces périodiques constituent un autre aspect important de l'analyse, afin de mieux saisir la portée de la presse lesbienne en tant que vecteur de politisation. Enfin, l'étude de la réception et des interactions du lectorat avec la presse lesbienne permet également de considérer son rôle de « passeur de lien », de point de convergence existant comme un « lieu géographique<sup>304</sup> » où les communautés lesbiennes peuvent se retrouver.

Ainsi, cette partie de l'étude se concentre sur trois axes majeurs : la représentation, la politisation et la création de liens communautaires. Afin de mieux nuancer l'ampleur de ces rôles, un intérêt particulier est également porté aux limites de cette réception.

#### **A. Le rôle de la presse lesbienne dans les représentations des communautés lesbiennes**

« Un journal de lesbiennes pour quoi faire ?<sup>305</sup> » La question était posée dès le premier numéro de *Quand les femmes s'aiment...*, accompagnée des réponses manuscrites des rédactrices. L'une d'entre elles écrit : « [pour] que l'envie d'exister en tant que telle soit un fait

---

<sup>303</sup> Provenzano, François. « Chapitre 5. Le discours de la presse magazine », Claire Blandin éd., *op. cit.*, p.89.

<sup>304</sup> Eloit, Ilana. « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel »..., *op. cit.*, p.94.

<sup>305</sup> « Bulles », *Quand les femmes s'aiment...*, n°1, avril 1978, p.3.

et pas une simple revendication<sup>306</sup>». Le support de presse est ainsi perçu par les rédactrices comme un moyen de visibilité, de construction de la réalité sociale qui inclut les lesbiennes, qui les inscrivent dans le réel. Le rôle ici attribué fait écho à la première souffrance qu'ont subi les lesbiennes, celle de l'effacement social<sup>307</sup>. En représentant les lesbiennes, en produisant des discours, des images, leur existence est affirmée. Mais cette affirmation se veut émaner des concernées, et non être constituée de la seule « vision stigmatisante et réductrice modelée par le système hétérosexiste dominant<sup>308</sup>». Ainsi, l'un des premiers enjeux de la presse lesbienne est celui de la visibilité, de la constitution « d'un espace à soi<sup>309</sup>». Cette composition donne à voir des représentations qui sont constitutives dans la perception que les autres ont des lesbiennes, mais également que les lesbiennes ont d'elles-mêmes.

### *1. La presse lesbienne comme objet à soi et preuve matérielle de présence*

La presse lesbienne émerge avec la volonté affichée par ses créatrices de rompre le silence, de sortir de l'invisibilité. Le support du périodique est utilisé dans une lutte culturelle de subjectivation lesbienne, de création d'un sujet lesbien, jusque-là non-objet ou objet de dégoût, de fantasme. Dans cette lutte de reconnaissance, la presse lesbienne devient un « signe de l'existence<sup>310</sup>» lesbienne. Les périodiques lesbiens sont à la fois un moyen d'appropriation de l'espace médiatique et public et un moyen de construction d'une présence culturelle.

Ce processus de visibilité passe par l'objet en lui-même. Jade Almeida relève le rôle de *Lesbia Magazine* dans ce processus, rôle que l'on peut étendre à l'ensemble des périodiques lesbiens :

L'objet que représente *Lesbia Magazine* est, de par son existence, un acte militant, une demande d'existence dans un panorama médiatique où les lesbiennes n'ont pas le droit de cité. Acquérir l'objet et oser le garder en main dans un lieu public, ou revendiquer sa lecture, participent également de la lutte pour les droits des homosexuelles et surtout pour leur visibilité<sup>311</sup>.

---

<sup>306</sup> « Bulles », *Quand les femmes s'aiment...*, n°1, avril 1978, p.3.

<sup>307</sup> Chetcuti, Natacha. *op. cit.*, p.43.

<sup>308</sup> *Ibid.*

<sup>309</sup> Eloit, Ilana. « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel »..., *op. cit.*

<sup>310</sup> *Ibid.*, p.94.

<sup>311</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.30.

Les propriétés du magazine en font un support de choix dans ce processus de visibilité. Son affichage en kiosque participe à son inclusion directe dans l'espace public. Ses formats les plus courants le rendent facile à prendre avec soi lors de ses déplacements. Il fait partie de ce que le sociologue de la littérature Robert Escarpirt (1918-2000) nomme les « lectures de transports<sup>312</sup>», et cette caractéristique permet une continuité de présence dans l'espace, en dehors des kiosques ou de l'intimité de chez soi. Cette présence matérielle dans l'espace public est une demande très souvent formulée par les lesbiennes, et ce encore aujourd'hui. Dans les réponses au questionnaire diffusé dans le cadre de cette présente étude, la volonté d'occupation lesbienne de l'espace via la presse papier est régulièrement explicitée : « [...] on veut du concret, on veut du physique, on veut prendre de la place dans les vitrines !<sup>313</sup> » écrit ainsi une questionnée. Cette demande d'occupation de l'espace s'inscrit dans une quête de légitimation de l'identité lesbienne. Le magazine, en étant affiché, vendu et transporté, participe à ce processus et constitue pour les lesbiennes une preuve matérielle de présence. Cette fonction est appuyée par Michèle Larrouy lorsque celle-ci explicite la portée du slogan de *Lesbia Magazine* : « "Kiosquez Lesbia" c'est-à-dire acheter Lesbia en kiosque et visibilisez-vous !<sup>314</sup> ».

Cette présence lesbienne passe par la construction de codes visuels et l'utilisation d'un lexique spécifique constitué par les périodiques lesbiens successifs, piochant eux-mêmes dans un héritage culturel commun. C'est une étape indispensable de la subjectivation, comme l'explique le docteur en sociologie Eric Forgues dans son article s'intéressant aux exigences de la construction identitaire : « l'individuation passe par un processus de symbolisation, irréductible au langage, venant médiatiser le rapport à soi<sup>315</sup> ». Ce processus de symbolisation est déjà mis à l'œuvre par les lesbiennes avant l'apparition de la presse lesbienne via d'autres supports tels que la littérature<sup>316</sup> ou la mode<sup>317</sup>, mais les propriétés du magazine (sa périodicité, sa large diffusion, sa portabilité, son accessibilité) permettent une meilleure irradiation.

Les symboles mobilisés par les périodiques lesbiens sont multiples et méritent une étude

---

<sup>312</sup> Blandin, Claire. *op. cit.*, p.62.

<sup>313</sup> Réponse à la question « Trouvez-vous des inconvénients aux médias lesbiens en ligne comparés à la presse lesbienne papier ? » issu de notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>314</sup> Larrouy, Michèle. « "OUI !!! Ce sont bien des lesbiennes qui ont lancé le slogan : "Mouvement des femmes année Zéro" dans la revue Partisans..." », Colloque "Mouvement des lesbiennes, lesbiennes en mouvement", Paris, samedi 23 octobre 2010.

<sup>315</sup> Forgues, Éric. « La (re)construction identitaire à la croisée de la reconnaissance et de la subjectivation », *Politique et sociétés*, 30(3), 3-21, 2011, p.10.

<sup>316</sup> Turbiau, Aurore. « Envies d'histoire(s). 1986-2000, raconter et transmettre la culture lesbienne », *Écrire à l'encre violette...*, *op. cit.*, pp. 145-168.

<sup>317</sup> Tamagne, Florence. « L'identité lesbiennes... » *op. cit.*, p.49

leur étant pleinement consacrée, mais il convient ici d'en présenter quelques exemples. Le plus évident est celui du double-Vénus, que l'on retrouve dans le logo de *Lesbia Magazine* dès 1985 et qui y reste jusqu'aux derniers numéros malgré les changements graphiques successifs<sup>318</sup>. Il est constitué de deux symboles de Vénus, associé à la femme, qui sont entrecroisés, représentant leur union, et de fait l'homosexualité féminine. Il est construit de la même façon que le double-Mars, qui symbolise l'homosexualité masculine. Le double-Vénus est popularisé dans les années 1970 en parallèle de l'utilisation du signe de Vénus dans l'imagerie féministe. Ce dernier est notamment rendu célèbre au travers du symbole du point levé au centre du signe de Vénus, visuel apparaissant en 1968 aux Etats-Unis pour incarner la lutte féministe<sup>319</sup> et rapidement repris en France. L'utilisation du signe du double-Vénus s'inscrit donc dans les mouvements féministes, témoignant de l'affiliation entre ceux-ci et les mouvements lesbiens. Son utilisation par *Lesbia Magazine* fait ainsi sens au regard de l'appartenance au mouvement de ses fondatrices. Le double-Vénus figure également en couverture de *Paroles de lesbiennes féministes*, périodique qui paraît deux ans avant *Lesbia*, et dans le logo du collectif LesBienNées, affiché sur les unes de leur périodique *Goût Doux Niouze* (2001- ?). Aujourd'hui, le symbole reste utilisé par les lesbiennes et saphiques et se décline en bijoux, vêtements, ou pictogrammes affichés sur les réseaux sociaux pour signifier son saphisme. L'inscription de ce symbole dans la culture lesbienne ne peut bien évidemment pas être associé au seul fait de son utilisation dans le graphisme des périodiques lesbiens. Cependant, sa présence en couverture participe malgré tout à la constitution des codes culturels lesbiens, et permet une reconnaissance rapide du caractère lesbien des revues l'affichant.

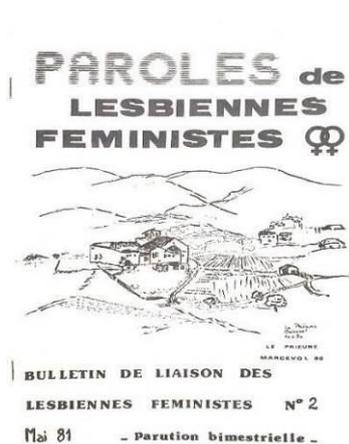


Figure 5 - Couverture *Parole de lesbiennes féministes*, n°2, mai 1981, ©ARCL

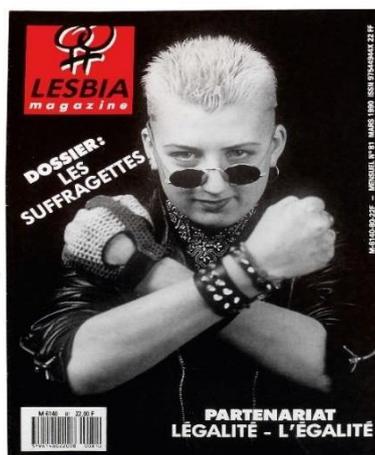


Figure 5 – Couverture *Lesbia Magazine*, n°81, mars 1990, ©creative commons

Figure 5 – *Goût Doux Niouzes*, n°2, mars 2001,

<sup>318</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.36.

<sup>319</sup> Briatte, Anne-Laure. « Feminisms and Feminist Movements in Europe », *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, ISSN 2677-6588, 22 juin 2020, consulté le 6 juillet 2023.

Ce processus de symbolisation passe aussi par une patrimonialisation lesbienne mise en œuvre par les revues. Les périodiques lesbiens deviennent des passeurs d'histoires, constituent des archives lesbiennes, mettent en avant des figures historiques héroïsées, créent une mythologie lesbienne. Cette convocation du passé est une réponse à « l'annihilation symbolique » que les lesbiennes, en tant que communauté marginalisée, subissent, pour reprendre l'expression de la docteure en sciences de l'information et archiviste américaine Michelle Caswell<sup>320</sup>. Cette annihilation symbolique a « des conséquences considérables sur la façon dont les communautés se perçoivent elles-mêmes et sur la façon dont l'histoire est écrite pour les décennies à venir.<sup>321</sup> » Les périodiques lesbiens, en invoquant des mythes et des personnalités du passé, écrivent une nouvelle histoire et permettent la légitimation et la validation de l'existence lesbienne par ses représentations historiques.

La presse lesbienne poursuit ainsi le travail notamment entamé par Renée Vivien, qui, plus d'un demi-siècle plus tôt, construit son identité lesbienne en réinvestissant la figure de Sappho. Sappho demeure une personnalité majeure de la presse lesbienne. Elle donne directement son nom à plusieurs périodiques : *Lettres à Sappho* (1985-1988) et *Saphonie* (1986), et indirectement, comme avec *La dixième muse*, dont le titre provient du surnom qui lui fut donné par Platon<sup>322</sup>. Renée Vivien elle-même est une personnalité historique considérablement mobilisée dans la presse lesbienne. Elle fait l'objet de nombreux articles tout au long de l'existence de *Lesbia Magazine*, qui lui dédie même certaines de ses couvertures, comme c'est le cas pour le numéro 295 de novembre 2009<sup>323</sup>. D'autres artistes font l'objet de numéros de *Lesbia Magazine* dédiés : Claude Cahun en octobre 1995<sup>324</sup> ou encore Colette en avril 2000<sup>325</sup>. Cette histoire par les grands personnages reprend la pratique du culte du héros propre à la conception de l'histoire française<sup>326</sup>, ici réemployée à l'échelle communautaire. Cette façon de faire mémoire n'est pas sans critique. La cofondatrice de *Lesbia* Catherine Marjollet évoque ce problème très tôt :

---

<sup>320</sup>Caswell, Michelle. "Seeing Yourself in History: Community Archives and the Fight against Symbolic Annihilation", *Public Historian* 36, no. 2, 2014.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p.36, traduit par nous.

<sup>322</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.161.

<sup>323</sup> «Hommage, Renée Vivien, « La muse aux violettes » » *Lesbia Magazine*, n°295, novembre 2009.

<sup>324</sup> « Claude Cahun », *Lesbia Magazine*, n°141, septembre 1995.

<sup>325</sup> « Colette – Sartre et Beauvoir », *Lesbia Magazine*, n°192, avril 2000.

<sup>326</sup> Gérard, Alice. « Le grand homme et la conception de l'histoire au XIXe siècle », *Romantisme*, 1998, n°100, pp. 31-48.

Nous, lesbiennes aimons, de par nos conversations, nous remémorer les grands moments de notre histoire. Néanmoins, nous semblons privilégier la lointaine aventure amazonienne<sup>327</sup>, mythiquement [sic] parlant, alléchante. Ou bien nous oscillons, littérairement parlant, entre Barney, Vivien ou Colette. Pourtant il s'agit pour nous, de nous réapproprier tous les éléments historiques nous concernant : c'est une question d'archives<sup>328</sup>.

La mobilisation d'un nombre limité de personnalités dans la recherche de constitution de l'Histoire lesbienne démontre du manque de ressources historiques sur le sujet. Malgré cette écriture incomplète de l'Histoire lesbienne, les périodiques permettent une transmission culturelle communautaire vulgarisée et accessible.

Enfin, plus simplement, la présence lesbienne passe par le langage employé dans les périodiques lesbiens. L'importance du langage dans la domination des lesbiennes est rappelé dès les premières phrases de *La pensée straight* de Monique Wittig :

Durant ces vingt dernières années, la question du langage [...] est entrée dans les discussions politiques des mouvements de lesbiennes et de libération des femmes. C'est qu'il s'agit là d'un champ politique important où ce qui se joue c'est le pouvoir<sup>329</sup>.

La langue est ainsi entendue comme un terrain de lutte par les lesbiennes, ce qui se reflète très tôt dans les périodiques lesbiens. Cette lutte textuelle passe par plusieurs stratégies. La féminisation des mots en est un pan important. Elle est retrouvée dans le titre de plusieurs périodiques qui se jouent des genres grammaticaux, comme *L'agendienne* (1983) ou *La Grimoire, Journal lesbienne internationale* (1987-1997). Cette lutte passe aussi par l'action de nommer, qui, comme il a pu être évoqué plus haut lors de l'analyse de l'émergence du lesbianisme radical, est un aspect majeur de la construction identitaire lesbienne<sup>330</sup>. L'emploi du mot « lesbienne » en couverture est un acte de revendication en soi, que l'on retrouve dans la majorité des périodiques lesbiens, que ce soit dans leurs titres tels que *Lesbia* ou *Espace lesbien* (2000-2009) ou dans leurs sous-titres : *Espaces, mensuel d'information et de réflexion fait par des lesbiennes radicales* (1982-1983), *La Gazoute, journal littéraire lesbien* (1996-1998)... L'emploi de termes péjoratifs dans les titres de certains périodiques, comme *Il pleut des gouines* (2005- 2008), s'inscrit dans une autre stratégie discursive que l'on peut associer à ce que nomme le sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002) dans son étude des luttes régionales

---

<sup>327</sup> Sur la mobilisation du mythe des amazones dans la culture lesbienne, voir Leménager, Adeline, « Construction d'une histoire et d'une esthétique lesbienne et féministe à travers la réinterprétation du mythe des Amazones », *Nouveaux Imaginaires du Féminin*, Nice, France, 2017.

<sup>328</sup> Marjollet, Catherine. cité dans Almeida, Jade. *op. cit.*, p.53.

<sup>329</sup> Wittig, Monique. « La pensée straight », *op. cit.*, p.45.

<sup>330</sup> Lamoureux, Diane. *op.cit.*

une « lutte collective pour la subversion des rapports de forces symboliques qui vise non à effacer les traits stigmatisés mais à renverser la table des valeurs qui les constitue comme stigmates [...]»<sup>331</sup>.

Ainsi, les propriétés du magazine, sa matérialité, sa visibilité, son accessibilité, en font un moyen d'occuper l'espace public en tant que lesbienne. Cette construction de l'existence lesbienne passe également par l'emploi de symboles et la mobilisation d'une histoire, se basant principalement sur une mythologie et des personnalités historiques héroïsées. La presse lesbienne est également un terrain de lutte discursive où la langue est utilisée et même réinventée au profit de la visibilité lesbienne. Tous ces aspects font des périodiques lesbiens un espace communautaire majeur, un objet à soi, où la lesbienne en tant que sujet se construit et se donne à voir. Bien que la presse lesbienne soit avant tout pensée ainsi par ses créatrices, bien qu'elle ait été lancée pour se « créer un espace, un espace lesbien...quoi !»<sup>332</sup> comme l'écrit l'une des fondatrices de *Quand les femmes s'aiment...*, sa réception ne se limite pas aux cercles communautaires. Il paraît donc intéressant de se pencher sur la façon dont la presse lesbienne peut être reçue hors de ce cadre.

## 2. La perception extra-communautaire

Si la presse lesbienne s'est construite presque exclusivement dans un rapport intra-communautaire, pensée comme un lieu où l'on peut « se retrouver entre amantes»<sup>333</sup>, son lectorat n'est pas uniquement lesbien et la progressive augmentation de sa diffusion a étendu sa réception hors de ces cercles. Les ressources actuellement disponibles ne permettent pas de véritablement évaluer l'impact qu'a pu avoir la presse lesbienne dans les représentations des lesbiennes du lectorat extérieur : Cela semble être un angle mort de la recherche qui mériterait d'être exploré. Cependant, il paraissait malgré tout important d'étudier la réception extra-communautaire de la presse lesbienne pour comprendre comment celle-ci a pu influencer sur sa construction. En effet, les périodiques lesbiens à plus grand tirage et donc sujets à une plus grande visibilité ont pu s'adapter, voire s'adresser, à un public extra-communautaire. Cette prise en compte lors de la conception de leurs numéros peut influencer leurs contenus, et notamment

---

<sup>331</sup> Bourdieu, Pierre. « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 35, novembre 1980, p.69.

<sup>332</sup> « Bulles », *Quand les femmes s'aiment...*, n°1, avril 1978, p.3.

<sup>333</sup> *Ibid.*

mener à de l'auto-censure. Toutefois, cette visibilité et la longévité de certains magazines ont participé à légitimer l'existence de la presse lesbienne, et les initiatives de presse lesbiennes sont aujourd'hui relayées et saluées par la presse généraliste.

Bien que cela ne puisse être affirmé avec certitude par le manque d'archives disponibles, la réception extra-communautaire de la presse lesbienne semble avoir été, à ses débuts, limitée voire inexistante. En effet, les bulletins de liaison, premières formes de périodiques lesbiens et la part la plus importante en nombre de titres de l'ensemble de la presse lesbienne, étaient exclusivement diffusés dans les cercles communautaires. L'achat de numéros se faisait par envoi postal ou dans des lieux communautaires<sup>334</sup>. Du fait de cette diffusion limitée, passant majoritairement par le bouche à oreille, il apparaît peu probable que des personnes ne se sentant pas directement concernées par ces périodiques aient fait l'effort de se les procurer. Leur part serait, en tout état de cause, trop négligeable pour avoir un quelconque impact sur les représentations lesbiennes à l'échelle nationale. L'apparition de magazines lesbiens diffusés en circuits officiels, comme *Lesbia Magazine* et plus tard *La dixième muse*, change cependant la portée de cette réception.

Le processus de diffusion de *Lesbia Magazine* dans les kiosques français témoigne du rejet d'une partie de la population à l'égard d'une presse destinée aux lesbiennes. Christiane Jouve, cofondatrice du périodique, rapporte que beaucoup de kiosques refusaient tout simplement de mettre *Lesbia Magazine* dans leurs rayons. Lorsque celle-ci faisait le tour des kiosques pour vérifier la disponibilité du magazine, elle était éconduite par les vendeurs avec des réactions hostiles, qu'elle rapporte plus tard dans un article paru en mars 1985 :

Je déteste votre façon de vous présenter, je veux voir votre macaron, votre carte. Je les mets dans l'arrière-boutique parce que je n'ai pas la place. Et d'ailleurs, je fais ce que je veux. Mettre une affiche ? Pas question. Ceux qui le veulent n'ont qu'à demander. Je n'ai rien d'autre à vous dire<sup>335</sup>.

Au-delà du rejet, c'est surtout l'indifférence qui prime. En effet, les magazines lesbiens à grand tirage ont, à leurs débuts, peu de relais dans la presse généraliste. C'est seulement leur disparition totale en 2013 après la liquidation judiciaire de *Muse & Out* qui fait quelques échos dans la presse, bien que cela se limite aux médias en ligne tels que *Komitid*<sup>336</sup>, média LGBT+ et *Slate*<sup>337</sup>, magazine en ligne de centre-gauche. La création de nouvelles revues lesbiennes,

---

<sup>334</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.46, p.89.

<sup>335</sup> Jouve, Christiane. cité dans Almeida, Jade. *op. cit.*, p.29.

<sup>336</sup> Le Corre, Maëlle. « La fin de l'aventure «*Muse & Out*» (anciennement «*La Dixième Muse*») », *Komitid*, 21 août 2013, consulté le 24 juillet 2023.

<sup>337</sup> Lejeune, Léa. « Médias: les lesbiennes invisibles », *Slate*, 29 septembre 2013, consulté le 24 juillet 2023.

*Jeanne Magazine* et *Well Well Well*, est cependant bien plus relayée, y compris dans la presse généraliste. *Well Well Well* bénéficie par exemple d'une interview sur *RTL*<sup>338</sup>, radio généraliste, et d'un reportage vidéo dans *Le Monde*<sup>339</sup>, quotidien de référence. Le traitement médiatique du lancement de ces périodiques est neutre voire encourageant, et relaie directement la parole et les arguments de leurs fondatrices. Le journaliste Marc Bettinelli évoque même « une carence dans les kiosques<sup>340</sup> » en médias lesbiens dans son reportage pour *Le Monde*. Cette différence de médiatisation met en évidence la normalisation de l'existence de la presse lesbienne, dont la réapparition est considérée comme une bonne nouvelle.

S'il a fallu longtemps à la presse lesbienne magazine pour être relayée dans les médias généralistes, sa diffusion ne s'est pourtant jamais limitée aux seules lesbiennes. *Lesbia Magazine* et *La dixième muse* ont pu être lu par des femmes hétérosexuelles pour les thématiques féministes que ces magazines traitent, ainsi que par d'autres personnes issues des minorités sexuelles et de genre, notamment les hommes gays, pour les thématiques LGBT abordées. Pour *Lesbia Magazine*, ces lectorats étaient des cibles clairement établies, comme cela a pu être explicité par Helène de Monferrand, ancienne rédactrice :

[Notre ligne éditoriale c'est] les lesbiennes d'abord, priorité absolue. Seulement comme ça ne suffit pas à faire des sujets, en deuxième on a immédiatement les féministes, les femmes féministes. Et en troisième, le reste des homosexuels donc les gays<sup>341</sup>.

La prise en compte des femmes hétérosexuelles féministes et des hommes gays dans la rédaction de *Lesbia Magazine*, en plus de témoigner des liens toujours importants et ambivalents entre les communautés, démontrent que ces publics extra-communautaires exercent une influence sur le contenu produit. Le magazine s'adapte à leurs attentes et crée des articles et des rubriques qui sauront plaire à ces publics, en plus du lectorat lesbien.

Hormis cette adaptation, le contenu des périodiques lesbiens à grand tirage comme *Lesbia Magazine* est aussi pensé en fonction du regard hétérosexuel. La crainte de la fétichisation<sup>342</sup> et du détournement de l'utilisation du périodique par un public hétérosexuel masculin habite en

---

<sup>338</sup> Valais, Lucie. « "Well Well Well", la revue lesbienne qui brise les clichés sur la féminité », *RTL*, 9 novembre 2016, consulté le 24 juillet 2023.

<sup>339</sup> Bettinelli, Marc. « "Well Well Well", un nouveau magazine destiné aux lesbiennes », *Le Monde*, 14 septembre 2014, consulté le 24 juillet 2023.

<sup>340</sup> Bettinelli, Marc. *op. cit.*

<sup>341</sup> De Monferrand, Helène, citée dans Almeida, Jade. *op. cit.*, p.23.

<sup>342</sup> La fétichisation est ici entendue comme un processus d'objectification et d'hypersexualisation des lesbiennes passant notamment par leur représentation pornographique. Voir notamment l'étude de Lisa Diamond sur le sujet : Diamond, Lisa. « 'I'm Straight, but I Kissed a Girl': The Trouble with American Media Representations of Female-Female Sexuality », *Feminism & Psychology*, 15, 2005.

effet les rédactions, et entraîne une forme d'auto-censure du contenu. Michèle Larrouy explique que la peur d'être « détournées et “voyeurisées” » a eu pour conséquence une « représentation des réalités corporelles lesbiennes [...] très lente<sup>343</sup> ». Les magazines lesbiens étaient d'ailleurs souvent rangés dans le rayon pornographique des kiosques<sup>344</sup>. Cette appréhension a un impact considérable dans le choix des photographies et des images apposées aux revues à grand tirage : « la lesbienne est représentée dénuée de sexualité<sup>345</sup> ». La réception et le détournement hétérosexuel de la revue impacte ainsi les représentations d'elles-mêmes que les lesbiennes construisent.

Ainsi, la réception extra-communautaire de la presse lesbienne reste a priori très limitée, mais son anticipation influe sur les discours et les images de celle-ci. Si la presse lesbienne a émergé dans une certaine indifférence hors de ses cercles d'influence, elle est aujourd'hui mieux reconnue et même soutenue par les autres médias, y compris dans la presse généraliste. La presse lesbienne conjugue la volonté d'autoreprésentation avec un besoin matériel de lectorat plus large que son public cible et les limites hétéro-patriarcales qui la détournent et l'enferment. Cette position de conciliation se répercute sur les représentations des lesbiennes que ces magazines donnent à voir, qu'il s'agit maintenant de détailler.

### 3. Les représentations intra-communautaires

Lorsque, dans le numéro 3-4 de *Quand les femmes s'aiment...*, est publié, en illustration d'un article sur le désir d'enfants, un dessin représentant deux femmes et un bébé<sup>346</sup>, de vives critiques parviennent à la rédaction. Après avoir été qualifiée de « schéma hétéro caractérisé<sup>347</sup> » lors de la coordination lesbienne d'avril 1979, l'esquisse est discutée dans le numéro 5 de mai de la même année. Le dessin mis en cause représente deux femmes jusqu'au buste, l'une aux cheveux très courts, l'autre aux cheveux longs, portant un enfant. Qu'un rapide dessin fasse couler autant d'encre et soit le sujet de débats animés lors de la coordination montre bien tous les enjeux de la représentation lesbienne dans ces périodiques. La façon de se représenter, le degré de diversité de ces représentations, les codes auxquels elles adhèrent, sont autant de paramètres à prendre en compte dans l'étude de la presse lesbienne. Se faisant le reflet des

---

<sup>343</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.186.

<sup>344</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.28.

<sup>345</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>346</sup> « Les enfants, longue discussion du groupe de Paris », *Quand les femmes s'aiment...*, n°3-4, mars 1979, p.27. Voir Figure 6.

<sup>347</sup> « Coordination », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5, mai 1979, p.19.

évolutions socio-politiques traversant les communautés lesbiennes, les représentations de celles-ci évoluent au fil des années et des périodiques. Touchant à la construction identitaire, la question des représentations est épineuse, et des modèles antagonistes se succèdent. Malgré ces changements, une variable reste la même : les périodiques lesbiens laissent les femmes racisées<sup>348</sup> de côté.



Figure 6 - Quand les femmes s'aiment..., n°3-4, mars 1979, p.27, ©creative commons

Avant de tenter d'analyser les grandes tendances des représentations iconographiques des lesbiennes, il paraît important de relever le schéma de représentation majoritaire avant l'apparition de la presse lesbienne : le couple butch-fem. Celui-ci constitue un socle majeur sur lequel les représentations suivantes se sont basées en accord ou en opposition. Dans son essai *Se dire lesbienne, vie de couple, sexualité, représentation de soi*, la sociologue Natacha Chetcuti-Osorovitz revient sur les différents systèmes de représentations lesbiennes et évoque l'importance de ces catégories dans l'affirmation de l'homosexualité féminine et la construction

<sup>348</sup> Le terme « racisé » ici employé réfère aux personnes non-blanches, assignées à une position dominée dans un processus de racialisation. Voir Brun, Solène, et Claire Cosquer. « Penser la racialisation », *Sociologie de la race*, Armand Colin, 2022, pp. 27-36.

identitaire. Jusqu'à la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, les lesbiennes se réfèrent au modèle binaire issu du domaine médical et à la théorie de l'inversion, qui avançait que les vraies lesbiennes avaient une expression de genre masculine, à l'opposé des fausses lesbiennes (sauvables) à l'expression de genre féminine<sup>349</sup>. Cependant, dans les années 1950 se sont développées, en opposition à ce modèle, deux catégories : butch, « catégorie de genre lesbien constituée à travers le déploiement et la manipulation des codes et symboles du genre masculin<sup>350</sup> » et fem, qui, à l'inverse, se joue des caractéristiques typiquement associées à la féminité. Butch et fem sont ainsi deux façons d'être lesbienne, considérées autant valides l'une que l'autre. Natacha Chetcuti-Osorovitz appuie sur leurs rôles en tant que « codes internes à la culture lesbienne », qui permettent « de signifier des rôles sociaux relevant d'une critique de la masculinité et de la féminité traditionnelles<sup>351</sup> ». Ce rôle est toutefois remis en question dans les années 1970 : « Alors que les notions de butch et fem étaient vécues comme libératrices dans les décennies 1950 et 1960, cette alternative au contrat hétérosexuel est fortement critiquée dans les mouvements lesbiens des années 1970 et 1980.<sup>352</sup> » Le couple butch/fem est perçu comme une reproduction du modèle hétérosexuel, avec la butch qui « jouerait » à faire l'homme.

Ainsi, les critiques de l'illustration du numéro 3-4 de *Quand les femmes s'aiment...* font sens dans leur contexte de publication où tout renvoi à un schéma se rapprochant du couple butch/fem est considéré comme binaire et empreint des codes patriarcaux. Ce contexte d'opposition se traduit dans les autres représentations du périodique. Bien que les moyens techniques employés dans sa production soient limités et que les représentations photographiques directes, par souci d'anonymat, soient évitées, les représentations de couples lesbiens ne suivent jamais, exception faite de l'illustration susmentionnée, le schéma butch/fem. Les couples en eux-mêmes sont d'ailleurs peu représentés, la majeure partie des illustrations étant des photographies de manifestations ou des coupures de magazines détournées. Quand ils le sont, ils sont composés de deux femmes à l'expression de genre plutôt féminine, comme c'est le cas dans l'illustration de l'article « Déjà, toute petite, je sentais que je n'étais pas comme les autres » dans le numéro 7 de juin 1980<sup>353</sup>.

---

<sup>349</sup> Chetcuti, Natacha. *op. cit.*, p.32

<sup>350</sup> Rubin, Gayle, cité dans Chetcuti, Natacha. *Ibid.*, p.33

<sup>351</sup> Chetcuti, Natacha. *Ibid.*

<sup>352</sup> Natacha, Chetcuti. *op. cit.*, p.36.

<sup>353</sup> Les Infâmes, « Déjà, toute petite, je sentais que je n'étais pas comme les autres », *Quand les femmes s'aiment...*, n°7, juin 1980, p.3. Voir Figure 7.



Figure 7 - *Quand les femmes s'aiment..., n°7, juin 1980, p.3, ©creative commons*

Les périodiques paraissant plus tard, issus de la mouvance féministe radicale, adoptent une perspective wittigienne du lesbianisme qui se reflète dans leurs représentations des lesbiennes. S'inscrivant dans la lignée des réflexions développées dans *La pensée straight* sur la place de la lesbienne hors des catégories de genre, lesquelles doivent être détruites, les lesbiennes d'*Espaces* et de *Chroniques aiguës et graves* adoptent une apparence androgyne. Blouson en cuir et pantalon, les cheveux toujours au-dessus des épaules, la façon dont les lesbiennes illustrées dans *Espaces* s'habillent « a un sens politique<sup>354</sup>», tel qu'appuyé dans l'interview du collectif avec *Homophonies* : « Nous ne ressemblons ni à des mecs, ni à des femmes, mais à des gouines. Nous voulons sortir du discours masculinité-féminité.<sup>355</sup>» La représentation lesbienne dans *Espaces* se fait ainsi le relais politique d'une certaine vision du lesbianisme.

<sup>354</sup> Cité dans Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.88.

<sup>355</sup> *Ibid.*

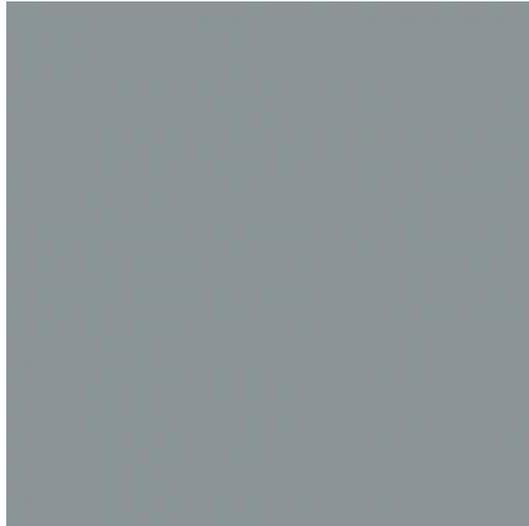


Figure 8 - Couverture *Espaces*, n°10, janvier 1983, ©ARCL

Malgré cette distanciation des premiers périodiques lesbiens avec le modèle butch/fem, celui-ci revient avec *Lesbia Magazine*. En particulier, Jade Almeida évalue que « De 1982 à 2012, la figure de la lesbienne butch est une constante parmi les modèles mis en couverture du magazine<sup>356</sup>». En effet, au fil de ces couvertures, la figure de la butch est réinstituée et mise en valeur<sup>357</sup>. Toujours selon Jade Almeida, ce choix éditorial témoigne de la volonté de *Lesbia Magazine* de s'opposer aux codes de la féminité imposés par le patriarcat et de se démarquer en tant que lesbienne, de se rendre visible et de se construire une identité autour de codes communs<sup>358</sup>. C'est une revendication extra-communautaire à s'affranchir des codes d'expression de genre et de l'hétérosexualité, mais également intra-communautaire face au rejet des butchs au sein du mouvement. Ainsi, les lesbiennes butch ou androgynes constituent la majorité des représentations, tout comme les couples suivant un schéma butch/lesbien<sup>359</sup>.

Si *Lesbia Magazine* reste plutôt constant dans ses représentations tout au long de sa parution, les journaux lesbiens apparaissant plus tard, notamment *La dixième muse*, s'éloignent à nouveau du schéma butch/fem. La butch y est d'ailleurs parfois moquée, comme c'est le cas dans une courte bande-dessinée humoristique nommée « Leçon N°3 : La Butch » publiée dans

---

<sup>356</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.92.

<sup>357</sup> Voir Figure 4.

<sup>358</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p.157.

le numéro 11 de novembre/décembre 2004<sup>360</sup>. En règle générale, les couples lesbiens semblent bien moins représentés en couverture, tout comme les lesbiennes elles-mêmes, dans une certaine mesure. En effet, *La dixième muse* s'inscrit dans la presse de célébrités, ou « presse people », qui connaît un succès commercial important au début des années 2000<sup>361</sup>. Ainsi, de nombreuses couvertures sont dédiées à des stars qui ne sont ni lesbiennes ni saphiques, comme l'actrice sud-africano-américaine Charlize Theron dans le numéro 29 de novembre/décembre 2007 ou la chanteuse américaine Katy Perry dans le numéro 37 de mars/avril 2009. Quand des lesbiennes sont mises en avant, celles-ci ne sont pas anonymes mais sont également des célébrités, comme la romancière française Wendy Delorme en couverture du numéro 30 de janvier/février 2008 ou la joueuse de tennis Amélie Mauresmo dans le numéro 20 de mai/juin 2006. Cette dernière fait partie de la première génération de célébrités à parler ouvertement de leur homosexualité, faisant son coming-out en 1999<sup>362</sup>. Cette génération de personnalités publiques se fait égérie d'un nouveau système de représentation, celui de la « lesbienne chic ». Jade Almeida décrit la lesbienne chic comme une « femme féminine, élégante et jouissant d'un certain revenu<sup>363</sup> », figure popularisée par de nombreux films et séries télévisées de l'époque, notamment la série américaine *The L Word*. Diffusée entre 2004 et 2009, *The L Word* met en scène une grande majorité de personnages ouvertement lesbiens, aisés et branchés. Programmée en France sur Canal+ à partir du 19 juin 2005, la série devient rapidement une référence pour les communautés lesbiennes de l'époque. Suivant cette tendance, les lesbiennes mises en avant dans *La dixième muse* sont principalement féminines. Une rubrique « Shopping », répudiée par la rédaction de *Lesbia Magazine*<sup>364</sup>, est régulièrement publiée dans les numéros du périodique. Sur le même modèle que les magazines féminins, la rubrique propose une liste d'objets et de vêtements en tout genre conseillés par la rédaction. La lesbienne de *La dixième muse* est ainsi représentée comme féminine, intéressée par la mode, la beauté et les potins sur les célébrités : elle vit avec son temps et est incluse dans la société. Ce schéma de représentation suit la volonté d'assimilation à l'œuvre que partage une grande partie des communautés lesbiennes de l'époque, et, conjointement, le comité de rédaction du magazine.

Si les schémas de représentation des lesbiennes dans leur presse ont constamment évolué, notamment lorsque analysés sous l'angle de l'expression de genre, certains aspects

---

<sup>360</sup> « Leçon N°3 : La Butch », *La dixième muse*, n°11, novembre/décembre 2004, p.16.

<sup>361</sup> Dakhlija, Jamil. « Chapitre 8. La presse people : envers et revers d'une success story », Claire Blandin éd., *op. cit.*, p.141.

<sup>362</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.155.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p.148.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p.83.

restent inchangés, quel que soit l'époque ou le périodique en question. Le manque de représentations de femmes racisées est notamment un dénominateur commun à tous les périodiques lesbiens, et reflète les dynamiques de domination intra-communautaires. Si les discriminations raciales à l'œuvre au sein des communautés lesbiennes se matérialisent de diverses façons tout au long du mouvement, il sera retenu ici qu'elles se traduisent dans la presse lesbienne par une absence iconographique. *Quand les femmes s'aiment...* ne compte aucune photographie de femme racisée dans ses numéros, et celles-ci sont également absentes des illustrations d'*Espaces*. Dans *Lesbia Magazine*, les rares fois où elles sont représentées en couverture, elles sont érotisées. Jade Almeida note que « Sur l'ensemble de l'année 1990, nous ne trouvons qu'une seule couverture faisant apparaître une femme noire et cette couverture est la seule qui dénote par une atmosphère sensuelle.<sup>365</sup> » Cette constatation est appuyée par Michèle Larrouy, qui « constate [...] l'utilisation dite exotique, donc raciste, des corps de femmes non occidentales<sup>366</sup> » dans la presse lesbienne.

Ainsi, les représentations lesbiennes retrouvées dans les périodiques lesbiens vont de pair avec les dynamiques politiques intra-communautaires. Elles sont influencées par les idéologies traversant les mouvements lesbiens et témoignent des différentes stratégies déployées par leurs comités de rédaction : de la revendication de la différence par l'affirmation de la figure de la butch comme dans *Lesbia Magazine* à la volonté d'assimilation par le mimétisme des codes féminins hétérosexuels comme dans *La dixième muse*. Malgré ce certain degré de diversité des représentations en fonction des différents périodiques et de leur ligne éditoriale, il apparaît que la presse lesbienne offre des modèles d'identification limités. Ceux-ci restent figés en fonction du contexte de production et se limitent à des schémas très définis (butch/fem, lesbienne chic, n'en sont que des exemples majeurs). Surtout, les périodiques lesbiens occultent tout une partie de leur lectorat en représentant rarement et de façon érotisée et exotisée les lesbiennes racisées.

Les périodiques lesbiens, s'ils constituent des espaces d'expression communautaires inédits pour les communautés lesbiennes, offrent ainsi malgré tout des représentations limitées, pensées dans une anticipation des réceptions extra-communautaires et circonscrites à des schémas restreints. La fonction de représentation et d'affirmation identitaire de la presse lesbienne s'inscrit quel que soit ses modalités dans une démarche politique de construction de soi en tant que personne minorisée. Au-delà de ce rôle plus implicite, les périodiques lesbiens

---

<sup>365</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.89.

<sup>366</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle, *op. cit.*, p.185.

s'intègrent pour la plupart dans une logique militante qui en font des référents dans la formation politique d'une partie de son lectorat.

## B. La presse lesbienne comme vecteur de politisation et de construction communautaire

De *Dire nos homosexualités* à *Madivine* en passant par *Lesbroufe*, les nombreux bulletins de liaison associatifs lesbiens se sont fait le relais des revendications politiques et des actions militantes au travers des décennies. Au-delà de ces feuillets d'informations dont la filiation associative et protestataire est directement établie, chaque périodique lesbien participe de façon plus ou moins appuyée au développement des connaissances et savoir-faire militants de son lectorat. Si lutter ensemble c'est faire communauté, simplement occuper l'espace en tant que personne minorisée constitue également un acte militant. Ainsi, au-delà d'un vecteur de politisation, la presse lesbienne s'affirme surtout comme un outil de construction communautaire. Premier support publicitaire des lieux lesbiens déjà existants, les périodiques participent aussi directement à la construction de nouveaux endroits communautaires. En plus de ce réseau d'institutions lesbiennes en perpétuel développement, les communautés lesbiennes se construisent avec la presse lesbienne grâce aux liens sociaux que celle-ci permet de créer, faisant des périodiques une plateforme d'échange et d'interconnaissance. Cependant, la question de l'ordre de priorité de ces trois fonctions politique, géographique et sociale fait l'objet de vives discussions dès le début du mouvement :

« Pour se faire reconnaître, il faut avoir des revendications, car en posant les revendications, on pose les problèmes de notre existence... » [...]

« Mais est-on assez nombreuses pour revendiquer quelque chose ?... »

« Est-ce qu'on a la force de faire quelque chose sur l'extérieur aujourd'hui ? »

« Non ! Au contraire il faut d'abord se retrouver pour se faire reconnaître !... »<sup>367</sup>

Depuis ces débats issus de la rencontre nationale lesbienne du 11 novembre 1977 retranscrits dans le numéro 3-4 de *Quand les femmes s'aiment...*, le même enjeu revient et se reflète dans les articles et les courriers des lectrices. Dans cette partie, il est avancé que si la portée de ces trois rôles est variable selon les titres de presse, ces fonctions sont avant tout

---

<sup>367</sup> « Compte rendu de la rencontre des groupes de lesbiennes à Lyon », *Quand les femmes s'aiment...*, n°3-4, mars 1979, p.15.

interdépendantes et participent ensemble à la construction d'une communauté sociale et politique lesbienne.

### 1. Un outil de socialisation politique

« Non mais ! On ne va tout de même pas revendiquer le droit au mariage entre lesbiennes !<sup>368</sup> » s'indigne l'une des rédactrices de *Quand les femmes s'aiment...* en 1979. Si les revendications politiques des lesbiennes ont grandement changé au fil des ans, celles-ci, aussi diverses soient-elles, gardent une place importante dans chaque périodique lesbien. Le traitement de sujets politiques a toujours été une demande d'une partie du lectorat : « [...] Je voudrais aussi qu'il [*Quand les femmes s'aiment...*] aborde plus les problèmes de fond et qu'il soit plus engagé politiquement<sup>369</sup> » lit-on ainsi plus bas dans le même numéro. Cette demande se heurte cependant à des réticences, que l'on met dos à dos avec d'autres rôles que la presse lesbienne devrait plutôt prendre : « moi je ne me sens pas concernée par un mouvement de lutte, j'ai davantage envie d'activités extérieures avec des femmes...<sup>370</sup> ». Ainsi, le rapport avec la politique a, depuis le début, été ambivalent. Les questions politiques sont des sujets épineux pour les lesbiennes, et cette ambivalence se retranscrit dans la presse : Si les périodiques lesbiens se font le relais de revendications politiques, lient entre elles et soutiennent les organisations militantes et publient des appels à manifester et à prendre part à des actions engagées, d'autres voix refusant de faire de leur lesbianisme un combat politique y sont diffusées, et ce dès les premiers magazines comme *Quand les femmes s'aiment...* jusqu'aux plus récents comme *La dixième muse*. A titre d'exemple, le numéro 55 de ce dernier, paru en mars/avril 2012, met à plusieurs reprises en évidence cette citation issue de l'interview avec l'artiste française Marie-Paule Belle : « Je ne me fais pas une banderole de mon homosexualité. [...] Je suis tombée amoureuse d'une femme comme j'aurais pu tomber amoureuse d'un homme<sup>371</sup> ». Malgré ces dissensions, qui rapportent une fois de plus au débat contestation/assimilation et à la nature politique ou non de l'identité lesbienne, la presse lesbienne reste un vecteur important de politisation.

---

<sup>368</sup> « Elles causent », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5, mai 1979, p.26.

<sup>369</sup> *Ibid.*, p.28.

<sup>370</sup> « Elles causent », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5, mai 1979, p.27.

<sup>371</sup> « Interview avec Marie-Paule Belle », *La dixième muse*, n°55, Mars/Avril 2012, p.22.

Le terme de politisation ici employé est entendu comme un processus d'intéressement au champ politique dans son sens plus extensif<sup>372</sup>, et non pas seulement axé sur les institutions politiques. Les lesbiennes évoluent, surtout au début du mouvement, hors du cadre institutionnel. Ainsi, pour considérer la propension de la presse lesbienne à politiser son lectorat, nous nous intéressons à des aspects dépassant l'intérêt manifesté pour le jeu démocratique.

Dès ses débuts, la presse lesbienne a été un facteur important du développement d'associations lesbiennes, militantes ou non. Comme il a pu être remarqué précédemment, une grande partie des périodiques lesbiens sont le produit direct ou indirect de collectifs. En diffusant un journal, ces collectifs se font connaître plus largement. Ils donnent l'adresse de leurs locaux ou de leurs lieux de rencontre ainsi que les dates et heures de leurs réunions, permettant à de nouvelles arrivantes de les rejoindre plus aisément. L'accès à ces groupes n'est plus limité à la condition d'avoir une amie ou une connaissance y étant préalablement intégrée, aspect majeur quand on sait leur perméabilité : Le Groupe lesbienne de Paris, à l'origine du numéro 3-4 de *Quand les femmes s'aiment...*, s'auto-décrit comme « un noyau de bonnes copines [qui] ne se pénètre pas facilement<sup>373</sup> ». Les périodiques lesbiens permettent également la création de nouvelles associations en relayant les appels à regroupement de leurs lectrices. Il est ainsi possible de trouver des encarts comme celui-ci dans les pages de *Quand les femmes s'aiment...* : « Elles sont quelques-unes à Roanne qui voudraient former un groupe de lesbiennes. Celles qui sont intéressées par ce projet peuvent écrire à Lyon, nous ferons suivre<sup>374</sup> ». Cette constitution du collectif, quel que soit le but ou la portée des associations créées, est un processus militant en cela qu'il permet la formation d'un « nous »<sup>375</sup>, les lesbiennes, qui est différencié et légitimé en tant que groupe social.

De ces groupes aux buts politiques plus ou moins clairs et affichés émanent un grand nombre de réflexions sur les communautés lesbiennes et leurs objectifs. Celles-ci sont répandues hors des salles de réunions grâce aux comptes rendus publiés dans les périodiques de leurs organisations. *Quand les femmes s'aiment...* dédie, dans la majorité de ses numéros<sup>376</sup>, plusieurs pages aux résumés des réunions et des coordinations nationales lesbiennes. Dans ces

---

<sup>372</sup> Aït-Aoudia, Myriam, Mounia Bennani-Chraïbi, et Jean-Gabriel Contamin. « Indicateurs et vecteurs de la politisation des individus : les vertus heuristiques du croisement des regards », *Critique internationale*, vol. 50, no. 1, 2011, p.13.

<sup>373</sup> « Lesbiennes, on est là, sortons de l'anonymat », *Quand les femmes s'aiment...*, n°3-4, mars 1979, p.7.

<sup>374</sup> « Adresses », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5, mai 1979, p.3.

<sup>375</sup> Aït-Aoudia, Myriam, Mounia Bennani-Chraïbi, et Jean-Gabriel Contamin. *op. cit.*, p.14.

<sup>376</sup> On retrouve des rubriques dédiées dans les numéros 1, 3-4, 5 et 7.

rubriques sont discutées les revendications à porter dans les groupes lesbiens et les modalités des actions pour y parvenir. Des actions politiques concrètes sont d'ailleurs relayées dans le périodique, comme la commission juridique de défense des droits des mères lesbiennes établie à Lyon en 1979<sup>377</sup>. Celle-ci est le fruit d'un appel diffusé dans le dossier « Mères lesbiennes » du numéro 2 de *Quand les femmes s'aiment...*. La commission se fixe pour objectif d'« obtenir que soit inscrit spécifiquement dans les textes de loi que l'homosexualité de la mère (ou du père) ne peut être opposée à son droit de garde juridique de l'enfant et que cette garde ne doit pas être assortie de conditions particulières<sup>378</sup> ». Elle prévoit pour cela de renseigner les mères sur leurs droits, de les orienter vers des avocat·es partenaires et d'établir des plans d'actions en fonction des situations présentées. L'article présentant la commission fournit également des conseils juridiques pour les mères lesbiennes en cas de jugement de divorce futur.

En plus du terreau fertile aux réflexions politiques offert par la presse lesbienne et des actions collectives mises en place par le biais de celle-ci, de nombreux périodiques lesbiens jouent un rôle dans la socialisation militante de son lectorat. *Lesbia Magazine*, en particulier, participe directement à sensibiliser son lectorat aux enjeux politiques ayant lieu au cours de sa publication. Ses rédactrices participent aux manifestations lesbiennes, féministes et homosexuelles, arborant une banderole propre au journal<sup>379</sup>, et en publient des comptes rendus<sup>380</sup>. Dans la rubrique « Mouvements », elles publient des appels à la participation aux manifestations et à l'organisation d'actions<sup>381</sup>. Dans un magazine tel que *Lesbia*, plus accessible que les bulletins de liaisons dans sa forme comme dans son fond, l'appel à la participation aux actions collectives peut avoir un impact d'autant plus important sur la politisation de son lectorat. En plus de le tenir au fait des actualités politiques et militantes, il place le militantisme comme un aspect majeur de la vie lesbienne. Ses injonctions jouent donc directement un rôle dans la politisation de la construction identitaire lesbienne de ses lectrices.

Au regard de l'investissement politique conséquent d'une grande partie des titres de presse lesbien, ceux-ci peuvent être considérés comme de véritables entrepreneurs de politisation, en parallèle avec le concept « d'entrepreneurs de morale » de l'ouvrage majeur du sociologue américain Howard Becker (né en 1928), *Outsiders*<sup>382</sup>. Les rédactrices de ces

---

<sup>377</sup> Ibte, Chantal. « La commission juridique de Lyon et les mères lesbiennes », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5, p.8.

<sup>378</sup> *Ibid.*

<sup>379</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.95.

<sup>380</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.25.

<sup>381</sup> *Ibid.*

<sup>382</sup> Becker, Howard. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris, Éditions Métailié, 2020.

journaux partent « en croisade », non pas contre la déviance, mais pour la connaissance et la participation à des actions sociales et militantes considérées comme légitimes. Elles cherchent à faire adopter une norme militante aux communautés lesbiennes, en les sommant de prendre part à la lutte. Cela est particulièrement visible dans le vocabulaire employé dans les écrits. Jade Almeida relève ainsi que les rédactrices de *Lesbia Magazine* « ne cessent d'appeler, par un vocabulaire quasi militaire et souvent radical, aux rassemblements et à la participation de leurs lectrices aux différentes manifestations militantes [...] <sup>383</sup>». Dans *Quand les femmes s'aiment...*, bien que le ton soit moins radical, cette injonction se ressent à la lecture de certains articles, comme lorsque Chantal Ibre se désole de n'avoir reçu aucun retour à sa proposition d'organisation nationale de défense des mères lesbiennes<sup>384</sup>.

Ce rôle est cependant à nuancer, puisque chaque périodique lesbien n'est pas aussi profondément ancré dans le paysage militant. Certains partagent même des points de vue plutôt hostiles à l'action collective, comme *La dixième muse* qui relaie des discours s'opposant à la marche des fiertés (alors appelée Gay pride), manifestation annuelle de revendications des minorités sexuelles et de genre. Dans le rapport de l'enquête entreprise par la rédaction du magazine intitulée « Comment vivent les lesbiennes aujourd'hui ? », la citation suivante est mise en évidence, occupant plus d'un quart de la page : « Je ne suis pas certaine que les Gay Prides véhiculent une bonne image des homos<sup>385</sup> ». La question de la nécessité politique de cette marche est ainsi mise de côté, préférant se concentrer sur l'opinion publique hétérosexuelle. Dans les pages précédentes, le même discrédit est jeté sur le militantisme féministe, avec la citation « Je pense être féministe, mais je ne brûlerais pas mon soutien-gorge pour autant !<sup>386</sup> » issue d'une interview avec la chanteuse géorgienne Katie Melua. Celle-ci est mise en avant à plusieurs reprises dans le numéro, figurant même dans son sommaire. Ces discours restent cohérents avec la ligne éditoriale de *La dixième muse*, qui se positionne comme un magazine bien plus people que politique et s'inscrit dans une démarche assimilationniste. Cette dépolitisation des journaux plus récents se fait le reflet du progrès des droits et des dynamiques communautaires du début des années 2010, mais reste à relativiser : faire un journal lesbien reste un acte politique en soi en tant que média qui « contrôle des structures d'interprétation et

---

<sup>383</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*

<sup>384</sup> Ibre, Chantal. « La commission juridique de Lyon et les mères lesbiennes », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5, p.8.

<sup>385</sup> « La dixième muse mène l'enquête », *La dixième muse*, n°55, mars/avril 2012, p.57.

<sup>386</sup> « Interview Katie Melua », *Ibid.*, p.28.

des cadres de perception<sup>387</sup>» du lesbianisme, identité toujours minorisée malgré les avancées légales et sociales.

Ainsi, les périodiques lesbiens permettent à leur lectorat de se politiser en se faisant le relais des collectifs et des actions et en diffusant des discours et connaissances militantes. Il permet de rendre l'information politique au prisme du lesbianisme plus facile d'accès, et a également une fonction prescriptive « d'entrepreneur de la politisation », faisant du lesbianisme et du militantisme deux faces d'une même pièce. Cette construction politique qui s'entend comme une partie intégrante de la construction identitaire lesbienne n'est pas seulement aidée par le relais des discours militants par la presse lesbienne, mais aussi par le rassemblement géographique que celle-ci facilite. En rassemblant les lesbiennes entre elles dans des lieux et des événements, la presse lesbienne fait collectif, communauté, et politise de fait.

## 2. *Le soutien et le développement de lieux et d'événements lesbiens*

« Ce qui est important c'est d'abord le mouvement lesbiennes, c'est créer des lieux où les lesbiennes se reconnaissent... Et après ?...Après ?...On verra !<sup>388</sup>» retrouve-t-on en lettres majuscules dans les notes de la rencontre des groupes de lesbiennes à Lyon du 11 novembre 1977, retranscrites dans le numéro 3-4 de *Quand les femmes s'aiment...*. Considérée comme la priorité du mouvement, étape préalable aux revendications politiques, la création d'espaces est au cœur des premiers projets lesbiens et reste un enjeu majeur aujourd'hui. Ce processus de territorialisation est cependant profondément politique en lui-même, et s'inscrit dans une stratégie d'autonomisation lesbienne. Dans son ouvrage *Le mouvement politique de l'homosexualité*, le docteur en sciences politiques et spécialiste des études de genre et des mouvements sociaux Massimo Prearo explique en quoi cette territorialisation est constituante d'une identité politique lesbienne :

L'identité lesbienne fait donc l'objet d'une affirmation définie non pas dans le sens d'une ontologie identitaire, mais comme un territoire de l'homosexualité au sein duquel l'action collective se formule et s'institue politiquement en mouvement. L'affirmation politique de l'identité s'entend ainsi comme l'action militante qui territorialise l'homosexualité dans l'espace social en s'appropriant, en renforçant

---

<sup>387</sup> Granjon, Fabien. « Médias », Olivier Fillieule éd., *Dictionnaire des mouvements sociaux. 2e édition mise à jour et augmentée*. Paris, Presses de Sciences Po, 2020, p.383.

<sup>388</sup> « Compte rendu de la rencontre des groupes de lesbiennes à Lyon », *Quand les femmes s'aiment...*, n°3-4, mars 1979, p.15.

ou en contestant le clivage entre le dedans et le dehors, entre des espaces d'action et des espaces d'interdiction<sup>389</sup>.

Ainsi, la création d'espaces lesbiens, qu'ils soient directement dédiés à l'action collective ou seulement à la socialisation lesbienne, représente un processus politique de « territorialisation de l'homosexualité dans des espaces d'action et d'affirmation identitaire autonomes <sup>390</sup> ». La presse lesbienne est indissociable de ce processus de territorialisation : elle est le relais principal de ces lieux via les rubriques d'adresses, qui deviennent même des périodiques à part entière, et se crée également sur des espaces adjacents qu'elle fait vivre. La presse lesbienne et la constitution d'espaces lesbiens sont si indissociables que plusieurs périodiques en portent le nom : *Espaces* (1982-1983) et *Espace lesbien* (2000- 2009).

En effet, dès les premiers périodiques lesbiens, des rubriques d'adresses ou d'agenda se retrouvent et se maintiennent. La constitution de ce carnet d'adresses est l'un des premiers objectifs de *Quand les femmes s'aiment...* Dans le numéro 1, la rubrique « Adresses France Etranger » reste vide, suivie d'un encart « Dans un prochain numéro. Nous attendons vos informations pour compléter et mettre à jour ce que nous avons<sup>391</sup> ». C'est ainsi grâce à la diffusion du journal que ce carnet d'adresses se fournit et se diffuse. Il figure à la page trois du numéro suivant<sup>392</sup>, étoffé des retours par courrier des lectrices du premier numéro. *Lesbia Magazine* comporte également des listes d'adresses d'associations, de structures et d'événements tout au long de sa publication<sup>393</sup>. L'importance de la diffusion de ces lieux paraît si grande à une époque où l'information communautaire est limitée au bouche à oreille, que des initiatives d'agendas et d'annuaires lesbiens sont lancées. En 1983, *L'Agendienne*, un agenda lesbien, voit le jour par l'initiative d'un groupe de lesbiennes de Paris. Il recense les groupes lesbiennes et homosexuels français et quelques restaurants ou cafés de grandes villes<sup>394</sup>. Il rassemble également des archives pour constituer une « mémoire lesbienne<sup>395</sup> ». Plus tard, le collectif des ARCL édite un annuaire des lieux, groupes et activités lesbiennes féministes et homosexuelles. La seconde édition est tirée en 1991 à 2000 exemplaires d'une centaine de pages, et d'autres éditions suivent chaque année<sup>396</sup>. Diffuser des adresses d'espaces lesbiens

---

<sup>389</sup> Prearo, Massimo. « Chapitre 5. Politiques de l'identité », *Le Moment politique de l'homosexualité : Mouvements, identités et communautés en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014, p.201.

<sup>390</sup> Prearo, Massimo, *op. cit.*, p.204.

<sup>391</sup> « Adresses France Etranger », *Quand les femmes s'aiment...*, n°1, avril 1978, p.10.

<sup>392</sup> « Carnet d'adresses », *Quand les femmes s'aiment...*, n°2, novembre 1978, p.3.

<sup>393</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.107.

<sup>394</sup> Boucheron, Brigitte. « Introduction à une histoire du mouvement lesbien en France », colloque « Visibilité/invisibilité des lesbiennes », Paris, 19 mai 2007.

<sup>395</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.100.

<sup>396</sup> *Ibid.*, p.131.

dans la presse lesbienne revêt plusieurs avantages : cela permet de faire connaître ces lieux et événements aux lesbiennes plus isolées, moins insérées dans la communauté, tout en n'exposant pas ces adresses à la vue de tous-tes puisque leur accès est restreint, à l'exception de *Lesbia Magazine*, à une diffusion communautaire. Cela soutient également l'économie de ces lieux en leur faisant une publicité qu'ils peuvent difficilement obtenir par d'autres biais.

Au-delà de cette fonction de diffusion et de soutien aux espaces lesbiens, la presse lesbienne émane également directement de lieux communautaires, ou participe à en créer de nouveaux. Ces lieux sont tous en non-mixité lesbienne, ou du moins féministe, toujours dans cette même optique de faire de l'occupation de l'espace un « instrument de concrétisation politique de l'identité<sup>397</sup> » lesbienne. La revue d'études lesbiennes *Espace Lesbien*, par exemple, est née de Bagdam Espace lesbien, anciennement Bagdam Cafée, un espace « d'insoumission politique et culturelle aux modes et aux normes ambiantes<sup>398</sup> » situé à Toulouse et fondé en décembre 1988. Bagdam Espace lesbien, qui ne dispose plus de lieu fixe à partir de 1999, organise des activités sociales, culturelles et politiques et coordonne les colloques d'études lesbiennes dès l'année 2000, colloques dont la revue *Espace Lesbien* sert de compte rendu. Dans sa communication au colloque « Mouvement des lesbiennes, lesbiennes en mouvement » en 2010, Brigitte Bourdon (née en 1947), cofondatrice, dit de Bagdam :

C'est à la Maison des femmes de Toulouse que les créatrices de Bagdam Cafée ont acquis leur légitimité en tant que femmes, c'est à Bagdam Cafée qu'elles ont acquis leur légitimité en tant que lesbiennes<sup>399</sup>.

C'est face à cet enjeu de légitimité, d'autonomisation, que la plupart des périodiques lesbiens de la décennie 1980, post-MLF, souhaitent à terme investir des espaces pérennes. Dans l'éditorial du deuxième numéro de *Désormais*, Nella Nobili évoque ainsi la possibilité de « créer un lieu d'accueil où le journal sera pour vous et pour nous le point de rencontre ouvert aux amies, aux sympathisantes<sup>400</sup> », qui n'aboutit pas. Comme il a pu être précédemment évoqué, *Chronique aigues et graves* est pensée comme la revue d'un futur lieu, le CLE qui, lui, ouvre ses portes en janvier 1983. S'il n'est pas de l'ampleur prévue, ses fondatrices souhaitant

---

<sup>397</sup> Prearo, Massimo. *op. cit.*, p.206.

<sup>398</sup> « Bagdam », Site officiel de Bagdam Espace Lesbien, disponible sur <http://www.bagdam.org/bagdam.html>, consulté le 18 juin 2023.

<sup>399</sup> Boucheron, Brigitte. « À Toulouse, Bagdam Espace : lesbien première langue », communication au colloque « Mouvement des lesbiennes, lesbiennes en mouvement », Paris, 23 octobre 2010.

<sup>400</sup> Nobili, Nella, « Ici et ailleurs », *Désormais*, n°2, 1979.

à l'origine en faire un centre de documentation avec des bibliothèques et des expositions<sup>401</sup>, il reste l'aboutissement d'un projet mêlant espace médiatique et géographique lesbiens.

Si les lieux permanents sont difficiles à obtenir par manque de moyens financiers, les événements lesbiens sont également un moyen de territorialiser le lesbianisme dans l'espace social, le temps d'une nuit. *Lesbia Magazine* organise dès ses débuts et de façon régulière des fêtes pour ses lectrices où des « femmes venaient de province, de l'étranger, et de tous les coins de la région parisienne, ceci dès les premières. C'était un succès croissant, énorme avec de plus en plus de femmes.<sup>402</sup>» Les fêtes de *Lesbia* sont un moyen de financement du journal, en plus d'avoir un apport symbolique important : Le 25 juin 1995, *Lesbia Magazine* organise involontairement une fête le jour de la Lesbian and Gay Pride, marche des fiertés homosexuelles. Cet événement est aujourd'hui considéré comme la naissance de la fierté lesbienne, c'est-à-dire de l'affirmation autonome des lesbiennes dans les événements de visibilité des minorités sexuelles et de genre<sup>403</sup>.

Ainsi, s'insérer dans l'espace médiatique s'accompagne pour les lesbiennes d'une occupation de l'espace géographique. La presse lesbienne soutient le développement de territoires lesbiens, répondant aux besoins de ses lectrices isolées. Ces espaces sont cependant financièrement difficiles à maintenir dans la durée, et restent principalement limités aux grandes villes. Mais l'espace social et politique appuyé par les périodiques lesbiens ne se limite pas aux lieux et événements : les rencontres se font aussi directement dans leurs pages.

### 3. Le tissage de liens sociaux par les petites annonces et les courriers des lectrices

« [Les petites annonces] ça crée un lien, des échanges, et certaines se sont trouvées par ces P.A. On en a marié quand même pas mal !<sup>404</sup>» s'exclame Jacqueline Pasquier, dernière rédactrice en chef de *Lesbia Magazine*, lors des Septièmes Assises de la mémoire gay et lesbienne organisées à Lyon en mai 2008. L'une des seules rubriques stables du magazine durant ses trois décennies d'existence<sup>405</sup>, les petites annonces revêtent une importance particulière dans

---

<sup>401</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle, *op. cit.*, p.93.

<sup>402</sup> Jouve, Christiane dans Gonnard, Catherine. « Demandez le journal ! », *Lesbia Magazine*, n°100, décembre 1991, p.19.

<sup>403</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.37.

<sup>404</sup> Pasquier, Jacqueline. « 1967-2008 : la presse gay et lesbienne », Bibliothèque Municipale de Lyon, 17 mai 2008, disponible sur [https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id\\_video=245](https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id_video=245), consulté le 03 août 2023

<sup>405</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.101

le désenclavement des lesbiennes et de ce fait, dans la construction communautaire. Jusqu'à l'apparition d'internet, les petites annonces des journaux lesbiens, en particulier de *Lesbia Magazine* du fait de sa longévité et de sa plus grande diffusion, ont été un outil indispensable dans la communication entre lesbiennes. Leur nature est multiple : Offres et demandes de biens et services, projets d'événements, d'associations ou de groupes, appels à l'aide, et, principalement, recherches amoureuses. Elles sont une participation directe des lectrices au journal, ce qui les rend particulièrement intéressantes dans l'étude de la réception et des lectorats de la presse lesbienne. Pour celles qui ne pouvaient pas se rendre dans les espaces lesbiens, pour des raisons de distance, d'indépendance, de sécurité ou même d'envie, les petites annonces étaient le lieu qui leur permettait de nouer des liens avec les autres.

Tout comme les annonces matrimoniales émergent très tôt dans l'histoire de la presse, retrouvées dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle et compilées dans des journaux spécialisés dès 1791<sup>406</sup>, les courriers et annonces des lectrices font rapidement leur apparition dans la presse lesbienne. Dans *Quand les femmes s'aiment...*, leur parution est sporadique et ne fait pas l'objet d'une véritable rubrique. Cependant leur importance est relevée directement par ses rédactrices, qui encouragent l'envoi de lettres dans l'éditorial du premier numéro<sup>407</sup>. Dans le cinquième numéro, elles dressent un premier bilan de cet appel :

Depuis la parution du n°1 de *Quand les femmes s'aiment...* nous recevons de nombreuses lettres, quelquefois des textes, et souvent des poèmes. Nous répondons personnellement à chacune, diffusons les adresses des groupes que nous connaissons et dans la mesure du possible des adresses individuelles de la région de notre correspondante<sup>408</sup>.

Ainsi, ces premières prises de contact des lectrices passent d'abord par le comité de rédaction du journal, qui tente de les aider directement avant d'éventuellement les publier dans le numéro suivant. Le périodique ne se fait pas seulement le relais, mais est aussi le premier récepteur. Les courriers et annonces de *Quand les femmes s'aiment...* ne sont pas formatés, laissent place à une expression plus libre et étendue qui tombent parfois dans les récits de vie. Il n'y est pas encore question de rencontres amoureuses, mais plutôt de propositions de créations de groupes ou même d'appels à l'aide. On retrouve par exemple l'annonce de Jacqueline, une mère de famille ayant récemment pris conscience de son homosexualité, à la

---

<sup>406</sup> Gaillard, Claire-Lise, et Tillier-Chevallier, Alice. « Chaussure à son pied : pour une histoire des petites annonces matrimoniales », *Retronews*, 20 décembre 2022, disponible sur <https://www-retronews-fr.ressources.sciencespo-lyon.fr/societe/interview/2022/12/20/annonces-matrimoniales-claire-lise-gaillard>, consulté le 27 juin 2023.

<sup>407</sup> « On a essayé », *Quand les femmes s'aiment...*, n°1, avril 1978, p.2.

<sup>408</sup> « Courrier », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5 mai 1979, p.4.

recherche d'autres femmes dans la même situation pour échanger des conseils<sup>409</sup>. Comme celle-ci, les courriers et annonces de *Quand les femmes s'aiment...* sont surtout de l'ordre de l'entraide communautaire. Il faut attendre quelques années et l'apparition d'autres périodiques pour que ceux-ci se développent véritablement sous la forme de petites annonces et se diversifient.

Avec l'affirmation identitaire lesbienne et les explosions associative et culturelle associées des années 1980, la demande de diffusion de petites annonces se fait si forte qu'un périodique s'y consacre entièrement : *Lettre à Sappho, bulletin lesbienne d'informations et d'annonces*, est une première initiative grenobloise entièrement dédiée aux petites annonces, publiée entre 1985 et 1988<sup>410</sup>. Cependant, c'est surtout au travers de *Lesbia Magazine* que celles-ci vont prendre une importance majeure.

Les petites annonces font leur apparition dans le mensuel en janvier 1983, soit dès le deuxième numéro. Elles occupent très vite une place centrale dans le magazine, occupant plusieurs pages, si bien que Catherine Gonnard annonce dès 1988 qu'elles « font désormais pleinement partie du mode de vie lesbien<sup>411</sup> ». Les annonces concernant les rencontres amoureuses sont les plus fréquentes<sup>412</sup>, ce qui s'explique facilement aux regards des difficultés rencontrées par les lesbiennes à en rencontrer d'autres sans se mettre en danger. En passant par *Lesbia Magazine*, les lectrices s'assurent discrétion et certitude du saphisme de leurs interlocutrices. Le mensuel offre la possibilité de domicilier les réponses aux annonces à leurs locaux pour un coût plus important (80 francs au lieu des 50 francs demandés dans le cas d'annonces où les lectrices indiquent leur propre adresse postale), pouvant ainsi assurer une sécurité supplémentaire<sup>413</sup>. En rendant ce service payant, *Lesbia Magazine* y trouve une source additionnelle de financement. Les petites annonces sont en cela mutuellement bénéfiques pour les lectrices et la rédaction, faisant vivre le journal qui se fait « passeur de lien<sup>414</sup> ». La limite de caractères et la facturation de 30 francs par ligne supplémentaire donnent lieu à un formatage très particulier typique des petites annonces, auquel s'ajoutent des éléments de langage propres à la communauté. L'expression de genre et l'orientation sexuelle de la lectrice et de sa rencontre

---

<sup>409</sup> « Courrier », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5 mai 1979, p.6.

<sup>410</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.111.

<sup>411</sup> Gonnard, Catherine. «Dossier: Cinq ans de Lesbia. La face cachée de nos lectrices», *Lesbia*, n°58, février 1988, p.17.

<sup>412</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.102.

<sup>413</sup> *Ibid.*, p.103.

<sup>414</sup> Gonnard, Catherine, citée dans Almeida, Jade. *op. cit.*, p.60.

idéale sont ainsi régulièrement mentionnées. Voici quelques exemples tirés du numéro 106 de juin 1992 :

« JF 27 ans, beau physique, brune, un peu garçonne, rencontrerait JF 25-35 ans, féminine, mignonne, sincère, pour relations durables, sorties, photos bienvenues, réponses assurées. »

« Paris 43 ans, look andro but not hard, souhaite rencontres pour pieds divers d'été tous sens confondus. »

« Si tu as la quarantaine, plutôt féminine, si tu es bien dans ta tête, fidèle, sincère, uniquement homo et amoureuse de la nature, alors viens m'accompagner sur le chemin de l'amour authentique. Vulgaire, alcool, tabagique s'abstenir. »

« Lasse de la solitude, souhaite rencontrer l'amie bi, milieu exclu, bien dans sa tête et dans son corps, aimant ce qui est beau et simple, âge en rapport. Moi 47 ans, grande brune, cadre dynamique. (NDC : Ah, il y en a enfin une qui veut une bi.)<sup>415</sup>»

Le NDC, ou notes du claviste, sont les commentaires du comité de rédaction s'occupant de la rubrique des petites annonces. Elles s'y ajoutent entre parenthèses. Celle retrouvée dans l'annonce ci-dessus témoigne de la récurrence du rejet des femmes bisexuelles dans les demandes de rencontres amoureuses. On le retrouve d'ailleurs dans la description précédente : « uniquement homo ». Les petites annonces sont en cela révélatrices des dynamiques communautaires lesbiennes, reflétant le vocabulaire employé pour se décrire soi-même et les autres et les préjugés à l'encontre de certains sous-groupes. Cependant, la représentativité de ces-derniers reste limitée, la rédaction se réservant le droit de refuser les propos discriminatoires à caractère raciste, sexiste et/ou homophobe, ce qui est précisé dans la fiche d'envoi.

Les multiples feuilles de petites annonces ne sont pas le propre de *Lesbia Magazine*, et *La dixième muse* comprend lui aussi une rubrique dédiée. Les annonces destinées aux rencontres y sont similaires. Elles sont cependant suivies d'une rubrique de conseils en matière d'amour et de sexualité, « Questions à la Musette », rubrique absente de *Lesbia Magazine* durant l'entièreté de sa parution. Dans cette rubrique, les lectrices partagent leurs mésaventures amoureuses dans l'espoir d'une réponse de Musette, et éventuellement d'autres lectrices, sur le même modèle que les courriers du cœur de la presse féminine.

Avec l'arrivée d'internet facilitant les échanges, le nombre de petites annonces baisse à mesure que l'âge de ses émettrices augmente<sup>416</sup>. Les périodiques lesbiens ne sont plus un intermédiaire nécessaire aux échanges sécurisés entre lesbiennes, du moins pour celles maîtrisant l'outil informatique. Leur rôle de plateforme d'échange entre les lesbiennes reste

---

<sup>415</sup> « Petites annonces », *Lesbia Magazine*, n°106, juin 1992, pp.49-50.

<sup>416</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.110.

malgré tout majeur pendant plusieurs décennies, et son impact l'est tout autant. En plus de lier les lesbiennes entre elles et d'ainsi faciliter la construction communautaire, les petites annonces sont une preuve d'existence lesbienne, rendue tangible et multiple par les plusieurs dizaines d'annonces publiées chaque mois. En « énonçant publiquement le désir<sup>417</sup> », les émettrices font de l'intime du politique, pour reprendre le vieux slogan féministe. Le procédé d'énonciation du désir lesbien, publié sur papier et diffusé en kiosque, participe à sa légitimation.

Ainsi, la presse lesbienne est un espace politique, social et géographique où se conjuguent les différents intérêts de la communauté. La presse lesbienne se positionne comme passerelle entre ses lectrices, et vient combler un manque : un manque d'identité politique, un manque de lieux où se retrouver, un manque de lien entre elles. La progression des droits, la plus grande acceptation sociale et l'arrivée d'internet ont rendu ces besoins moins pressants, ce qui se répercute sur la demande pour ces périodiques, et en réduit l'offre. Comme il a pu être présenté, l'ordre de priorité voire même la nécessité de ces rôles a été sujet à débats au sein des rédactrices et des lectrices, en particulier concernant sa politisation. Cependant, chacun de ces aspects est complémentaire et représente en soi un acte politisé parce que conscientisé. En effet, il a pu être observé par les extraits des périodiques analysés, notamment de *Quand les femmes s'aiment...*, que les rédactrices avaient toujours conscience des besoins communautaires et cherchaient directement à y répondre. En ayant conscience de ces rôles et en les présentant ouvertement, la presse lesbienne se démarque de la presse généraliste dont les buts sont plus souvent implicites, et s'inscrit dans une démarche politique. Tout comme les rôles que doit prendre la presse lesbienne, ses limites sont aussi conscientisées par ses créatrices et viennent nuancer l'impact de celle-ci.

### C. Les limites de la réception de la presse lesbienne

« Je ne lis pas beaucoup [de presse lesbienne] parce que je ne connais qu'un magazine et il est un peu hors de mon budget [...]»<sup>418</sup> regrette une participante à notre questionnaire en ligne. Face aux diverses contraintes auxquelles font face les rédactrices comme les lectrices, l'impact de la presse lesbienne est à nuancer. En effet, pour aider à la politisation et à la création communautaire, il faut d'abord pouvoir être lu. Cette partie vise ainsi à nuancer les apports de

---

<sup>417</sup> Bya, Joseph, cité dans Spencer, Jimmy et Bernal, Roa. « Définition et aspects linguistiques des petites annonces de cœur », *Zona Próxima*, n° 12, 2010, p.110.

<sup>418</sup> Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne.

la presse lesbienne précédemment décrits en prenant en compte les limites propres au sous-secteur du point de vue matériel, mais également des inégalités spatiales, économiques et sociales relatives à son accès. La portée de la presse lesbienne est également limitée parce qu'elle ne s'adresse pas à toutes les lesbiennes et personnes saphiques, et invisibilise et discrimine pendant longtemps les lesbiennes racisées et les bisexuelles.

### 1. Les contraintes matérielles de sa diffusion

« Maintenant, envisageons le pire... Vous n'êtes pas abonnée [à *Lesbia Magazine*] et vous avez passé la matinée à écumer les kiosques en principe approvisionnés, louchant avec une rage de plus en plus mal contenue vers le rayon porno. Et vous n'avez rien trouvé.<sup>419</sup> » Cet encart retrouvé dans les premières pages du numéro de *Lesbia Magazine* datant de juin 1992 témoigne de l'un des problèmes majeurs du journal : sa diffusion. *Lesbia Magazine* représente pourtant l'un des rares périodiques lesbiens à être inclus dans les circuits officiels, faisant de lui l'un des titres les plus accessibles. Malgré cela, parce qu'ils sont produits et s'adressent à un public minorisé, les journaux lesbiens parviennent difficilement à atteindre leur lectorat cible, ce qui limite ainsi grandement leur impact.

Les difficultés économiques spécifiques aux périodiques lesbiens, découlant notamment des problèmes liés à leur diffusion, ont pu être évoquées précédemment mais sans se concentrer sur leurs raisons. Pour les périodiques lesbiens n'étant pas diffusés en kiosque, l'accès est dans la plupart des cas conditionné à l'abonnement, d'autant plus si l'on ne vit pas en ville. Mais le système d'abonnements ne convient pas à un public ayant « la crainte d'être exposé<sup>420</sup> », comme l'écrit l'historien américain Rodger Streitmatter dans son ouvrage *Unspeakable : the rise of the gay and lesbian press in America*. C'est le même problème rencontré depuis le début par chaque périodique s'adressant aux minorités sexuelles et de genre, comme *Akademos* un demi-siècle plus tôt. Similairement au magazine *One, Inc* dont l'histoire est retracée par Rodger Streitmatter, les abonnements aux magazines lesbiens sont rendus compliqués parce que « les gens hésitent à juste titre à inscrire leur nom sur une liste de diffusion de publications à caractère homosexuel<sup>421</sup> ». En effet, l'abonnement à un périodique lesbien peut constituer une

---

<sup>419</sup> « De la diffusion de *Lesbia* », *Lesbia Magazine*, n°106, juin 1992, p.4.

<sup>420</sup> Streitmatter, Rodger. *Unspeakable: the rise of the gay and lesbian press in America*. Boston, Faber and Faber, 1995, p.28.

<sup>421</sup> *Ibid.*, traduit par nous.

preuve d'homosexualité, et la crainte que cette liste de diffusion soit rendue publique constitue une barrière importante. Les discriminations contre les lesbiennes sont nombreuses et ont un impact direct sur leurs vies personnelles, professionnelles et familiales. On peut par exemple citer l'utilisation de l'homosexualité de la mère comme argument contre son obtention du droit de garde des enfants, pour faire écho à l'article de Chantal Ibre<sup>422</sup> dans *Quand les femmes s'aiment...* précédemment évoqué. Malgré la loi du 4 août 1982 dépénalisant l'homosexualité puis les avancées des droits pénalisant les discriminations et effaçant progressivement les peurs, l'abonnement aux magazines lesbiens reste encore aujourd'hui impossible pour une partie des concernées. Lorsque questionnée sur les inconvénients perçus quant à la presse lesbienne papier, une répondante explique ainsi : « le magazine papier, je devrais le cacher pour pas que mes parents homophobes tombent dessus<sup>423</sup> ». Ainsi, pour celles vivant dans un foyer dont les autres membres n'acceptent pas leur orientation sexuelle, l'abonnement reste impossible à envisager.

Pour les périodiques comme *Lesbia Magazine*, qui sont parvenus à passer dans le circuit officiel de diffusion, le tirage reste limité, notamment en comparaison à la presse féminine magazine, par exemple<sup>424</sup>. L'affichage en kiosque est parfois empêché par les commerçants, obligeant l'équipe de *Lesbia Magazine* à mettre des stratégies en place pour y remédier. Un guide pour se procurer le magazine est ainsi publié directement dans ses pages, et un standard téléphonique est mis en place pour que les lectrices puissent prévenir de son absence dans un point de vente<sup>425</sup>.

Ce tirage limité s'ajoute aux difficultés de production dues au bénévolat et à la non-mixité des rédactions. Ensemble, ces caractéristiques propres à la presse lesbienne constituent un double désavantage : l'absence de rémunération limite le temps alloué à la production du magazine, temps déjà limité par le genre des rédactrices. En effet, dans son article sur l'exclusion des femmes du champ des états-majors de médias, la chercheuse en sociologie et sciences politiques spécialisée dans la presse et les médias Julie Sédel explique en quoi « le genre agit sur l'organisation du temps<sup>426</sup> » dans le milieu de la presse. Dans un secteur aux horaires contraignants, être une femme et le temps alloué à la sphère familiale que cela implique

---

<sup>422</sup> Ibre, Chantal. « La commission juridique de Lyon et les mères lesbiennes », *Quand les femmes s'aiment...*, n°5, p.8.

<sup>423</sup> Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>424</sup> En 2012, dernière année de parution de *Lesbia Magazine*, *Marie Claire* tire à 428 367 exemplaires, *Elle* à 383 905, *Femme actuelle* à 805 353, selon les chiffres de l'ACPM.

<sup>425</sup> « De la diffusion de *Lesbia* », *Lesbia Magazine*, n°106, juin 1992, p.4.

<sup>426</sup> Sedel, Julie. « Le genre du pouvoir médiatique », *Savoir/Agir*, vol. 46, no. 4, 2018, p.43.

constituent un désavantage majeur. Ces contraintes de temps limitent la qualité de la production, ce qui peut être perçu par des lectrices et donc constituer un frein à l'achat et la lecture des périodiques lesbiens : « C'est de la presse faite avec trois bouts de ficelle et du coup c'est pas très valorisant de se dire : « en tant que lesbienne, mon magazine c'est ça », je ne le lis plus<sup>427</sup> ».

Cette limite de temps et ce manque de rémunération sont également des obstacles aux déplacements des rédactrices et à la couverture d'événements et de sujets hors de Paris. Jacqueline Pasquier reconnaît directement cette limite : « Il faut éviter trop de parisianisme car nous sommes implantées à Paris, mais cela veut dire aussi dire qu'il faut avoir assez de personnes dans l'équipe pour se déplacer dans les régions. [...] L'équipe n'est pas assez nombreuse.<sup>428</sup> ». Ce « parisianisme » peut être excluant pour les lesbiennes habitant hors de Paris, qui peuvent ne pas se retrouver dans le magazine, ce qui ne les pousse donc pas forcément à l'acheter.

Au-delà des limites propres au mode de production de la presse lesbienne, sa diffusion est rendue difficile par la difficulté d'accès à l'information, d'autant plus avant l'avènement d'internet. En effet, les journaux lesbiens n'ont pas les moyens d'investir dans la publicité, même *Lesbia Magazine*<sup>429</sup>. Si l'on habite à la campagne et que les kiosques environnants ne l'affichent pas directement, il est difficile d'apprendre son existence sans le bouche à oreille. Cependant, le bouche à oreille présuppose un certain degré d'intégration dans les communautés lesbiennes, ou du moins d'avoir des connaissances qui en fassent partie. Cela implique d'être à une certaine étape de sa construction identitaire, processus résumé par Mickaël Durand, chercheur spécialisé en sociologie de l'identité et des sexualités, de la façon suivante :

Les gays et lesbiennes étant socialisé.e.s sous « contrainte à l'hétérosexualité » (Rich, 1981), la construction de l'identité homosexuelle individuelle repose sur un « travail de mise en cohérence de soi » (Voegtli, 2004) long et continu qui s'amorce avec « la reconnaissance de désirs sexuels spécifiques » (Pollak, 1982, p. 39) et avec l'auto-identification c'est-à-dire la reconnaissance de soi comme homosexuel.le, puis se poursuit dans la socialisation homosexuelle secondaire comme moment d'ajustement identitaire (Delor, 1997 ; Verdrager, 2007 ; Chetcuti, 2010)<sup>430</sup>.

Sans s'être d'abord auto-déterminée comme lesbienne, sans être parvenue au stade de socialisation homosexuelle, il paraît ainsi plus difficile de connaître les titres de presse lesbienne

---

<sup>427</sup> Cité dans Almeida, Jade. p.163.

<sup>428</sup> Pasquier, Jacqueline. « 1967-2008 : la presse gay et lesbienne », Bibliothèque Municipale de Lyon, 17 mai 2008, disponible sur [https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id\\_video=245](https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id_video=245), consulté le 03 août 2023.

<sup>429</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.27.

<sup>430</sup> Durand, Mickaël. « Les médias comme agents de socialisation paradoxale des jeunes gays et lesbiennes en France », *Des jeunes à la marge ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p.2.

existants. Même en s'auto-identifiant comme lesbienne ou saphique, et malgré l'accès à l'information facilité par internet, peu encore aujourd'hui connaissent au moins l'un des deux magazines lesbiens actuellement en activité. A la question : « Connaissez-vous des magazines papier lesbiens français ? », 74,1% des répondant·es à notre questionnaire en ligne ont répondu « non » (soit 63 sur 85 réponses). Cette majorité de réponses négatives pourrait témoigner d'un possible désintérêt du support de presse papier par la nouvelle génération, mais les réponses à l'ensemble des questions semblent indiquer le contraire<sup>431</sup>.

Ainsi, parce que la presse lesbienne est produite et lue par un public doublement minorisé, sa qualité de production et l'ampleur de sa diffusion se heurtent à des contraintes matérielles importantes. La presse lesbienne semble également être plus difficilement accessible aux personnes en questionnement, n'assumant pas encore leur sexualité, et/ou isolées des cercles communautaires, ce qui limite l'étendue de son lectorat. Aux aspects liés au processus de construction identitaire s'ajoutent des paramètres socio-économiques importants limitant son accès, qu'il convient maintenant de détailler.

## 2. Les inégalités économiques et sociales relatives à son accès

15 euros, c'est le prix de vente de *Well Well Well*, seul magazine lesbien papier à l'heure actuelle. Le montant d'achat des périodiques lesbiens n'a pas toujours été aussi important, surtout après la baisse des coûts de fabrication des journaux des années 1980<sup>432</sup>. Ainsi, un abonnement en France à *Quand les femmes s'aiment...* revenait à 30 francs à l'année, soit une équivalence d'environ 16 euros aujourd'hui<sup>433</sup>. Le prix d'abonnement à *Lesbia Magazine* baisse aussi sensiblement au cours de son existence, passant de 250 francs en 1992 (soit environ 60 euros) à 40 euros en 2008 pour la France. *La dixième muse* reste dans le même ordre de prix, avec un abonnement à 49 euros en France métropolitaine et 57 euros dans les Départements et Régions d'Outre-Mer, différence représentant une première inégalité économique. Le prix unitaire de vente des deux mensuels est sensiblement le même dans leurs dernières années : respectivement 4 euros et 4,20 euros. La différence de tarif s'explique par le fait que douze numéros sont inclus dans l'abonnement à *La dixième muse*, contre onze pour *Lesbia Magazine*.

---

<sup>431</sup> Ces réflexions sont plus amplement détaillées dans la partie IV.

<sup>432</sup> Baisse notamment due à la diminution du coût du papier, voir Calmette, Marie-Françoise, Cavagnac, Michel, Crampes, Claude. « La tarification des publications périodiques », *Revue d'économie industrielle*, vol. 70, 4e trimestre 1994, p.83.

<sup>433</sup> Cette équivalence et les suivantes sont issues du convertisseur franc-euro de l'INSEE.

Ces tarifs restent supérieurs aux mensuels féminins généralistes : En 2008, *Elle* et *Marie Claire* se vendent à 2,50 euros. En somme, lire de la presse lesbienne a un coût, et ce coût peut représenter un frein à son accès pour les classes sociales plus défavorisées. Mais les ressources économiques ne représentent pas l'unique obstacle de classe : la majorité des périodiques lesbiens semble s'adresser, dans leur contenu, aux classes sociales moyennes et supérieures.

En effet, l'accès et la lecture de périodiques lesbiens n'échappent pas aux processus de différenciation sociale. On retrouve au sein des rédactions une certaine homogénéité sociale qui se reflète dans les articles, et témoigne plus généralement des tendances qui animent les mouvements lesbiens. Catherine Gonnard reste transparente sur le sujet pour *Lesbia Magazine* : « Tout le monde devait venir à peu près des mêmes origines de classes à part Monferrand.<sup>434</sup> » En s'intéressant aux biographies des rédactrices, il apparaît effectivement qu'une majorité d'entre elles sont issues de classes moyennes à aisées. L'autre caractéristique qu'elles partagent est leur niveau d'études : elles ont toutes fait des études supérieures, majoritairement en lettres, comme les contributrices régulières Anne Rambach et Hélène de Monferrand et la rédactrice en chef Catherine Gonnard, en histoire comme Marie-Josèphe Bonnet, et en sciences sociales comme Natacha Chetcuti-Osorovitz, toutes deux participantes fréquentes. Les mêmes profils sont observables dans les rédactions des autres périodiques lesbiens, ces dernières étant de toute manière assez poreuses. Dans son ouvrage *Se dire lesbienne*, Natacha Chetcuti-Osorovitz remarque ainsi l'audience sociologiquement marquée de Bagdam Café, d'où la revue *Espace lesbien* émane<sup>435</sup>.

Cela se reflète directement dans les contenus, qui peuvent être considérés, exception faite de *La dixième muse*, comme assez intellectuels, demandant un certain nombre de connaissances préalables en histoire, en littérature et en sciences sociales. *Lesbia Magazine* comporte ainsi, dans chaque numéro, des dossiers assez longs sur des sujets pointus, avec un certain degré de complexité dû au vocabulaire employé et à la longueur des phrases. A titre d'exemple, les numéros 212 et 213 parus respectivement en avril et mai 2002 comportent une étude en deux parties d'environ cinq pages chacune sur « La lesbienne dans Le deuxième sexe » de Simone de Beauvoir, écrite par Marie-Josèphe Bonnet<sup>436</sup>. Assez loin de la vulgarisation, ces

---

<sup>434</sup> Gonnard, Catherine, citée dans Almeida, Jade. *op. cit.*, p.90.

<sup>435</sup> Chetcuti, Natacha. *op. cit.*, p.46.

<sup>436</sup> Bonnet, Marie-Jo. « La lesbienne dans Le deuxième sexe », *Lesbia Magazine*, n°212 et n°213, avril-mai 2002.

articles sont destinés à un public doté d'un certain capital culturel<sup>437</sup>. Cette analyse est partagée par des lectrices de *Lesbia Magazine* : « [...] je trouve le style et le contenu de *Lesbia* quelque peu intimidants, et évidemment ciblés vers un marché élitiste et plutôt intellectuel.<sup>438</sup>»

Le contenu de *Lesbia Magazine* crée un climat assez classiste, qui se retranscrit dans les petites annonces. Beaucoup d'entre elles font état de leur niveau socio-économique et de leur culture, ce qui reflète par ailleurs les caractéristiques du lectorat, et font du « bon niveau socio-culturel » de leur partenaire idéale un critère explicite :

« F-45 ans, charme, affectueuse, tolérante, ouverte, féminine, bon niveau socioculturel cherche compagne même profil pour relation épanouie, bi et trop masculine s'abstenir. »

« Femme 40 ans souhaite rencontrer femme féminine 40/55 ans, cultivée, raffinée, équilibrée pour partager une relation sincère, bi, masculine s'abstenir.<sup>439</sup>»

« F. quadra douée de sagesse et tendresse, bon niveau socioculturel mais pas intello de gauche, souhaite rencontrer femme pour partager évasion tous horizons [...]»<sup>440</sup>

Ainsi, la revue la plus longtemps et facilement accessible ne l'était pas réellement pour un public qui n'était pas issu d'un milieu favorisé et/ou intellectuel. La certaine homogénéité des contenus des périodiques lesbiens, axés sur des sujets politiques, historiques et culturels est par conséquent à double tranchant. Comme cela a pu être détaillé plus tôt, ces choix éditoriaux témoignent d'une volonté d'asseoir la légitimité de l'identité lesbienne et de faire communauté. Cependant, par ce choix, ils se ferment à tout un pan du lectorat potentiel et développent une norme lesbienne qui invisibilise les lesbiennes des classes populaires. De la même façon, la presse lesbienne exclue une partie de ses lectrices par son traitement des lesbiennes racisées et des bisexuelles.

---

<sup>437</sup> Ici entendu «à l'état incorporé », c'est-à-dire les savoirs et connaissances légitimes accumulées. Cette accumulation est dépendante du temps dont dispose l'individu, temps libre lui-même dépendant du degré de liberté économique. Voir Bourdieu, Pierre. « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 30, novembre 1979, L'institution scolaire, pp. 3-5.

<sup>438</sup> « Wendy, courrier », *Lesbia Magazine*, n°135, février 1995, p.40, cité dans Almeida, Jade, *op. cit.*, p.128.

<sup>439</sup> « Petites annonces », *Lesbia Magazine*, n°223, avril 2003, pp.47-48.

<sup>440</sup> « Petites annonces », *Lesbia Magazine*, n°283, octobre 2008, p.46.

### 3. Son homogénéisation des vécus et des représentations

Lorsqu'il définit la notion d'identité collective, le docteur en sciences politiques et en sociologie spécialisé dans les mouvements sociaux et les minorités sexuelles et de genre Michaël Voegtli remarque que « le déploiement ou le fait d'estomper certains traits de l'identité collective peut ainsi être une stratégie politique en vue de l'obtention de biens collectifs.<sup>441</sup> ». Cette stratégie est celle retrouvée dans les mouvements féministes des années 1970 dont les lesbiennes ont longtemps souffert, comme cela a pu être détaillé en début de partie II. Pourtant, malgré la dénonciation de ce processus d'homogénéisation identitaire par les lesbiennes, celles-ci le mettent en œuvre dans leur propre construction politique et communautaire. Ilana Eloït considère ainsi que « [...] au nom de l'assimilation, elles [les militantes lesbiennes] ont refusé d'aborder la question de l'imbrication des oppressions ou de reconnaître leurs propres formes d'exclusion<sup>442</sup> ». Dans la presse lesbienne, cela passe par une invisibilisation des lesbiennes racisées ou leur représentation exotisée, ainsi que par des discours empreints de « féminisme civilisationnel », pour reprendre l'expression de la politologue et militante féministe décoloniale Françoise Vergès dans *Un féminisme décolonial*<sup>443</sup>. Les lesbiennes racisées sont globalement pensées et représentées comme victimes à sauver de leur religion et/ou communautés culturelles perçues comme arriérées. Cette stratégie de construction d'identité collective passe aussi par le rejet de la bisexualité, exclue car elle « [...] implique des ambivalences et des ambiguïtés qui entraînent une double position, une double appartenance et remettent en cause la stabilité et la pérennité de la sexualité humaine<sup>444</sup> », ambivalence aussi considérée à l'égard du patriarcat par la possibilité de relations hétérosexuelles par les femmes bisexuelles. Ces représentations homogénéisantes excluent ainsi toute une partie du lectorat saphique, racisé et/ou bisexuel.

Le rejet de l'émergence des revendications des lesbiennes racisées apparaît très tôt dans la presse lesbienne. Dans le périodique *Espaces*, on retrouve ainsi un article dénonçant la division du mouvement lesbien suite à l'organisation d'une conférence nationale des lesbiennes juives organisée à Londres en mai 1983<sup>445</sup>. L'autrice y écrit :

---

<sup>441</sup> Voegtli, Michaël. « Identité collective », Olivier Fillieule éd., *op. cit.*, pp. 308-313.

<sup>442</sup> Eloït, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.232.

<sup>443</sup> Vergès, Françoise. « II. L'évolution vers un féminisme civilisationnel du XXIe siècle », *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique Éditions, 2019, pp. 67-127.

<sup>444</sup> Chen, Yen-Hsui. « Images et représentations de la bisexualité dans *Lesbia Magazine* des années 1980-1990 », *Encyclo*, Revue de l'école doctorale ED 382, 2014, p.118.

<sup>445</sup> Eloït, Ilana. *op. cit.*, p.231.

Dans la série "divisons le mouvement lesbien", voici un nouvel épisode de l'offensive "identité/culture/nature"... [...] Aux Etats-Unis ce type de rassemblements abonde, au Canada ils sont en chemin [...], en Angleterre ils prospèrent... En France, nous sommes pour l'instant épargnées...<sup>446</sup>

Ce rejet passe aussi par l'absence de représentations des femmes racisées dans les périodiques lesbiens, comme il a pu être évoqué plus haut lors de notre rapide analyse de l'iconographie de presse lesbienne. Puisque la voix des lesbiennes racisées continue de ne pas être relayée malgré les années qui passent, ces dernières finissent par développer leurs propres initiatives de presse, où elles dénoncent les discriminations intra-communautaires. Ainsi, lors de la coordination lesbienne nationale de 1999, le Groupe du 6 novembre, un « groupe de lesbiennes dont l'histoire est liée à l'esclavagisme, à l'impérialisme, aux colonisations, aux migrations forcées<sup>447</sup> » se retire et lance sa propre revue<sup>448</sup>.

Le groupe voulait aussi pousser une gueulante pour dénoncer le racisme dans la communauté lesbienne française et la difficulté que nous avons pour faire entendre nos voix, pour faire entendre nos différences. Nous voulions être sûres de ne pas être récupérées, de ne pas voir encore une fois nos voix détournées, c'est pourquoi nous avons choisi de réaliser cette revue par nos propres moyens, depuis la conception jusqu'à la publication<sup>449</sup>.

Cette revue intitulée *Warriors/Guerrières* paraît ainsi la même année et est tirée à 1000 exemplaires, mais ne connaît pas de suite. Cependant, dès l'année suivante, une initiative similaire est créée, cette fois-ci à Lyon. Le périodique *Madivine*, « feuille d'infos bi-mensuelle », est lancé en avril 2000<sup>450</sup>. Son nom fait écho au journal lesbien lyonnais du même nom sorti en 1983, et signifie « lesbienne » en créole haïtien. La revue de 52 pages « regroupe des textes critiquant et analysant le racisme « inconscient » et omniprésent dans les mouvements féministes et lesbiens<sup>451</sup> », et n'est pas non plus poursuivie. Si d'autres groupes de lesbiennes racisées émergent dans les années 2000, comme Les N'DéeSses, groupe de lesbiennes arabes ou Les négresses saphiques, groupe de femmes noires saphiques, leurs revendications restent invisibilisées dans la presse lesbienne de l'époque, c'est-à-dire *Lesbia Magazine* et *La dixième muse*.

---

<sup>446</sup> Irène. « Racisme: conférence nationale des lesbiennes juives à Londres le 22 mai 1983 », *Espaces*, n°13, Avril 1983, pp.3-4, cité dans Eloit, Ilana. *op. cit.*, traduit par nous.

<sup>447</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.159.

<sup>448</sup> Eloit, Ilana. *op. cit.*, p.232.

<sup>449</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle, *op. cit.*, p.159.

<sup>450</sup> *Ibid.*, p.164.

<sup>451</sup> *Ibid.*

Quand les femmes racisées sont évoquées dans *Lesbia Magazine*, c'est surtout à l'occasion d'articles traitant de l'actualité internationale sous un angle féministe civilisationnel. Des dossiers entiers y sont dédiés comme « Les musulmanes jettent le voile » dans le numéro d'avril 1987<sup>452</sup> ou « Femmes afghanes » dans le numéro de décembre 2001<sup>453</sup>. Les lesbiennes racisées sont rarement évoquées, et jamais la double discrimination à laquelle elles sont sujettes n'est traitée. Ainsi, dans *La dixième muse*, le numéro de novembre/décembre 2004 compte une page recoupant les témoignages de trois femmes lesbiennes arabes répondant au courrier de Nawal, jeune femme lesbienne et maghrébine, publié dans le numéro précédent<sup>454</sup>. Deux des textes évoquent l'expérience des personnes homosexuelles en Algérie tandis que le dernier parle de l'expérience de l'homophobie dans sa famille et de la perte de sa relation avec sa mère après son coming-out. Si cette page témoigne d'une certaine évolution dans la représentation et la prise de parole des lesbiennes racisées au sein des périodiques lesbiens, cette prise de parole reste limitée aux expériences qu'elles vivent au sein de leur famille ou leur pays (d'origine ou actuel), et n'évoque pas leur traitement par la communauté lesbienne française.

Un autre aspect de la construction excluante de l'identité lesbienne se reflétant dans les périodiques est celui du rejet des bisexuelles. Ce rejet reste ouvertement déclaré des années durant au sein des principaux périodiques lesbiens. Il est par exemple exprimé directement dans les petites annonces, avec la mention récurrente « bi s'abstenir », se retrouvant dans les P.A précédemment mentionnées. Dans *Lesbia*, après deux premiers articles sur le sujet en février puis en mars 1986, un dossier titré « Bisexuelles : anges ou démons ? » paraît dans le numéro de mai<sup>455</sup>. Celui-ci comporte plusieurs témoignages de femmes bisexuelles et est conclu par les rédactrices avec la phrase « Au royaume des bi, les hommes sont rois<sup>456</sup> ». Dans son analyse de la bisexualité dans *Lesbia Magazine*, la docteure en histoire Yen-Hsui Chen remarque que « aux yeux des rédactrices, la bisexualité ne reste qu'une « grande théorie sans réalité », voire un prétexte justifiant la supériorité de l'hétérosexualité et la subordination simultanée du lesbianisme<sup>457</sup> ». En voyant dans la bisexualité une menace au lesbianisme, les rédactrices justifient les suspicions à l'égard des bisexuelles et leur exclusion du journal. Cette peur

---

<sup>452</sup> « Les musulmanes jettent le voile », *Lesbia*, n°49, avril 1987.

<sup>453</sup> « Femmes afghanes », *Lesbia Magazine*, n°208, décembre 2001.

<sup>454</sup> « Réponses à Nawal », *La dixième muse*, n°11, novembre/décembre 2004, p.42.

<sup>455</sup> Aiguepersen Catherine, Auvraud, Evelyne et Baskevitch, Odile. « Bisexuelles : anges ou démons ? », *Lesbia*, n° 39, mai 1986.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p.25.

<sup>457</sup> Chen, Yen-Hsui. *op. cit.*, p.127.

s'inscrit dans la « contrainte à l'hétérosexualité<sup>458</sup>» dont les lesbiennes ont dû se défaire, et qui, en retour, voient dans les bisexuelles des femmes qui ne sont pas parvenues à s'en extraire.

Cette exclusion des bisexuelles n'est cependant pas une variable immuable au journal et progressivement, notamment dans les années 1990, la bisexualité est défendue et les bisexuelles prennent la parole. Hélène de Monferrand signe deux articles défendant la bisexualité en juillet 1992<sup>459</sup> puis en 1994<sup>460</sup>. Autour de ces articles, de nombreux débats éclatent par courrier de lectrices interposés. Ce n'est qu'à partir de 1997 qu'une véritable différence dans le traitement des bisexuelles est observable dans *Lesbia magazine*, autour notamment de la création de l'association Bi'cause dont les fondatrices sont interviewées dans le numéro de décembre de la même année<sup>461</sup>. Cette progressive et houleuse inclusion est le reflet des débats théoriques qui secouent les milieux féministes, lesbiens et LGBT au début des années 1990 avec l'arrivée de la théorie queer. Définie par le sociologue et activiste queer et transféministe Sam Bourcier comme « un rapport hypercritique à l'identité et aux politiques de l'identité, qu'elles soient homo/hétérosexuelles, nationales, de genre, de classe, de race, intersection des traits identitaires comprise<sup>462</sup>», sa traduction et diffusion en France constituent un point de rupture majeur pour les mouvements comme pour la presse lesbienne, venant questionner les fondements de son existence.

Ainsi, l'impact qu'a pu avoir la presse lesbienne française sur la politisation de son lectorat et la construction communautaire est nuancé par les limites de sa diffusion sur le plan matériel, les barrières socio-économiques qu'elle dresse et le portrait homogénéisé et excluant des lesbiennes et saphiques qu'elle brosse. A l'heure où celle-ci se limite à deux périodiques, l'un exclusivement en ligne et l'autre à la parution très irrégulière, les questions que nous nous posons sont les suivantes : La presse lesbienne a-t-elle su dépasser ses limites ? Ou bien est-elle devenue elle-même dépassée ?

---

<sup>458</sup> Rich, Adrienne. « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, mars 1981, pp.15-43.

<sup>459</sup> De Monferrand, Hélène, « Défense & illustration des bisexuelles », *Lesbia Magazine*, n°107, juillet 1992.

<sup>460</sup> De Monferrand, Hélène, « Ne tirez pas sur les bis... à Françoise, l'héroïne du dernier courrier des lectrices », *Lesbia Magazine*, n°129, juillet 1994.

<sup>461</sup> Chen, Yen-Hsui. *op. cit.*, p.134.

<sup>462</sup> Bourcier, Marie-Hélène. « Queer Move/ments », *Mouvements*, vol. no20, no. 2, 2002, p.37.

## **PARTIE IV : Reconfigurations contemporaines et nouveaux enjeux de la presse lesbienne en France**

« Je pense que [*Lesbia Magazine*] peut durer tant qu'il aura son utilité, à partir du moment où la communauté lesbienne ne fournira plus des personnes qui auront l'étoffe et l'envie de faire un journal comme *Lesbia* c'est que la communauté lesbienne n'en aura plus besoin ou ne le méritera plus. On trouve des gens pour assurer la relève si on doit continuer, sinon on ne trouvera personne et ce sera "basta"<sup>463</sup>» annonce Christiana Jouve dans le centième numéro du périodique, qui paraît en fin d'année 1991. Vingt ans plus tard, *Lesbia Magazine* disparaît, et trente ans plus tard, plus aucun mensuel lesbien n'abonde dans les kiosques français. Sans s'attarder sur la notion de « mérite » qu'elle développe et le jugement de valeur qui l'accompagne, la question de « besoin » se pose en effet. Au travers des nombreuses évolutions qui ont pris cours durant ces trente dernières années, les communautés lesbiennes ont-elles encore besoin d'une presse papier qui leur soit entièrement dédiée ?

Le déclin de la presse lesbienne peut s'expliquer par plusieurs facteurs : D'une part, la progression des droits des lesbiennes, avec notamment l'accès au mariage depuis la loi du 17 mai 2013 et à la procréation médicalement assistée avec la loi du 2 août 2021. Au-delà des évolutions de la législation, c'est également une évolution de l'acceptation sociale qui peut être remarquée. En 1975, un an avant la parution du premier périodique lesbien, seulement 24% de la population française considère l'homosexualité comme « une manière comme une autre de vivre sa sexualité », contre 85% en 2019<sup>464</sup>. En parallèle à ce processus de normalisation, la presse généraliste commence peu à peu à aborder les thématiques LGBT, phénomène que Jacqueline Pasquier remarque déjà en 2008 : « Il faut avoir en tête qu'il y a désormais concurrence avec la presse généraliste, qui s'empare des sujets LGBT<sup>465</sup>».

A cette relative normalisation de l'homosexualité qui vient questionner la pertinence d'une presse strictement lesbienne, ou du moins lui apporter une plus large compétition, s'ajoute un changement de paradigme dans les communautés LGBT et lesbiennes : le lesbianisme radical, socle idéologique d'origine de la presse lesbienne, semble supplanté par la théorie queer. Ce réaménagement des perspectives se reflète dans la presse par le renforcement et

---

<sup>463</sup> Jouve, Christiane citée dans Gonnard, Catherine. « Demandez le journal », *Lesbia Magazine*, n°100, décembre 1991, p.19.

<sup>464</sup> Ifop, « Observatoire Des LGBTphobies, Le regard des Français sur l'homosexualité et la place des LGBT dans la société », *Rapport d'étude pour la Fondation Jasmin Roy Sophie Desmarais*, 24 juin 2019, p.7.

<sup>465</sup> Pasquier, Jacqueline. « 1967-2008 : la presse gay et lesbienne », Bibliothèque Municipale de Lyon, 17 mai 2008, disponible sur [https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id\\_video=245](https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id_video=245), consulté le 03 août 2023.

l'apparition de périodiques LGBT+ et féministes. Conjointement, la transition numérique et ses conséquences pour l'ensemble du secteur de la presse entraînent un redéploiement des médias exclusivement lesbiens en ligne, notamment sur les réseaux sociaux. Face à tous ces bouleversements, deux périodiques lesbiens subsistent, mais semblent en décalage avec les attentes d'une partie de la communauté lesbienne. « Pour durer, les médias LGBT doivent régulièrement s'adapter<sup>466</sup>», remarque Jacqueline Pasquier. Cette adaptation inclut-elle, in fine, la fin de la presse lesbienne papier ?

#### A. La presse lesbienne au prisme du queer

En 1999, la revue québécoise *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* retire la mention « Pour lesbiennes seulement » de sa couverture<sup>467</sup>. Dans le numéro 25, son comité de rédaction explique la raison derrière ce choix :

Nous avons pris cette décision parce que le discours ambiant sur le lesbianisme s'est transformé depuis, notamment, l'apparition de la théorie queer qui a immédiatement bénéficié d'un large courant de sympathie et d'une importante reconnaissance sociale. Tandis que ce phénomène prenait de l'ampleur, qu'un lesbianisme institutionnel se mettait en place, que l'homosexualité devenait un sujet d'études, le lesbianisme radical était soit ignoré, soit déformé [...] <sup>468</sup>.

Cette décision indique le changement de stratégie de visibilité lesbienne qui s'opère, où la non-mixité n'est plus pensée comme étant le modèle idéal. Il marque également la fin de la revue, qui disparaît jusqu'en 2014, où un numéro d'hommage à Danielle Charest, membre fondatrice, est publié<sup>469</sup>. La diffusion de la théorie queer se faisant plus rapidement outre-Atlantique, cette modification préfigure les dynamiques émergentes ensuite en France, où la traduction des textes théoriques est plus tardive<sup>470</sup>.

Il a pu être remarqué, au cours de notre étude, que la presse lesbienne française s'est principalement bâtie sur le lesbianisme radical. Ainsi, il paraît intéressant de se pencher sur la

---

<sup>466</sup> Pasquier, Jacqueline. *op. cit.*

<sup>467</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.91.

<sup>468</sup> *Ibid.*

<sup>469</sup> Bergeron, Marie-Andrée. « « Pour lesbiennes seulement » : la revue comme praxis révolutionnaire. Le cas d'Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui. » *Analyses*, volume 16, numéro 1, hiver 2022, p.51.

<sup>470</sup> Bourcier, Marie-Hélène. *op. cit.*, p.37.

façon dont celui-ci s'articule avec la théorie queer, et sur le retour et le maintien d'une presse mixte queer et féministe que cela entraîne.

### 1. *Lesbianisme radical et théorie queer*

Pour mieux cerner les contextes militants actuels dans lesquelles les presses lesbienne, féministe et LGBT s'inscrivent, un détour théorique est inévitable. En effet, la théorie queer, qui émerge aux Etats-Unis au tournant des années 1990 au travers de plusieurs figures d'abord isolées, imprègne les mouvements contemporains de lutte pour les minorités sexuelles et de genre. Se situant à l'origine à l'opposé du féminisme matérialiste et du lesbianisme radical par son analyse poststructuraliste des normes sexuelles et de genre, la théorie queer connaît un développement différé et différencié en France, où elle est d'abord relayée par Sam Bourcier. Malgré les réticences rencontrées à son arrivée, qui persistent encore aujourd'hui de façon plus minoritaire, la théorie queer est adaptée et adoptée dans les milieux féministes et LGBT français. Sa progressive adhésion marque le redéploiement et le maintien d'une presse mixte queer intersectionnelle, conjuguant enjeux féministes et LGBT.

Queer est un terme polysémique, issu d'une insulte anglophone employée à l'égard de celles et ceux qui ne se conforment pas aux normes sexuelles et de genre, signifiant « étrange, bizarre, tordu ». L'expression est réinvestie par des militant·es puis par des théoricien·nes dans un contexte de crise du sida, de néolibéralisme reaganien et thatchérien, et d'assimilation des mouvements gays et lesbiens. Renvoyant « à la fois à un corpus théorique et un mouvement social<sup>471</sup>», elle est souvent employée, à tort, comme synonyme interchangeable à LGBT. Ses théoricien·nes principaux sont la philosophe italienne Teresa de Lauretis, la philosophe américain·e Judith Butler ou encore l'universitaire américain Jack Halberstam. Ces penseur·euses se sont basés sur les théories post-structurales françaises, notamment celles de Michel Foucault, pour penser l'identité, le genre, et la sexualité<sup>472</sup>.

La théorie queer souhaite sortir de l'approche identitaire, parfois essentialiste, et institutionnalisée du militantisme gay et lesbien pour proposer une lecture « performative » des catégories de genre et de la sexualité. Ces catégories sont réfléchies comme produites et régies par une « matrice hétérosexuelle », selon les termes de Judith Butler, mobilisés dans son

---

<sup>471</sup> Paternotte, David. « Le Phénomène Queer En France et En Europe. Hybridation et Effets de Circulation. », *Revue Française de Science Politique*, vol. 63, no. 2, 2013, p. 374.

<sup>472</sup> Bourcier, Sam. *op. cit.*, p.40.

ouvrage référence, *Gender Trouble*, qui paraît en 1990<sup>473</sup> et n'est traduit en français qu'en 2005<sup>474</sup>. Judith Butler amène avec *Trouble dans le genre* à une remise en question de la validité des normes de genre qui fondent l'identité de genre. Réfutant l'existence d'une binarité genrée, mettant en lumière la performativité des actes censés appuyer sa légitimité, iel chamboule les représentations sociales que l'on se fait sur le sexe, le genre et la sexualité et conteste l'idée que l'identité des individus soit fondée par ces paramètres. En plus de cette notion majeure de performativité du genre, la théorie queer forge le concept « d'hétéronormativité », c'est-à-dire « l'ensemble des normes qui font que l'hétérosexualité semble naturelle ou normale et qui organisent l'homosexualité comme son opposé binaire<sup>475</sup> ». En somme, la théorie queer « s'intéresse aux effets opprimants que génèrent des conceptions des genres bloquées, mais aussi à la circulation, voire à la fabrication, de masculinités et de féminités sans correspondance avec le sexe dit "biologique" <sup>476</sup> ».

En France, la théorie queer est notamment diffusée par le biais de Sam Bourcier dans la seconde partie des années 1990. Ce dernier en prend connaissance en 1995 en découvrant, par coïncidence, *Gender Trouble* de Judith Butler dans une librairie militante à Londres<sup>477</sup>. En 1996, il crée Le Zoo, une association queer ayant pour but de « queeriser et de politiser les savoirs français via un activisme culturel qui redonnait son sens sociologique et politique à la culture avec un grand « C » à la française.<sup>478</sup> ». Le Zoo cherche à développer les études queer en organisant des séminaires et en traduisant les ouvrages théoriques de référence. D'autres acteur·ices ont joué un rôle important dans la diffusion de la théorie queer en France, notamment le sociologue spécialisé dans les questions de sexualité Éric Fassin, qui préface l'édition française de *Trouble dans le genre*. Le philosophe et sociologue Didier Eribon contribue également à son développement, en organisant en 1997 au Centre Pompidou à Paris le premier grand colloque en France consacré aux études gays et lesbiennes, où il invite la penseuse queer Eve Kosofsky Sedgwick<sup>479</sup>.

---

<sup>473</sup> Butler, Judith. *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, New York, Routledge, 1990.

<sup>474</sup> Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus, Paris, La Découverte, 2005.

<sup>475</sup> Corber, Robert, Valocchi, Stephen cités dans Mayer, Stéphanie. « Des critiques féministes de l'hétérosexualité : contribution et limites des théorisations lesbiennes et queers. », *Recherches féministes*, volume 33, numéro 2, 2020, p.29.

<sup>476</sup> Andrieu, Bernard. « Entretien avec Marie-Hélène Bourcier », *Corps*, vol. 4, no. 1, 2008, p.6.

<sup>477</sup> *Ibid.*, p.5.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p.6.

<sup>479</sup> Perreau, Bruno. « Chapitre 2 - Pratique de la théorie », , *Qui a peur de la théorie queer ?*, sous la direction de Perreau Bruno, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, p.111.

Malgré ce certain engouement universitaire, la théorie queer met du temps à s'installer en France, et connaît une réception différenciée. Judith Butler reste peu lue avant sa traduction en 2005<sup>480</sup>, et la diffusion des autres textes théoriques majeurs se fait également tardive, ce qui entraîne son interprétation hors de son contexte premier de production. Pour Sam Bourcier, l'interprétation faite des textes queer en France est « dépolitisante<sup>481</sup> ». Elle réduirait « l'approche queer à un confusionnisme ou à une apologie de l'ambiguïté sexuelle<sup>482</sup> ». Symbole de cette réception française différenciée, en réponse à l'utilisation du terme queer de façon dépolitisée, le terme est traduit par certain·es militant·es en « transpédégouine »<sup>483</sup>. Ce mot-valise a l'avantage d'être plus parlant pour un public francophone, tout en opérant la même stratégie de renversement de stigmatisme en réinvestissant les insultes proférées à l'encontre des minorités sexuelles et de genre. Le terme remplit la même fonction que l'acronyme LGBT, c'est-à-dire rassembler des identités minoritaires pour une lutte commune, en s'en distinguant par sa portée radicale, en opposition avec la réutilisation également dépolitisée du sigle.

Durant sa diffusion sur le territoire français, en plus d'être mal comprise et parfois caricaturée, la théorie queer rencontre surtout de vives oppositions, notamment auprès des féministes matérialistes, branche du féminisme dont le lesbianisme radical est issu. Dans son étude de l'intégration du queer au féminisme québécois francophone, la chercheuse en sciences politiques spécialisées dans les études féministes Geneviève Pagé regroupe les critiques féministes de la théorie queer en trois axes majeurs :

- 1) la déconstruction des femmes et des lesbiennes en tant que sujet politique
- 2) l'investissement dans l'univers symbolique du politique comme espace de subversion, au détriment des relations matérielles et des structures de pouvoir
- 3) la disparition de la spécificité lesbienne et l'absence de remise en question des privilèges masculins dans les mouvements queer<sup>484</sup>

L'approche poststructuraliste de la théorie queer est ainsi considérée comme trop individualiste au regard du féminisme matérialiste, et comme une menace à la visibilité lesbienne. En voulant tout déconstruire, la théorie queer ne permettrait pas d'analyser les

---

<sup>480</sup> Paternotte, David. *op. cit.*, p. 378.

<sup>481</sup> Lorenzi, Marie-Émilie, « « Queer », « transpédégouine », « torduEs », entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe *queer* », *GLAD!*, 02 | 2017

<sup>482</sup> Bourcier, Sam, cité dans Lorenzi, Marie-Émilie. *op. cit.*

<sup>483</sup> Lorenzi, Marie-Émilie. *Ibid.*

<sup>484</sup> Pagé, Geneviève. « La Lente Intégration Du Queer Au Féminisme Québécois Francophone: Douze Ans de Résistance et Le Rôle de Passeur Des Panthères Roses. », *Canadian Journal of Political Science / Revue Canadienne de Science Politique*, vol. 50, no. 2, 2017, p.540.

rapports de pouvoir de façon pertinente. Cette apparente opposition entre théorie queer et lesbianisme radical est renforcée par la différence des stratégies politiques proposées. Les lesbiennes radicales luttent pour l'abolition du patriarcat et la fin de l'oppression des femmes, ce qui passe selon elles par un certain séparatisme lesbien, et qui pendant longtemps légitime l'existence d'une presse uniquement lesbienne. Pour les queers, l'abolition du patriarcat n'est pas envisagée de prime abord. Selon la chercheuse en sciences politiques spécialisée en études féministes Stéphanie Mayer, iels « ambitionnent, par la mise en scène d'une diversité de pratiques et d'identités, d'aménager de l'espace dans la matrice « au-delà des restrictions hétéronormatives » pour plus d'inclusivité.<sup>485</sup>»

Si ces conceptions idéologiques paraissent antagonistes, la réception différée de la théorie queer, associée à la lecture des théories féministes matérialistes par la plus jeune génération, ont entraîné une conjugaison particulière des deux<sup>486,487</sup>. De nombreux collectifs de lutte se trouvent ainsi, dans la pratique, à piocher à la fois dans les perspectives queers et matérialistes. Comme Ilana Eloït qui explique dans sa démarche de recherche pour sa thèse doctorale *Lesbian Trouble* qu'elle a « involontairement développé une position de lecture proprement lesbienne-queer », c'est-à-dire « une position qui réfléchit aux contradictions entre l'identité lesbienne et la critique queer et qui en tire parti, plutôt que d'essayer de les résoudre<sup>488</sup>», de nombreux·ses militant·es en entrelacent des éléments sans tomber dans une binarité théorique. Cette position est propre à chaque personne, mais semble généralement conjuguer la base théorique du lesbianisme radical, en particulier wittigienne, à la critique de l'essentialisme apportée par le queer, notamment sur l'identité de genre. Ce positionnement permet une plus grande inclusivité, notamment des lesbiennes qui ne sont pas cisgenres, c'est-à-dire qui ne s'identifient pas au genre qui leur a été assigné à la naissance, question qui semble globalement absente de la presse lesbienne pré-théorie queer. Si l'articulation entre lesbianisme radical et théorie queer a été et reste sujet à controverses, elle semble donc malgré tout possible.

Puisque la théorie queer s'étend à tout le système sexe/genre/sexualité, elle est mobilisable à la fois dans le militantisme féministe et le militantisme LGBT. Ainsi, sa montée en popularité en France, au travers de la traduction des ouvrages états-uniens de référence et la

---

<sup>485</sup> Mayer, Stéphanie. « Des critiques féministes de l'hétérosexualité : contribution et limites des théorisations lesbiennes et queers. » *Recherches féministes*, volume 33, numéro 2, 2020, p. 35.

<sup>486</sup> Noyé, Sophie. « Pour un féminisme matérialiste et queer », texte faisant suite à la communication de l'autrice au sein de l'atelier « Matérialismes féministes » lors du colloque « Penser l'émancipation » (Nanterre, février 2014), *Contretemps. Revue de critique communiste*, 17 avril 2014.

<sup>487</sup> Perreau, Bruno. *op. cit.*, p.144.

<sup>488</sup> Eloït, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.97, traduit par nous.

publication d'ouvrages français, notamment la trilogie *Queer Zones* de Sam Bourcier publiée entre 2000 et 2011 et *Le Manifeste contra-sexuel* de l'écrivain et chercheur Paul B. Preciado en 2000, ainsi que d'un grand nombre de travaux universitaires sur le sujet, donnent une nouvelle base politique au militantisme mixte. Celui-ci se développe à partir de 2005, année où le nouveau collectif Les Tordues, traduction de queer, organise une contre-manifestation à la marche des fiertés (alors appelée Gay Pride) de Paris<sup>489</sup>. Ce développement du militantisme queer, dont l'importance est aujourd'hui majeure au sein de l'ensemble des mouvements LGBT, s'accompagne du développement d'une presse mixte transpédégouine et queer féministe. Entre relais de la parole lesbienne et facteur de son invisibilisation, il s'agit d'observer le déploiement de cette presse mixte, son poids contemporain, ainsi que sa perception par les lesbiennes d'aujourd'hui.

## 2. Le développement d'une presse transpédégouine et queer et féministe

67,1%, c'est le nombre de répondant·es à notre questionnaire ayant connaissance d'au moins un magazine papier LGBT français<sup>490</sup>, contre 25,9% pour les magazines lesbiens<sup>491</sup>. Si la presse mixte a toujours existé, et que c'est par elle qu'une parole lesbienne a pu être premièrement relayée, elle semble aujourd'hui majoritaire, bien plus connue et diffusée que la presse lesbienne existante. Parmi les périodiques les plus cités, trois reviennent particulièrement : *Têtu* (31 fois), *Hétéroclite* (20 fois), et *La Déferlante* (18 fois)<sup>492</sup>. Puisque *Têtu* existe depuis 1995, nous avons décidé de concentrer notre analyse sur les deux autres, plus récents, et qui se revendiquent au moins partiellement du queer : *Hétéroclite*, qui prend la mention « Bimestriel transpédégouine mais pas que... » en septembre 2020, et *La Déferlante*, qui se définit comme « la revue des révolutions féministes », et qui « fait dialoguer des personnes inscrites dans les courants intellectuels et militants divers, de la tradition matérialiste à la pensée queer<sup>493</sup> ». Au

---

<sup>489</sup> Perreau, Bruno. *op. cit.*, p.151.

<sup>490</sup> Questionnaire en ligne, réponses à la question « Connaissez-vous des magazines papier LGBTIQ+ français ? », 67,1% de « oui » (soit 57 sur 85 réponses). Voir Annexe 3 - Réponses à notre questionnaire en ligne.

<sup>491</sup> Questionnaire en ligne, réponses à la question « Connaissez-vous des magazines papier lesbiens français ? », 25,9% de « oui » (soit 22 sur 85 réponses).

<sup>492</sup> Questionnaire en ligne, réponses à la question optionnelle « Si oui, lesquels ? » suivant la question « Connaissez-vous des magazines papier LGBTIQ+ français ? », à laquelle 57 participant·es ont répondu sur les 85.

<sup>493</sup> Barbier, Marie, Geffroy, Lucie, Josse, Emmanuelle, et Pillas, Marion. « Notre manifeste », *La déferlante*, site officiel, accessible sur <https://revueladeferlante.fr/manifeste/>, consulté le 09 août 2023.

travers de ces deux périodiques populaires, l'un d'abord LGBT et l'autre surtout féministe, il s'agit d'observer la place réservée à la parole et à la visibilité lesbienne.

*Hétéroclite* est un périodique d'abord mensuel, paraissant pour la première fois en avril 2006, qui devient, suite à la crise du covid, un bimestriel en septembre 2020. Tiré à 20,000 exemplaires avant sa cessation d'activité en juin 2023, le magazine est une référence pour les personnes LGBT de la région Auvergne-Rhône-Alpes, où il est distribué gratuitement dans les villes de Lyon, Grenoble et Saint-Etienne. C'est cette particularité régionale qui explique sa popularité dans notre échantillon, 43 des répondant·es au questionnaire y résidant (soit 50,6%)<sup>494</sup>. En plus d'un journal, *Hétéroclite* est un site internet, une petite maison d'édition et un festival littéraire. Sa ligne éditoriale se veut claire dès le premier numéro : « : [...] *Hétéroclite* veut investir le centre, pour y partager avec tous une expérience singulière : celle de la différence sexuelle. [...] Pour investir le centre, nous faisons le choix d'un journal local, gratuit et distribué en libre-service<sup>495</sup> ». Ainsi, le périodique souhaite s'adresser à un public large, tout en traitant de thématiques LGBT et féministes avec un angle principalement culturel. Cette volonté est signifiée dans sa mention, « mensuel gratuit gay mais pas que... », indiquant que chaque personne, et pas seulement les hommes gays, peut y trouver quelque chose.

Dans ses premiers numéros, les lesbiennes semblent pourtant plutôt absentes de sa ligne éditoriale. Sur les quinze premières éditions, seulement deux comportent au moins une page consacrée aux lesbiennes. Dans le numéro 4 de septembre 2006, un dossier « Rencontre du 3e type » est dédié aux lesbiennes militantes, où cinq sont interviewées<sup>496</sup>. Dans le numéro 10 de mars 2007, un dossier leur est consacré dans le cadre des Assises de la mémoire gay et lesbienne de Lyon ayant lieu cette même année, où les lesbiennes sont mises à l'honneur<sup>497</sup>. Le dossier comporte ainsi une présentation de l'évènement, son programme, ainsi qu'une courte interview avec Anne Rambach en sa qualité d'invitée des assises, qui est également à l'époque rédactrice de *Lesbia Magazine*. Dans ces premiers numéros et les numéros suivants, on remarque globalement un assez grand déséquilibre entre sujets concernant les gays et articles concernant les lesbiennes, déséquilibre historiquement retrouvé. Quand le mot lesbien/ne est employé, ce n'est presque jamais seul mais toujours accolé à la formule « gay et lesbien ».

---

<sup>494</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>495</sup> Benyamina, Renan. « Edito », *Hétéroclite*, n°1, avril 2006, p.2.

<sup>496</sup> Daoud, Dalya. « Le dossier : Rencontre du 3e type », *Hétéroclite*, n°4, septembre 2006, pp.4-5.

<sup>497</sup> Benyamina, Renan. « Événement : Lesbienne, mon amour », *Hétéroclite*, n°10, mars 2007, p.8.

Il est intéressant de noter que la théorie queer fait son apparition très tôt dans le magazine, avec un dossier qui lui est consacré dès le numéro 6 intitulé « Queer, c'est quoi ? » suivi d'un entretien sur « L'art queer libérateur » avec l'écrivain français Erik Rémès<sup>498</sup>. Les thématiques queers restent cependant minoritaires dans *Hétéroclite* pendant les dix années qui suivent, avant de ressurgir un peu plus nettement à partir de 2017. En septembre 2021, après quatre mois d'arrêt dus aux difficultés financières engendrées par la crise du covid, *Hétéroclite* revient en tant que bimestriel, avec la nouvelle mention « Bimestriel transpédégouine mais pas que... ». Ce changement n'est pas directement explicité par la rédaction, qui l'évoque de façon très brève dans l'éditorial : « Le mensuel gratuit gay mais que... a fait son temps, vive le bimestriel transpédégouine mais pas que...<sup>499</sup> ». On observe cependant une visibilité lesbienne plus importante à partir de ce numéro, autant en couverture que dans le contenu. Les numéros suivants comportent tous, sans exception, un ou plusieurs articles traitant plus ou moins directement du lesbianisme : Le numéro 159 comporte un dossier sur la santé sexuelle des lesbiennes<sup>500</sup>, le numéro 160 consacre une page au podcast franco-suisse saphique « J'aime les filles »<sup>501</sup>, et le numéro 161 invite l'autrice homosexuelle Nina Bouraoui<sup>502</sup>, revient sur la première marche des fiertés lesbiennes lyonnaises du 23 avril 2022<sup>503</sup> ou encore traite du documentaire *The Archivettes*, qui raconte l'histoire des « Lesbian Herstory Archives », archives communautaires lesbiennes de New York<sup>504</sup>. Beaucoup de ces articles sont signés par la journaliste Athina Gendry, qui rejoint l'équipe d'*Hétéroclite* au moment de sa reprise en tant que bimestriel. Au niveau des couvertures, sur lesquelles ne figurent aucune figure humaine jusqu'en 2012, on observe dans les numéros les plus récents la représentation de plusieurs personnalités saphiques et lesbiennes. L'artiste Inayat fait par exemple les couvertures des numéros 163 et 166 et Jasmine Touiti, qui était pendant longtemps derrière le compte Instagram littéraire Les gouines écrivent, fait la couverture du numéro 158. Cette dernière participe également de façon occasionnelle à la rédaction d'articles de revues littéraires au sein du magazine.

Ainsi, si *Hétéroclite* se veut dès le départ être le relais de la « différence sexuelle », comme explicité dans son premier éditorial, il met majoritairement de côté les thématiques

<sup>498</sup> *Hétéroclite*, n°6, novembre 2006, pp.4-5.

<sup>499</sup> Caruana, Stéphane. « Renaître de nos cendres », *Hétéroclite*, n°155, septembre/octobre 2020, p.5.

<sup>500</sup> Eched, Yaël. « Point sur la santé sexuelle des lesbiennes », *Hétéroclite*, n°159, janvier/février 2022, p.10.

<sup>501</sup> Gendry, Athina. « Amour et infos pratiques », *Hétéroclite*, n°160, mars/avril 2022, p.35.

<sup>502</sup> A., Sarah. « Les (in)satisfaction(s) ? », *Hétéroclite*, n°161, mai/juin 2022, p.32.

<sup>503</sup> Gendry, Athina. « Retour sur la dyke march lyonnaise », *Ibid.*, pp.40-41.

<sup>504</sup> Gendry, Athina. « Objet après objet : La mémoire lesbienne », *Ibid.*, pp.36-37.

lesbiennes pendant la plus grande partie de son existence, avant son changement de mention, de périodicité et d'équipe en septembre 2021. Son arrêt en juin 2023 survient peu de temps après une évolution positive dans la place accordée aux lesbiennes dans ses pages, et semble regretté par beaucoup. Dans les réponses à notre questionnaire, diffusé au même moment de l'annonce de son ultime numéro, on retrouve plusieurs messages de regret :

« Hétéroclite a un contenu de grande qualité et permet de se tenir au courant de l'actualité LGBTQI+ à Lyon (sorties culturelles, culinaires, etc.). Malheureusement, les rédacteur·ices viennent d'annoncer la fin de la revue. »

« Je me sens plus représentée [par la presse lesbienne] qu'il y a 10 ans, c'est certain ! Je suis contente de voir que *La Déferlante* fonctionne si bien, mais en contrepartie, *Hétéroclite* qui périclité, c'est triste !<sup>505</sup>»

Du côté de *La Déferlante*, cela fonctionne en effet mieux que pour *Hétéroclite*, comme l'avance cette participante au questionnaire. Plus récent mais toujours en parution, *La Déferlante* est une revue trimestrielle féministe fondée par Marie Barbier, Lucie Geffroy, Emmanuelle Josse et Marion Pillas, toutes issues du milieu de la presse et de l'édition. Elle est distribuée en librairie par Harmonia Mundi, et écoule son premier tirage de 18,000 exemplaires dès son premier numéro, lançant une seconde impression du même nombre<sup>506</sup>. Sa périodicité lui permet un plus long format, avec des sujets de fond, dans « une ligne intersectionnelle<sup>507</sup> ». Il est principalement financé par son système d'abonnement, qui comporte deux prix : l'un à 65 euros et l'autre, « solidaire », destiné aux personnes précaires et aux étudiant·es, à 56 euros. Bien qu'il ne se définisse pas comme LGBT, il est considéré par dix-huit des répondant·es à notre questionnaire comme tel, et même lesbien par trois d'entre iels<sup>508</sup>.

Cette réception par le public lesbien et saphique s'explique par l'importance accordée aux thématiques lesbiennes et la participation de nombreuses figures majeures des cercles lesbiens dans *La Déferlante*. Dès son premier numéro, on retrouve par exemple la réalisatrice lesbienne Céline Sciamma et la réalisatrice et autrice queer Amandine Gay, ainsi qu'un dossier sur l'autrice lesbienne afro-américaine Audre Lorde, pour ne citer que ces seuls exemples. Chacun des onze numéros parus jusque-là inclut des sujets et des objets lesbiens sans craindre les mots : le mot « lesbienne » figure directement en couverture des numéros 6 de juin 2022 et

---

<sup>505</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>506</sup> Croiset, Laure. « Elles lancent la revue trimestrielle des révolutions féministes "*La Déferlante*" », *Challenges*, 9 mai 2021, accessible sur [https://www.challenges.fr/femmes/elles-lancent-la-revue-trimestrielle-des-revolutions-feministes-la-deferlante\\_763675](https://www.challenges.fr/femmes/elles-lancent-la-revue-trimestrielle-des-revolutions-feministes-la-deferlante_763675), consulté le 10 août 2023.

<sup>507</sup> Barbier, Marie, citée dans Croiset, Laure. *op. cit.*

<sup>508</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne, sur un échantillon de 85 personnes lesbiennes ou saphiques.

8 de novembre de la même année. *La Déferlante*, qui souhaite « donner la parole aux femmes et aux minorités sexuelles et de genre et visibiliser leurs vécus et leurs combats<sup>509</sup> » semble ainsi réussir la mission qu'elle s'est donnée. Sur les vingt personnes lesbiennes et saphiques questionné·es ayant déclaré être abonné·e à un magazine LGBT, dix d'entre elles le sont à *La Déferlante*, faisant d'elle la revue au plus grand nombre d'abonnements au sein de notre échantillon. Lorsqu'interrogé·es sur ce qui leur plaît dans *La Déferlante*, voici quelques-unes des réponses obtenues :

« [...] Être en lien avec mon histoire, passée ou celle qui s'écrit. »

« Le fait que ce soient des femmes qui le tiennent, le fait de découvrir de nouvelles personnes de la communauté, l'engagement de ma part à payer pour qu'il subsiste »

« Le fait que des artistes lesbiennes soient mises en avant, le focus sur la vie de lesbiennes en général<sup>510</sup> »

*La Déferlante* semble donc satisfaire une partie de son lectorat lesbien, qui se retrouve suffisamment dans ses pages. La non-mixité de sa direction semble également être un point important, cité par trois répondantes, à l'inverse des périodiques LGBT dont la direction de la publication est généralement masculine, comme *Hétéroclite*, dont le dernier directeur était Stéphane Caruana. En plus de sa parution trimestrielle, *La Déferlante* se rend plus accessible par une newsletter bimensuelle, lettre d'information diffusée par mail traitant de l'actualité « au prisme du genre<sup>511</sup> », ainsi qu'un compte Instagram condensant des articles de façon gratuite, qui comptabilise 60,100 abonné·es en août 2023. L'équipe de *La Déferlante* parvient ainsi à investir à la fois un espace matériel et immatériel, vraisemblablement grâce au plus large lectorat auquel elle s'adresse, tandis que la presse LGBT papier comme *Hétéroclite* continue de disparaître et que la majorité des médias lesbiens sont contraints à une existence limitée aux plateformes numériques.

---

<sup>509</sup> Barbier, Marie, Geffroy, Lucie, Josse, Emmanuelle, et Pillas, Marion. « Notre manifeste », site officiel de *La Déferlante*, accessible sur <https://revueladeferlante.fr/manifeste/>, consulté le 09 août 2023.

<sup>510</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>511</sup> « La newsletter de *La Déferlante* », site officiel de *La Déferlante*, accessible sur <https://revueladeferlante.fr/newsletters/>, consulté le 10 août 2023.

## B. Lire lesbien, des kiosques aux smartphones

« Les médias lesbiens en ligne, c'est plus facile d'accès. Mais la haine des autres aussi y est plus facile d'accès<sup>512</sup> » écrit une répondante à notre questionnaire. A l'heure de la presse numérique, l'objet à soi, la preuve matérielle de présence, l'espace uniquement lesbien, ne sont plus vraiment d'actualité. La presse lesbienne n'est pas épargnée par la transition numérique, qui touche l'ensemble du secteur de la presse depuis les années 2000. Le phénomène de « mutation de l'ensemble des médias<sup>513</sup> » s'observe ainsi dans ses rangs. A défaut d'être présents dans les kiosques, les discours lesbiens se font une place en ligne, du site internet d'informations à la moins orthodoxe page Instagram. Internet et les réseaux sociaux bousculent les modes d'accès aux médias communautaires, facilitant leur lecture mais également leur lancement. S'ils parviennent à remplir beaucoup des rôles de la presse papier, leur caractère éphémère, leur contenu plus superficiel et leur immatérialité semblent incommoder leurs lecteur·ices.

### 1. L'impact du numérique sur l'accès à la presse lesbienne

Si seulement 25,9 % des personnes lesbiennes et saphiques interrogées disent connaître au moins un titre de presse lesbienne papier, iels sont 76,5 % à suivre de médias lesbiens en ligne<sup>514</sup>, signe de l'importance pris par ceux-ci ces dernières années, notamment chez les jeunes qui constituent la majorité de notre échantillon. L'instantanéité, l'accessibilité et l'anonymat qu'offrent les nouvelles technologies de l'information et de la communication permettent des « nouvelles formes de coprésence<sup>515</sup> » pour les minorités sexuelles et de genre. Particulièrement investies dans le cadre des rencontres amoureuses<sup>516</sup>, elles sont aussi un passage obligé pour les médias lesbiens existants, ainsi qu'un terreau fertile pour de nouveaux.

---

<sup>512</sup> Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>513</sup> Charon, Jean-Marie. « De la presse imprimée à la presse numérique. Le débat français », *Réseaux*, vol. 160-161, no. 2-3, 2010, p. 258.

<sup>514</sup> Questionnaire en ligne, réponses à la question « Suivez-vous des médias lesbiens en ligne (presse en ligne, compte Instagram, Twitter, Youtube, podcast...) ? », 76,5% de « oui » (soit 65 sur 85 réponses). Voir Annexe 3 - Réponses à notre questionnaire en ligne

<sup>515</sup> Chauvin, Sébastien, et Arnaud Lerch. « III. Modes de vie et sexualité », Sébastien Chauvin éd., *Sociologie de l'homosexualité*. La Découverte, 2013, p.47.

<sup>516</sup> *Ibid.*

Sur les nouvelles plateformes, la presse lesbienne suit le même chemin que la presse généraliste. Au début des années 2000 et du développement d'internet, la presse papier ne disparaît pas mais évolue et s'engage dans ce nouveau support<sup>517</sup>. Ainsi, c'est dès novembre 2005 que Bagdam Cafée, collectif à l'origine de la revue *Espace Lesbien*, investit le web avec une page dédiée où l'on retrouve déjà des textes critiques et des chroniques cinéma accessibles en un clic<sup>518</sup>. *La dixième muse* ouvre un domaine à son nom dès son lancement en tant que magazine papier, en 2003<sup>519</sup>, mais celui-ci ne devient un véritable site d'information à part entière qu'en 2010. D'autres journaux lesbiens créent rapidement leurs pages, comme *Il pleut des gouines* et *La lune*<sup>520</sup>. Ces sites sont conçus comme un « moyen complémentaire d'interaction entre [le] lectorat et le périodique<sup>521</sup> ». *Lesbia Magazine* n'ouvre son site internet que plus tard, en avril 2012<sup>522</sup>, et celui-ci n'est qu'une page de présentation sans contenu accessible. Cette arrivée tardive et ce manque d'investissement sont considérés par Jade Almeida comme des signes avant-coureurs de son déclin, symptômes d'un manque d'adaptation. Même les fanzines passent en ligne, comme c'est le cas de *Barbi(e)turix*, fanzine édité depuis 2005 par le collectif éponyme, qui ouvre son site web en 2013, et possède déjà une page Myspace dès 2006. Ce-dernier est aujourd'hui entièrement numérique, passant de fanzine à webzine.

Ces sites web d'information sans édition papier ont un nom : les *pure players*<sup>523</sup>. En France, ceux-ci se développent surtout en tant que sites d'informations LGBT généralistes, comme *Komitid* en 2018, préalablement cité. Les *pure players* lesbiens sont avant tout issus de pays anglophones, où ils apparaissent plus tôt comme le canadien *No More Potluck* lancé en 2009<sup>524</sup>. Depuis 2012, le webzine français *La tasse de thé* constitue une référence, mais n'est pas un organe de presse à proprement parler, relayant principalement des articles issus d'autres journaux. C'est depuis 2022 qu'un nouveau site d'informations lesbien majeur se dessine, *Lesbien raisonnable*. A l'origine, *Lesbien raisonnable* sont deux comptes Instagram et Twitter, mais le lancement d'une cagnotte en ligne en avril 2022 a permis la récolte de 49063 euros pour le développement d'un média d'information en ligne, ainsi que d'un magazine papier dont le

---

<sup>517</sup> Charon, Jean-Marie. *op. cit.*, p.255.

<sup>518</sup> Archive du site internet accessible sur <https://web.archive.org/web/20051122154527/www.bagdam.org/>.

<sup>519</sup> Archive du site internet accessible

sur <https://web.archive.org/web/20031124073045/www.ladixiememuse.com/>.

<sup>520</sup> Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *op. cit.*, p.190.

<sup>521</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.141.

<sup>522</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*, p.141.

<sup>523</sup> Charon, Jean-Marie. *op. cit.*, p.263.

<sup>524</sup> Zeffiro, Andrea, and Mél Hogan. "Five: Queered by the archive: No More Potlucks and the activist potential of archival theory", *Research Justice*, Bristol, UK: Policy Press, 2015.

premier numéro doit sortir en septembre 2023<sup>525</sup>. Son parcours se situe ainsi à l'inverse des parcours de presse classiques.

En plus de l'apparition de *pure players*, la transition numérique entraîne, dans l'ensemble des médias, un « renforcement de la place des “non-journalistes”<sup>526</sup>», c'est-à-dire des professionnels issus d'autres domaines que la presse (de la publicité, du marketing...). Dans le cas de la presse lesbienne, cet aspect ne semble pas véritablement pertinent à prendre en compte car, comme il a pu être précédemment démontré, elle est historiquement portée par des personnes qui ne sont pas des professionnel·les de la presse. Cependant, le développement des réseaux sociaux entraîne une offre abondante de pages lesbiennes d'informations (que nous détaillons dans une seconde partie) où de nouvelles professions se créent : les *community managers* traduits par le sociologue spécialisé dans les médias Jean-Marie Charon en « chargés de l'animation de la communauté<sup>527</sup>». Ces nouveaux postes, s'ils demandent des compétences spécifiques, ne requièrent pas de formation particulière. Ils peuvent constituer des emplois rémunérateurs, notamment grâce aux revenus de la publicité, même s'ils sont rarement, à la plus petite échelle du cadre lesbien, une source financière unique. Le développement de pages d'informations et de divertissement lesbiennes sur les réseaux sociaux peut être une initiative individuelle, qui ne demande pas au premier abord d'investissement financier, mais qui requiert en revanche du temps. Ces pages répondent ainsi, dans une certaine mesure, à l'une des premières limites de la presse lesbienne papier : le manque de moyens financiers et humains.

Au-delà de cette plus grande facilité d'accès à la création de nouveaux médias lesbiens, c'est aussi au niveau de l'étendue de sa réception que le changement s'opère. A la question « Trouvez-vous des avantages aux médias lesbiens en ligne comparés à la presse lesbienne papier ? », l'accessibilité est directement citée dans 63,5% des réponses (soit dans 54 réponses sur 85)<sup>528</sup>. Cette accessibilité est pensée de différentes manières, certaines étant caractéristiques des nouvelles technologies en général tandis que d'autres sont plus spécifiques aux lesbiennes en tant que groupe minorisé. L'accessibilité est ainsi pensée sous un angle financier (la gratuité est citée dans 16 des réponses) ainsi que sous un angle pratique (la facilité à trouver ces contenus et à les lire est citée dans 26 des réponses)<sup>529</sup>. Leur discrétion, critère propre aux minorités

---

<sup>525</sup> Lesbien Raisonnable, « Participez au développement de l'indispensable média pop culture du Gouinistan », Cagnotte Ulule, accessible sur <https://fr.ulule.com/lesbien-raisonnable/>, consulté le 11 août 2023.

<sup>526</sup> Charon, Jean-Marie. *op. cit.*, p.267.

<sup>527</sup> *Ibid.*, p.268.

<sup>528</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>529</sup> Réponses à la question ouverte « Trouvez-vous des avantages aux médias lesbien en ligne comparés à la presse lesbienne papier ? » de notre questionnaire diffusé en ligne.

sexuelles et de genre, est également régulièrement évoquée dans les réponses, aspect qui, comme il a pu être détaillé, limite l'accès à la presse lesbienne papier :

« [Les médias lesbien en ligne sont] plus discrets, on peut effacer l'historique si on n'est pas out. »

« Quand c'est sur téléphone, c'est plus sûr parce qu'il n'y a pas de trace réelle.<sup>530</sup> »

A ces formes plus directes d'accessibilité s'ajoute un autre aspect qui démarque les médias lesbiens en ligne de la presse lesbienne papier : la représentation des minorités intracommunautaires. En effet, en devenant une plateforme communicationnelle où chaque individu peut prendre la parole, internet redistribue les cartes en facilitant « la création, la mise en lien et la redistribution des ressources, des productions et des opinions des internautes<sup>531</sup> ». Cette particularité permet aux personnes marginalisées au sein même des communautés lesbiennes, telles que les personnes racisées, d'occuper une place plus importante dans les médias lesbiens en ligne. Cet aspect est remarqué par certain·es répondant·es à notre questionnaire, qui considèrent que les médias en ligne permettent « plus de diversité et de représentations<sup>532</sup> ».

Cependant, l'accessibilité d'Internet et des réseaux sociaux peut également se retourner contre les utilisateur·ices de médias lesbiens en ligne, faisant de ces dernier·ères la cible potentielle d'un public hostile. De nombreux·ses répondant·es au questionnaire évoquent notamment le manque de régulation des commentaires « violents et lesbophobes », « haineux<sup>533</sup> », relevant que la presse papier permet, au contraire, de les éviter. Un autre aspect venant nuancer l'accessibilité de ces médias en ligne est qu'ils sont plutôt destinés à un public jeune, et qu'ils « reconduisent des inégalités de capital (économique, physique, culturel, budget temps)<sup>534</sup> ». Enfin, les médias lesbiens en ligne sont régulièrement victimes de restrictions de visibilité, ce qu'on appelle le *shadow ban*, pratique d'abord mise en place par les plateformes pour lutter contre les fausses informations et les contenus haineux<sup>535</sup>, mais que subissent beaucoup de pages traitant de thématiques LGBT<sup>536</sup>.

---

<sup>530</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>531</sup> Rigoni, Isabelle. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p.34.

<sup>532</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>533</sup> *Ibid.*

<sup>534</sup> Chauvin, Sébastien, et Arnaud Lerch. « III. Modes de vie et sexualité », Sébastien Chauvin éd., *Sociologie de l'homosexualité*. Paris, La Découverte, 2013, p.47.

<sup>535</sup> Badouard, Romain. « Shadow ban. L'invisibilisation des contenus en ligne », *Esprit*, vol. , no. 11, 2021, p.75.

<sup>536</sup> Chanté, Joseph. "Instagram's murky 'shadow bans' just serve to censor marginalised communities.", *The Guardian*, 8 Nov. 2019, accessible sur <https://www.theguardian.com/commentisfree/2019/nov/08/instagram-shadow-bans-marginalised-communities-queer-plus-sized-bodies-sexually-suggestive>, consulté le 27 juin 2023.

Ainsi, si les médias lesbiens en ligne permettent une plus grande accessibilité - financière, pratique et via l'anonymat - que la presse papier, ils perpétuent malgré cela des inégalités de capital et d'âge, et restent soumis à une forme de censure. Si l'horizontalité des plateformes peut permettre à des groupes minorisés au sein des communautés lesbiennes de prendre la parole et d'être leurs propres relais d'information, dans les faits, l'offre de médias lesbiens semble également rencontrer ses limites. Malgré une diversité de contenus qu'il convient maintenant de détailler, les médias lesbiens satisfont-ils leurs communautés ?

## 2. Une offre de nouveaux médias lesbiens abondante

La suppression des coûts de distribution apportée par les plateformes numériques<sup>537</sup> permet à la presse lesbienne de se détacher de l'une de ses contraintes principales : la contrainte financière. Encourageant l'hyper-segmentation des publics<sup>538</sup>, internet et les réseaux sociaux sont les terrains idéals pour les groupes minoritaires. C'est en partie en raison de ces facteurs que l'offre de médias lesbiens en ligne est abondante et continue de se développer. Si ces médias sont des sources d'information audiovisuelles et écrites, nous nous intéressons dans cette partie qu'à cette dernière, dans un souci de continuité avec la presse papier. Les médias lesbiens en ligne d'information écrite peuvent être divisés en deux catégories : les sites web et les comptes sur les réseaux sociaux.

Plus utilisés, les comptes sur les réseaux sociaux sont cités dans 46 des 56 réponses<sup>539</sup> à la question « Suivez-vous des médias lesbiens en ligne (presse en ligne, compte Instagram, Twitter, Youtube, podcast...) ? ». Si les comptes d'information lesbiens sont plus nombreux que les sites en ligne, cela peut s'expliquer par la quasi-absence de coûts techniques pour l'utilisation et le maintien d'une page sur un réseau social. L'apparition de comptes dédiés à l'information sur les réseaux sociaux s'inscrit dans une dynamique plus large qui traverse la presse depuis le début des années 2010. La production et la circulation d'informations par des organes de presse déjà établis débutent sur les plateformes Facebook et Twitter en 2009<sup>540</sup>. Depuis le commencement de la décennie 2020, la pratique est hégémonique et

---

<sup>537</sup> Sonnac, Nathalie, et Jean Gabszewicz. « II. L'offre des produits médiatiques », Nathalie Sonnac éd., *L'industrie des médias à l'ère numérique*, Paris, La Découverte, 2013, p.24.

<sup>538</sup> Charon, Jean-Marie. *op. cit.*, p.259.

<sup>539</sup> Réponses à notre questionnaire en ligne.

<sup>540</sup> « Chapitre 3. Les journalistes et les médias face aux réseaux sociaux », Olivier Aim éd., *Communication*. Dunod, 2020, p.60.

professionnalisées<sup>541</sup>. Tous les titres de presse, comme *Le Monde* ou *Le Figaro*, possèdent des pages sur les réseaux sociaux, où leurs articles sont partagés et du contenu exclusif à la plateforme est diffusé. Sur Instagram, plateforme privilégiée pour l'information lesbienne d'après les réponses à notre questionnaire<sup>542</sup>, l'information écrite prend une forme particulière et minimaliste. Les articles ou extraits d'articles sont découpés sous forme d'images successives à faire défiler. Les organes de presse disposant en parallèle d'un support écrit papier et/ou en ligne utilisent ainsi Instagram comme une vitrine pour leurs articles plus longs. Pour les médias lesbiens uniquement présents sur ces plateformes, l'usage est différent, car limité à Instagram. L'information partagée est ainsi restreinte, assez superficielle, sans possibilité d'être développée sur un autre support.

Ainsi retrouve-t-on sur les comptes Instagram tels que Les Sapphos<sup>543</sup>, Amicalement Gouine<sup>544</sup>, ou Lesbien Raisonnable<sup>545</sup> des contenus de vulgarisation assez standardisés. Ils partagent des informations simplifiées, accessibles, sur des sujets thématiques plus que d'actualité. On peut par exemple citer une publication du 12 juillet 2023 du compte Les Sapphos sur les identités *Fem* et *Butch*, comptant dix images, chacune composée d'une phrase. Pareillement, Amicalement Gouine propose le 24 avril 2023 une rapide histoire du drapeau lesbien en sept images de plusieurs paragraphes. Les sujets sont principalement culturels, historiques ou de société. Ces publications à visée informative sont ponctuées de publications plus personnelles, mettant en scène les administrateur·ices de ces pages, ainsi que de publications à visée humoristique. Cette modalité de diffusion de l'information est critiquée par ses récepteur·ices dans les réponses à notre questionnaire. Les points les plus fréquemment soulevés sont le manque de précision et de profondeur des contenus, dont les sources sont rarement citées<sup>546</sup>. Des critiques plus précises sont également avancées, notamment sur « l'uniformisation des contenus », avec des « informations qui se répètent ». En effet, les mêmes sujets sont parfois traités par les différents comptes à des intervalles très courts. A titre d'exemple, Amicalement Gouine et Les Sapphos publient à moins d'un mois d'intervalle un

---

<sup>541</sup> « Chapitre 3. Les journalistes et les médias face aux réseaux sociaux », Olivier Aïm éd., *Communication*. Dunod, 2020, p.60.

<sup>542</sup> A la question « Si oui, lesquels ? » succédant à la question « Suivez-vous des médias lesbiens en ligne (presse en ligne, compte Instagram, Twitter, Youtube, podcast...) ? », Instagram ou des noms de comptes Instagram sont cités dans 45 des 56 réponses, soit dans 80% des cas. En comparaison, Twitter est cité deux fois et Youtube une fois.

<sup>543</sup> Page Instagram tenue par Lou Dvina et Leontin Lacombe, dont le nombre d'abonné·es s'élève à 55 800 en août 2023. Accessible sur <https://www.instagram.com/les.sapphos/>.

<sup>544</sup> Page Instagram tenue par Sacha Kridelka, dont le nombre d'abonné·es s'élève à 29 900 en août 2023. Accessible sur [https://www.instagram.com/amicalement\\_gouine/](https://www.instagram.com/amicalement_gouine/).

<sup>545</sup> Page Instagram tenue par Lauriane, dont le nombre d'abonné·es s'élève à 28 600 en août 2023.

<sup>546</sup> Réponses à notre questionnaire diffusé en ligne.

texte explicatif sur la notion de « Coming In », respectivement le 15 février et le 10 mars 2023. En plus de cette uniformisation des contenus, c'est la recherche d'audience et de productivité qui est critiquée par ses récepteur·ices : « La chasse aux likes et au contenu peut produire un résultat plus "bâclé", et les limites de caractères ne permettent pas de suffisamment creuser certains sujets<sup>547</sup> ». En cherchant à atteindre une audience plus large pour éventuellement faire de la gestion de leur compte une source de revenus, le contenu peut en effet pâtir, d'autant plus que ce travail d'information est majoritairement bénévole et donc limité par le temps.

Les sites d'information lesbiens permettent, au contraire, de traiter de sujets de fond sans limite de caractères, tout en restant gratuits et libres d'accès. Ils sont cependant bien moins nombreux que les comptes d'information lesbiens sur les réseaux sociaux. *Barbi(e)turix* se démarque par sa longévité, tandis que *Lesbien Raisonnable* se distingue par son développement particulier. Malgré leurs origines très différentes, leurs lignes éditoriales actuelles se ressemblent.

*Barbi(e)turix*, c'est à l'origine un fanzine, une courte publication faite-main, lancée en 2005. Le collectif éponyme le décrit comme un « fanzine léger et destroy, mais résolument orienté vers la culture<sup>548</sup> ». Il est distribué à Paris et téléchargeable en ligne dès 2005, en accès libre. En plus du fanzine, *Barbi(e)turix* organise des soirées parisiennes lesbiennes mixtes depuis 2008, les « Wet for me », encore régulières en 2023, montrant le lien toujours étroit entre initiatives de presse et organisation d'espaces lesbiens. Aujourd'hui entièrement en ligne, le webzine est alimenté par une dizaine de bénévoles. Il comporte quatre rubriques, « Soirées », « Société », « Musique » et « Culture ». L'évènementiel est une partie majeure de sa ligne éditoriale, mais des articles de fond sont également publiés. Ces derniers traitent de sujets intracommunautaires comme le validisme, c'est-à-dire la discrimination des personnes en situation de handicap, au sein des communautés LGBT, et de sujets plus largement féministes, comme l'histoire de la presse féminine. La sexualité lesbienne est également un sujet récurrent, qui fait partie de l'identité du collectif depuis ses débuts. Lorsque des sujets politiques sont traités, l'approche est subjective et le ton est militant, avec des titres tels que « Le soir, c'est l'exploitation des plus précaires que l'on applaudit<sup>549</sup> » pour un article traitant de la gestion de la crise du covid en 2020 par le gouvernement français. Si *Barbi(e)turix* répond à plusieurs des

---

<sup>547</sup> Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne

<sup>548</sup> Description issue de la version du 14 février 2006 de la page Myspace du collectif, accessible sur <https://web.archive.org/web/20060214225039/http://www.myspace.com/barbieturix>.

<sup>549</sup> Valin, Roxanne. « Le soir, c'est l'exploitation des plus précaires que l'on applaudit », *Barbi(e)turix*, 13 avril 2020, accessible sur <https://www.barbieturix.com/2020/04/13/le-soir-cest-l-exploitation-des-plus-precaires-que-lon-applaudit/>, consulté le 13 août 2023.

attentes énoncées par les répondant·es à notre questionnaire, notamment sur le traitement de sujets de fond, le webzine n'est pas alimenté régulièrement, ce qui limite considérablement sa portée.

Du côté de *Lesbien Raisonnable*, le parcours est très différent, bien que le culturel et l'évènementiel soient également deux aspects majeurs de sa ligne éditoriale. Sa fondatrice est Lauriane Nicol, une journaliste parisienne âgée de 32 ans en 2023. Seule, elle alimente depuis 2018 des comptes Twitter, Instagram et une newsletter, principalement axés sur les sorties culturelles et les « commérages » lesbiens. Le 26 avril 2022, elle ouvre une cagnotte de financement participatif pour lancer un véritable média en ligne décrit comme un « savant mélange de Télérama, Vanity Fair, Médiapart et... Netflix, le futur site Lesbien Raisonnable sera l'indispensable média pop culture du lesbianisme<sup>550</sup> ». Celui-ci doit comporter un magazine en ligne et une plateforme de vidéos. Sur le site déjà en place, on retrouve des revues de presse et des articles majoritairement tournés vers la culture, notamment le secteur du cinéma. Les comptes Twitter et Instagram et le site web de *Lesbien Raisonnable* occupent une place importante dans le paysage médiatique lesbien, et sont directement cités par onze répondant·es à notre questionnaire en ligne<sup>551</sup>. En plus de cette information en ligne principalement axée sur l'actualité culturelle, Lauriane Nicol prépare actuellement un magazine papier, qu'elle décrit comme « un numéro collector papier glacé reprenant les codes de la presse féminine classique<sup>552</sup> ». Ce dernier semble être pour le moment un projet unique, sans volonté (ou moyens) de poursuite dans le temps. Il doit être tiré à 1500 exemplaires et paraître en septembre 2023, retardé après avoir rencontré des difficultés dans son développement. Si l'engouement autour du développement de *Lesbien Raisonnable* laisse entrevoir de nouvelles perspectives pour la presse lesbienne, les problèmes qui lui font face dans sa transposition papier résonnent avec les limites actuelles de l'offre papier.

---

<sup>550</sup> Lauriane Nicol. « A propos du projet », Ulule, accessible sur <https://fr.ulule.com/lesbien-raisonnable/>, consulté le 11 août 2023.

<sup>551</sup> A la question « Si oui, lesquels ? » succédant à la question « Suivez-vous des médias lesbiens en ligne (presse en ligne, compte Instagram, Twitter, Youtube, podcast...) ? Lesbien Raisonnable est cité dans 11 des 56 réponses, soit dans près de 20% des cas.

<sup>552</sup> Belga, « XY Media, Lesbien raisonnable, des nouveaux médias LGBTQI+ qui séduisent », *La DH Les Sports+*, 24 juin 2022, accessible sur <https://www.dhnet.be/medias/divers/2022/06/24/xy-media-lesbien-raisonnable-des-nouveaux-medias-lgbtqi-qui-seduisent-W6D2F6LV3BCVVMJAJMD757KUF/>, consulté le 11 août 2023.

### C. Une presse lesbienne papier démodée ?

« Médias lesbiens cherchent modèle désespérément<sup>553</sup> », c'est le gros titre du dossier traitant de la presse lesbienne dans le numéro quatre de *Well Well Well*, dans une démarche rétrospective et réflexive. Comme il a pu être détaillé dans les parties précédentes, les périodiques lesbiens ont toujours soufferts de difficultés matérielles et financières les fragilisant et empêchant leur installation pérenne. A ces contraintes de nature s'ajoutent les obstacles de contexte : à l'heure des acquis sociaux lesbiens, de la militance queer encourageant la lutte commune et de l'information libre et gratuite par internet, acheter des périodiques lesbiens, est-ce encore d'actualité ?

Malgré ces nouvelles difficultés, deux magazines perdurent en France, bien qu'un seul puisse être véritablement qualifié de périodique papier : *Well Well Well*. *Jeanne Magazine*, de son côté, opte pour le support numérique, faisant paraître un mensuel payant qui a tout d'un magazine – une équipe de pigistes, une couverture, une maquette – mais aussi quelques hors-séries papier. Aux formats et aux périodicités nouvelles, ces titres se démarquent mais s'inscrivent dans la continuité de leurs prédécesseurs, *Lesbia Magazine* et *La dixième muse*. Si leurs lignes éditoriales s'y confondent, leurs limites se répètent. Auprès des plus jeunes, ils ne semblent ainsi pas faire l'unanimité : Seul·es 10 de nos répondant·es disent connaître *Well Well Well*<sup>554</sup>, et 5 *Jeanne Magazine*<sup>555</sup>. En parallèle de ces deux offres, la pratique des fanzines connaît un rebond, création communautaire à plus petite échelle, et semble satisfaire une partie du lectorat ne se retrouvant pas dans *Jeanne Magazine* et *Well Well Well*.

#### 1. Nouveaux périodiques, mêmes impasses

Lorsque Stéphanie Delon, rédactrice en chef de *La dixième muse* et Marie Kirschen, dirigeante de *Têtue.com*, supplément lesbien du site en ligne du magazine *Têtu*, perdent leur emploi en début d'été 2013 suite à la fin des deux médias, toutes deux s'attèlent à la création de nouveaux relais d'information lesbiens. C'est ainsi que *Jeanne Magazine* et *Well Well Well*

---

<sup>553</sup> Kirschen, Marie et Slavicek, Marie. « Médias lesbiens cherchent modèle désespérément », *Well Well Well*, n°4, printemps 2022, p.52.

<sup>554</sup> Réponses à la question « Si oui, lesquels ? » succédant à la question « Connaissez-vous des magazines papier lesbiens français ? » *Well Well Well* est cité par 10 répondant·es, soit par 11,8% de l'échantillon total de 85 personnes.

<sup>555</sup> *Ibid.*, *Jeanne Magazine* est cité par 5 répondant·es, soit par 5,9% de l'échantillon total de 85 personnes.

surgissent au même moment, en janvier et septembre 2013. Pour créer *Jeanne Magazine*, Stéphanie Delon s'allie avec Alice Derock, fondatrice de l'entreprise de sextoys Wet For Her<sup>556</sup>. De son côté, Marie Kirschen rassemble des journalistes lesbiennes issues de la presse généraliste et des anciennes pigistes de *Têtue.com* pour monter *Well Well Well*, dont son ancienne collègue Mélanie Vivès, qui devient rédactrice en chef adjointe de la revue<sup>557</sup>. Tous deux créés dans cette même volonté de faire perdurer la presse lesbienne alors menacée, les périodiques connaissent, comme nous avons précédemment pu l'évoquer, un engouement important à leur sortie. Malgré les nombreux échos dans la presse généraliste et la rupture de stock du premier numéro de *Well Well Well*, sur le plan économique, les deux périodiques n'échappent pas aux difficultés propres à leur sous-secteur.

Marie Kirschen en a conscience dès la genèse du projet : « C'était compliqué car je savais dès le départ qu'il n'y avait pas de modèle économique viable pour un magazine lesbien<sup>558</sup> ». Pour voir le jour, les deux médias s'appuient sur un même mode de financement : l'appel aux dons. Stéphanie Delon et Alice Derock le lancent en automne 2013, et récoltent plus de 4500 euros<sup>559</sup>. L'équipe nouvellement constituée de Marie Kirschen démarre une campagne de financement participatif à la fin de l'année 2013, et récolte 17000 euros sur les 10000 initialement espérés<sup>560</sup>. Ayant connaissance des difficultés à démarcher des annonceurs pour un magazine lesbien, les modèles économiques des deux périodiques n'intègrent pas la publicité. Leur financement repose ainsi uniquement sur les abonnements, les ventes et les dons. Ces seules sources permettent à *Jeanne magazine* d'enregistrer un léger bénéfice<sup>561</sup>. Ce dernier permet de rémunérer à la pige une équipe de dix collaborateur·ices. Cependant, il ne permet pas à sa directrice et rédactrice en chef Stéphanie Delon de se salarier. En parallèle de son travail bénévole pour *Jeanne Magazine*, elle continue donc d'exercer en tant que graphiste et développeuse web indépendante<sup>562</sup>. Du côté de *Well Well Well*, l'équipe est entièrement bénévole, journalistes comme maquettistes, correcteur·ices, photographes, et

---

<sup>556</sup> Le Corre, Maelle. « «Jeanne Magazine», un nouveau média lesbien prévu pour janvier 2014 », *Komitid*, 25 novembre 2013, accessible sur <https://www.komitid.fr/2013/11/25/jeanne-nouveau-media-lesbien/>, consulté le 16 août 2023.

<sup>557</sup> Vallet, Romain. « Une histoire de la presse homosexuelle en France (3/3) : de Têtu à nos jours », *Komitid*, 20 juin 2018, accessible sur <https://www.komitid.fr/2018/06/20/une-histoire-de-la-presse-homosexuelle-en-france-3-3-de-tetu-a-nos-jours/>, consulté le 16 août 2023.

<sup>558</sup> *Ibid.*

<sup>559</sup> « Jeanne, le nouveau magazine féminin qui préfère les filles », *Gay Viking*, 5 février 2014, accessible sur <https://gayviking.fr/jeanne-le-nouveau-magazine-feminin-qui-prefere-les-filles-lesbienne/>, consulté le 16 août 2023

<sup>560</sup> Vallet, Romain. *op. cit.*

<sup>561</sup> Kirschen, Marie et Slavicek, Marie. « Médias lesbiens cherchent modèle désespérément », *Well Well Well*, n°4, printemps 2022, p.56.

<sup>562</sup> Kirschen, Marie et Slavicek, Marie. *op. cit.*, p.56.

illustrateur·ices<sup>563</sup>. Pour ses fondatrices, la presse lesbienne reste donc un « travail du cœur ». Stéphanie Delon considère ainsi que « publier un magazine lesbien est un acte militant et personnel<sup>564</sup> ». Cependant, comme le soulignent Marie Slavicek et Marie Kirschen dans leur article du numéro 4 de *Well Well Well* traitant des médias lesbiens, les limites du bénévolat leurs sont connues et évidentes : « Dans ces conditions, il est impossible de tenir un rythme de publication très régulier<sup>565</sup> ». Ayant conscience des difficultés propres à la presse lesbienne et donc de leurs limites en tant que médias, *Jeanne magazine* et *Well Well Well* font des choix de supports et de périodicité adaptés.

*Jeanne Magazine* choisi ainsi d'être entièrement numérique, tout en optant pour une périodicité mensuelle. Ce choix est principalement motivé par Stéphanie Delon par le coût du papier, mais aussi parce que le support numérique « permet d'être partout et accessible financièrement<sup>566</sup> ». Cela ouvre également la possibilité de l'interactivité, en insérant des vidéos en ligne à leur maquette, par exemple. En plus des numéros mensuels, certains articles sont accessibles à la consultation directe sur leur site internet. Malgré ce choix du numérique, l'envie de papier traverse son comité de rédaction. Ainsi, en 2019, pour les cinq ans du magazine, une campagne de financement participatif est à nouveau lancée pour cette fois aider au lancement d'hors-séries papier semestriels. La cagnotte, ouverte en janvier 2019, récolte 15170 euros sur les 6000 euros souhaités<sup>567</sup>. Elle permet, à partir de juin 2019, la parution d'hors-séries thématiques, vendus à 9,50 euros l'unité. Malgré la volonté d'en faire un ajout permanent au mensuel numérique et au site web, seulement deux semestriels paraissent entre 2019 et 2023. Marie Kirschen fait quant à elle le parti pris du papier dès le début du projet, dont elle explique les motivations : « Je m'étais rendue compte, lorsque j'étais à *Tetue.com*, qu'il y avait une envie de magazine papier chez les lectrices. Donc, faisons du papier !<sup>568</sup> ». La revue adopte un format *mook*, c'est-à-dire à mi-chemin entre livre et magazine. Pour répondre aux exigences du format avec une équipe entièrement bénévole, sa périodicité n'est pas fixée. Sa parution est donc irrégulière, et quatre numéros et un hors-série voient le jour entre 2014 et 2023. Chaque numéro est tiré à 3000 exemplaires, tandis que *Jeanne Magazine* revendique 3000 abonnés<sup>569</sup>. Les deux magazines sont donc similaires dans leur portée. Le format numérique de *Jeanne Magazine* et

---

<sup>563</sup> Kirschen, Marie et Slavicek, Marie. *op. cit.*

<sup>564</sup> Delon, Stéphanie, citée dans *Ibid.*

<sup>565</sup> *Ibid.*

<sup>566</sup> Delon, Stéphanie, citée dans *Ibid.*

<sup>567</sup> La cagnotte est accessible sur <https://www.kisskissbankbank.com/fr/projects/jeanne-magazine-fete-ses-5-ans-avec-de-nouveaux-projets/tabs/description>, consulté le 16 août 2013.

<sup>568</sup> Kirschen, Marie, citée dans Vallet, Romain. *op. cit.*

<sup>569</sup> Kirschen, Marie et Slavicek, Marie. *op. cit.*, p.56.

l'irrégularité de la parution de *Well Well Well* ne permettent cependant pas d'établir un véritablement lien communautaire tels que ceux créés par *Lesbia Magazine* et *La dixième muse*.

Ainsi, *Jeanne Magazine* et *Well Well Well* connaissent des parcours similaires, et fonctionnent selon le même mode de financement. Cependant, leurs lignes éditoriales, si elles s'avèrent toutes deux très axées sur le culturel, ne sont pas exactement les mêmes, ce qui s'aperçoit lors de l'étude de leurs couvertures. Pour ses couvertures, *Well Well Well* fait le choix de représenter exclusivement « des femmes féministes, lesbiennes et bisexuelles connues car elles ne sont pas assez visibles<sup>570</sup>», explique Marie Kirschen. Les quatre personnalités ayant fait la couverture jusqu'à présent sont la réalisatrice Céline Sciamma, les musiciennes Soko et JD Samson et l'autrice Roxane Gay. Ces deux dernières étant américaines, le choix éditorial de l'équipe de *Well Well Well* de ne pas se circonscrire au territoire français et de traiter dans ses rubriques de la culture lesbienne internationale s'affiche en couverture. Plus largement, les décisions de mettre ces artistes en couverture témoignent d'une volonté de représentation diversifiée, avec une personnalité lesbienne, deux personnalités bisexuelles et une non-binaire. Les couvertures elles-mêmes sont caractérisées par leur sobriété et leur recherche d'élégance. Si l'on retrouve le logo du périodique et la mention « La revue lesbienne », elles ne comportent ni de gros titres ni de codes-barres, se détachant du modèle classique de la presse magazine. Cette esthétique renvoie au format *mook*, à la volonté de l'équipe de créer un bel objet. Le format épais, l'apparence épurée et le contenu surtout culturel, avec des rubriques culture, histoire, témoignage et recommandations littéraires, font de *Well Well Well* un périodique qui semble avant tout s'adresser à un lectorat issu de classes sociales moyennes à supérieures avec un capital culturel important, similaire au lectorat de *Lesbia Magazine*.



Figure 10 - Couverture *Well Well Well*, n°2, 2015, ©Well Well Well



Figure 10 - Couverture *Well Well Well*, n°4, 2022, ©Well Well Well

<sup>570</sup> Kirschen, Marie citée dans Vallet, Romain. *op. cit.*

Si *Jeanne Magazine* est également axé sur les thématiques culturelles, les rubriques affichées en couverture témoignent d'une volonté d'ouverture à un public plus large. Celles-ci sont similaires aux rubriques des magazines féminins classiques : tourisme, conseils de couple, et, nouveauté pour les périodiques lesbiens, une rubrique récurrente sur la vie familiale : « en famille », témoignant des avancées sociétales permettant aux couples lesbiennes d'accéder à la maternité. Stéphanie Delon semble ainsi poursuivre la même ligne éditoriale que *La dixième muse*, en s'adaptant au vieillissement de son lectorat. La standardisation des représentations dans ses couvertures mérite d'être notée : en effet, la grande majorité de ses unes représentent des femmes blanches et minces, de 25 à 35 ans. Si les représentations de couples sont les plus fréquentes, on retrouve également des familles lesbiennes avec principalement de jeunes enfants. Plus rarement, des personnalités font la couverture, comme la chanteuse Hoshi<sup>571</sup> ou l'actrice américaine Samira Wiley<sup>572</sup>. Cette dernière fait partie des quatre seules couvertures représentant des femmes noires depuis la création du magazine<sup>573</sup>, sur les 109 numéros existants.



*Figure 13 - Couverture Jeanne Magazine, n°24, janvier 2016, ©Jeanne Magazine*



*Figure 13 - Couverture Jeanne Magazine, n°17, juin 2015, ©Jeanne Magazine*



*Figure 13 - Couverture Jeanne Magazine, n°107, avril 2023, ©Jeanne Magazine*

Ainsi, *Jeanne Magazine* et *Well Well Well* rencontrent tout deux les mêmes difficultés économiques que les périodiques lesbiens avant eux. Les deux magazines s'adressent à des lectorats différents, et semblent reproduire, dans une certaine mesure, les mêmes inégalités que

<sup>571</sup> *Jeanne Magazine*, n°73, Mars 2020.

<sup>572</sup> *Jeanne Magazine*, n°17, juin 2015.

<sup>573</sup> Les autres couvertures sont celles des n°10 de novembre 2014, n°40 de Mai 2017 et n°61 de Février 2019.

leurs prédécesseurs, en s'adressant à un public assez restreint, même à l'échelle communautaire. Si la parution numérique de *Jeanne Magazine* reste mensuelle et régulière, l'irrégularité des parutions papiers des deux périodiques témoignent des difficultés encore insurmontées par la presse lesbienne. Une grande partie des personnes lesbiennes et saphiques plus jeunes ne semble pas connaître ces deux titres de presse, et celles les connaissant semblent avoir un regard assez critique, comme cette répondante à notre questionnaire qui indique que « le contenu de *Well Well Well* [lui] paraît parfois un peu faible ». Pour répondre à leurs attentes, une partie des plus jeunes semble ainsi se tourner vers les fanzines.

## 2. Les fanzines lesbiens, apports contestataires ou complémentaires

« Comment s'adresser à un groupe rassemblant des personnes aux origines, vécus, revenus et âges si différents ? Satisfaire tout le monde relève de la gageure<sup>574</sup> » relèvent Marie Slavicek et Marie Kirschen, toujours dans leur article de *Well Well Well* sur la presse lesbienne. Face aux diverses attentes qui traversent les communautés lesbiennes, les titres de presse semblent condamnés à faire des choix. Pour trouver leurs compte, certain·es finissent par faire leur propre presse. Ainsi, depuis quelques temps, il est possible d'observer un phénomène de multiplication des fanzines lesbiens.

Les fanzines sont des publications courtes et généralement de petit format, faites main et tirées à un faible nombre d'exemplaires. Il est défini par le docteur en littérature française et comparée spécialisé sur les nouveaux formats d'édition Frédéric Gai comme un « média d'interprétation d'expression indépendante<sup>575</sup> », « support d'élection des cultures marginales, mises au ban parce que considérées comme illégitimes<sup>576</sup> ». Les fanzines existent majoritairement en dehors des systèmes de référencement d'ouvrages comme l'*International Standard Serial Number* (ISSN), code permettant d'identifier les périodiques. Puisque les fanzines ne suivent par définition pas de modèle spécifique et stable, leur caractérisation est particulièrement compliquée. Toujours selon Frédéric Gai, « il semble toutefois se retrouver à la jonction de la revue, pour son caractère expérimental, [...] du magazine, pour sa capacité à traiter de sujets populaires, parfois décrédibilisés par le domaine de l'édition, mais aussi de

---

<sup>574</sup> Kirschen, Marie et Slavicek, Marie. *op. cit.*, p.53.

<sup>575</sup> Gai, Frédéric. « Tentatives (désespérées) pour définir le fanzine », *La Revue des revues*, vol. 62, no. 2, 2019, p.95.

<sup>576</sup> *Ibid.*, p.99.

l'ephemera, voire des goodies à dimension publicitaire, en revendiquant une distribution alternative, parfois aperiodique, mais aussi inscrite dans les pratiques urbaines<sup>577</sup>». Les fanzines apparaissent dans les années 1930 pour partager et échanger sur des objets culturels inconsiderés, notamment la science-fiction. A partir des années 1970, c'est un support de revendication privilegé qui se développe notamment dans les sous-cultures punk et les mouvements féministes. A ce titre, des periodiques féministes comme *Le torchon brûle* et lesbiens comme *Quand les femmes s'aiment...*, que nous avons précédemment étudiés, peuvent être considérés comme des fanzines. Dans les années 2000, avec l'apparition de nouvelles technologies, notamment les ordinateurs, les imprimantes et les logiciels de traitement de texte et de graphisme, la création de fanzines devient plus accessible, ce qui permet ses développements<sup>578</sup>. Les fanzines lesbiens émergeant s'inscrivent dans ce contexte, et leur création est facilitée par un climat politique de renouveau militant lesbien, notamment incarné par le retour de marches lesbiennes à Paris, à Lyon et d'autres villes en avril 2021. Avant cette date, la dernière marche organisée était également la première : celle du Groupe des Lesbiennes de Jussieu du 21 juin 1980<sup>579</sup>. Si les fanzines lesbiens ne sont donc pas un phénomène nouveau, nous avons également précédemment évoqué *Barbi(e)turix*, ils connaissent aujourd'hui une forme de retour en puissance, et semblent constituer un retour aux sources.

Les fanzines lesbiens comblent les manques vocalisés par une partie du lectorat de periodiques. Ils permettent d'abord d'exprimer toutes les individualités, en offrant la possibilité de se concentrer sur des aspects, des identités spécifiques. A titre d'exemple, nous pouvons citer *Le Femzine*<sup>580</sup>, créée en 2014, consacré à l'identité lesbienne *fem*, et *Le Fanzine Butch*<sup>581</sup>, lancé en 2016, dédié à l'identité *butch*. Les deux fanzines sont disponibles en libre téléchargement sur le webzine He!Ho!Zine! et distribué en version papier lors d'événements.

Ils permettent également de rassembler lors du processus de création, aspect renforcé par l'organisation régulière d'ateliers de création de fanzines. Au Café Rosa, café culturel féministe et LGBT situé à Lyon, des ateliers sont régulièrement organisés. Le 22 avril 2023 s'est par exemple tenu l'un d'entre eux avec la créatrice des fanzines lesbiens *Les ciseaux* et *Cahiers de vacances lesbiens* (2019)<sup>582</sup>. *Lesbzine* (2021) en est un autre exemple : chaque

---

<sup>577</sup> Gai, Frédéric. *op. cit.*, p.107.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p.99.

<sup>579</sup> Eloit, Ilana. « Lesbian trouble... », *op. cit.*, p.257.

<sup>580</sup> Accessible en libre téléchargement sur <https://hehozines.wordpress.com/2014/05/01/le-femzine/>.

<sup>581</sup> *Ibid.*, sur <https://hehozines.wordpress.com/2016/10/29/fanzine-butch/>.

<sup>582</sup> Les informations concernant l'événement sont accessibles sur <https://www.instagram.com/p/CqxoDL1toen/?hl=fr>, consulté le 17 août 2023.

numéro du fanzine est créé lors d'un cycle d'ateliers d'écriture de deux mois que l'on peut suivre librement, organisé à La Flèche d'or, lieu culturel parisien<sup>583</sup>. Ces modalités de création permettent une grande accessibilité, ne demandant pas de participation financière, de qualification ou de titre particuliers. Les ateliers de création de fanzines permettent donc à toutes les personnes le désirant de participer et de relayer ses écrits et ses œuvres, et donc de créer ses propres représentations. Ils permettent également de renforcer le lien communautaire, devenant des lieux d'échange et des pôles de rencontres. L'un·e des répondant·es à notre questionnaire indique ainsi qu'il a pu établir de nouvelles relations « en écrivant [s]oi-même dans les fanzines<sup>584</sup> ». Similairement, un·e autre explique avoir pu faire de nouvelles connaissances en participant à la création du fanzine *La revue des muses*.

En plus de permettre une plus grande représentation et de constituer des espaces lesbiens, les fanzines lesbiens permettent la création d'une nouvelle esthétique. Cet aspect semble revêtir une certaine importance dans les attentes du lectorat, puisque qu'il est très fréquemment relevé par les répondant·es à notre questionnaire en réponse à la question « Qu'est-ce qui vous intéresse, vous attire en particulier dans ces magazines [lesbiens] ? ». Le côté « esthétique » est plusieurs fois mentionné, et plus précisément les choix de typographie, de maquette, de photos, de traitement de texte et de l'art inséré<sup>585</sup>. Puisque leur format est libre, détaché des normes des périodiques, les fanzines sont des supports particulièrement intéressants pour aller au-delà des esthétiques établies, en créant de nouvelles formes de représentations et de créations lesbiennes, avec leurs propres codes. Dans son portfolio de fanzines et microéditions féministes et queer, la doctorante en design Elise Goutagny considère ces espaces comme un « laboratoire graphique du genre<sup>586</sup> ». Cette prise d'importance de l'aspect visuel et artistique des fanzines s'explique, selon la docteure en sociologie Anna Zaytseva, par « l'avènement des TIC et des réseaux sociaux [qui] rend obsolète le zine “média” et favorise un format auparavant marginal : les zines “personnels ” et “arty”<sup>587</sup> ». En passant de l'information à la création, les fanzines lesbiens se rapprochent des premiers périodiques comme *Quand les femmes s'aiment...*, où l'expression personnelle se reflétait dans des partis

---

<sup>583</sup> Les informations concernant Lesbzine sont accessibles sur [https://www.instagram.com/le\\_lesbzine/](https://www.instagram.com/le_lesbzine/), consulté le 17 août 2023.

<sup>584</sup> Réponse à notre questionnaire diffusé en ligne.

<sup>585</sup> *Ibid.*

<sup>586</sup> Goutagny, Elise. « Pratiques féministes et queer de la microédition. Graphisme, langage, transmission », *Techniques & Culture*, vol. 77, no. 1, 2022, pp. 158-177.

<sup>587</sup> Zaytseva, Anna. « Les objets qui conduisent à l'action : transformations des fanzines punk Do-It-Yourself dans les années 2000-2010 en Russie », *Volume !*, 15 : 1 | 2018, 45-69.

pris graphiques moins orthodoxes et dans la grande place accordée à l'illustration non professionnelle.

Si les fanzines permettent donc de répondre aux attentes de représentations, de socialisation et d'esthétisation, leur portée reste limitée du fait de leur échelle réduite et de leur faible tirage. Cependant, la multiplication de fanzines et d'ateliers de création dans diverses villes permet un autre mode de diffusion, favorisant la création à la consommation, et permettant à un plus grand nombre de personnes de participer. Certaines initiatives cherchent à plus largement diffuser les fanzines hors des villes, comme c'est le cas de la BBQ : bibli itinérante lesBi-Bi-Queer, projet issu de l'association Le Melon d'eau. Cette bibliothèque itinérante tenue par Andrée Ospina, bibliothécaire et artiste-chercheuse, est composée de livres et de fanzines lesbiens et queers. Andrée Ospina voyage de région en région en s'installant majoritairement à la campagne lors de résidences ou d'évènements pour partager ces productions écrites et animer des ateliers de création de fanzines<sup>588</sup>.

Ainsi, si les fanzines sont par essence contestataires, qu'ils sont des créations des marges au sein même des marges, les fanzines lesbiens semblent plutôt représenter un apport complémentaire à l'offre de périodique existante, permettant de combler ses manques et de toucher certaines des strates qu'elle ne touche pas. Leur développement récent peut être considéré comme un retour aux sources des premiers périodiques lesbiens, tout comme il peut signifier le passage à une nouvelle phase. Dans son étude, Anna Zaytseva considère ainsi que les fanzines contemporains viennent remplir un nouveau rôle :

[...] Ce ne sont plus des objets qui conduisent à l'action (ou alors, l'action à laquelle ils conduisent n'est plus la même). Ce ne sont plus des objets-« foyers de communication », mais des objets-« aboutissements ». Ce sont des points de fixation du déjà accompli, qui servent à faire passer des acquis à la postérité, à les sauvegarder face à un flux éphémère d'informations virtuelles. Les fonctions qu'ils remplissent dès lors, ne sont plus celles d'échange, de connexion dans le présent, mais plutôt celles liées soit au futur (« faire passer à la postérité », « patrimonialiser ») soit au passé (pour assurer un « lien entre les générations », en produisant un zine papier [...])<sup>589</sup>.

Les fanzines lesbiens peuvent donc servir de passeurs de lien communautaire et horizontal, venant s'ajouter aux autres formes de presse lesbienne. Ensemble, les magazines

---

<sup>588</sup> Les informations concernant La BBQ sont accessibles sur <https://www.helloasso.com/associations/le-melon-d-eau/collectes/soutien-a-la-bibliotheque-itinerante-lesbi-bi-queer?fbclid=PAAabgePE2RR3GGe0FSFGME4x5D4q97gknc6IJYKqgHYQfXowoFtCezLZu-xg>, consulté le 17 août 2023.

<sup>589</sup> Anna Zaytseva. *op. cit.*, p.69.

existants, les médias en ligne en développement et les fanzines en résurgence composent un vivier pour le développement de l'information lesbienne. Si une étude plus approfondie de leurs usages semble conditionner une meilleure compréhension de leur portée et de leurs limites, ils demeurent la preuve de la pluralité des modalités d'écriture d'une presse lesbienne contemporaine, démontrant que le papier n'est pas démodé, mais au contraire un support recherché qu'il s'agit donc de penser en complémentarité avec les autres supports existants.

## CONCLUSION

Au moyen de ce mémoire, nous avons cherché à retracer l’histoire de la presse lesbienne, de ses contextes d’émergence à son apparition pour enfin envisager ses reconfigurations. Au travers d’un parcours long de plus d’un siècle, nous avons considéré la presse comme un miroir des dynamiques politiques et communautaires lesbiennes, reflétant les principaux défis entravant l’autonomisation et le maintien d’une parole lesbienne dans les médias.

Nous considérons ainsi que la presse lesbienne se construit à l’intersection des presses féminines, féministes et gay, la première constituant un moteur de la féminisation du secteur de la presse, la seconde développant des modèles de production de presse écrite en non-mixité au contenu émancipateur sur les questions de sexualités féminines, et la dernière servant de première plateforme à la parole lesbienne. Les sous-cultures lesbiennes, notamment littéraires, se développant à la Belle Epoque permettent en parallèle de constituer un socle culturel lesbien puisant notamment dans l’héritage grec, qui constitue un fil rouge dans la presse lesbienne jusqu’à aujourd’hui. Si les premiers périodiques lesbiens allemands et américains ne semblent pas avoir eu d’impact majeur ni sur l’apparition de la presse lesbienne française, ni sur les lesbiennes françaises elles-mêmes, leur émergence et leur organisation différenciées nous indiquent les possibles raisons du développement français plus tardif : l’absence d’un réseau d’organisations homosexuelles déjà bien implantées sur lesquelles s’appuyer et le manque de presses destinées aux personnes minorisées déjà existantes. A cela, nous pouvons ajouter que si la portée des premiers titres de presse lesbienne étrangers semble réduite à leur sortie, ces derniers sont aujourd’hui mobilisés en tant que références partagées d’une histoire lesbienne internationale commune. A titre d’exemple, *The Ladder* bénéficie ainsi d’un dossier de plusieurs pages intitulé « The Ladder : L’épopée des pionnières<sup>590</sup> » dans le dernier numéro de *Well Well Well* paru à ce jour.

De plus, nous analysons l’apparition et le développement de la presse lesbienne française au regard de l’émergence des mouvements féministes et homosexuels et appuyons sur l’ambivalence entretenue avec ces derniers. En effet, nous concevons l’idéologie universaliste dominant le MLF comme l’une des raisons d’une apparition plus tardive d’une presse lesbienne française autonome, mais considérons ce dernier comme un catalyseur de la construction identitaire lesbienne. Nous nous appuyons pour cela sur notre analyse du journal du MLF *Le*

---

<sup>590</sup> Fassin, Mathilde. « The Ladder : L’épopée des pionnières », *Well Well Well*, n°4, printemps 2022, pp.60-65.

*torchon brûle*, et de la place des discours lesbiens en son sein. Nous évaluons l'apparition des premiers périodiques lesbiens, *Le Journal des lesbiennes féministes et Quand les femmes s'aiment...*, comme une conséquence indirecte du MLF, qui permet de briser le silence et la solitude caractérisant l'expérience lesbienne française des années 1970. Si la parole lesbienne se porte en parallèle de ces périodiques lesbiens dans des périodiques mixtes féministes et gays, notamment *Questions féministes* et *Masques*, l'affirmation politique du lesbianisme entraîne une séparation et une distanciation de ces pratiques d'écriture, d'information et de lutte communes. Cette autonomisation lesbienne est incarnée par le développement d'une presse lesbienne radicale militante et non-mixte. L'affirmation d'une presse uniquement lesbienne se fait donc en parallèle de l'établissement d'une plateforme politique indépendante : il n'est, dans un premier temps, plus question d'« alliance objective<sup>591</sup> ». L'explosion associative et culturelle lesbienne suivant son développement politique entraîne un foisonnement de titres, chaque association se dotant de son propre organe de presse. La crise du sida rétablit la concorde entre lesbiennes et gays, qui joignent à nouveau leurs luttes et se repartagent des journaux. Cette période de profusion entraîne une segmentation au sein même de la presse lesbienne, et des journaux spécialisés émergent. De cet afflux, un titre se démarque : *Lesbia Magazine*. Adoptant un format magazine plus accessible, le périodique adopte un ton suffisamment militant pour s'inscrire dans son temps tout en se détachant d'un certain dogmatisme idéologique divisant ayant causé la perte de plusieurs périodiques lesbiens, comme *Espaces* et *Chroniques aiguës et graves*. Premier périodique lesbien diffusé en circuit officiel de distribution, il marque une étape dans l'affirmation et la légitimation de la presse lesbienne. D'autres magazines émergent au tournant des années 2000, comme *La dixième muse*, faisant de la presse lesbienne un secteur en compétition. Leur modèle économique instable entraîne cependant leurs disparitions successives : en 2013, il n'existe alors plus de périodiques lesbiens, posant la question de leur nécessité à l'heure des avancées sociales pour les minorités sexuelles et de genre.

Afin de pondérer le rôle politique et social de la presse lesbienne au travers de ses quarante-sept années d'existence, nous l'analysons par le prisme de ses représentations, de son potentiel de politisation et de création d'espaces et de dialogues lesbiens, avant de mettre en avant ses limites. Nous considérons que le support de presse permet la rupture de l'invisibilité lesbienne et le développement d'une culture commune, faisant des périodiques lesbiens un « espace à soi<sup>592</sup> ». Cette portée est limitée par l'auto-censure dont font preuve les comités de

---

<sup>591</sup> Chauvin, Sébastien. *op. cit.*, p.118.

<sup>592</sup> Eloit, Ilana. « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel »..., *op. cit.*

rédaction afin de ne pas voir leurs périodiques, et surtout leur iconographie, détournés par un public masculin hétérosexuel. Les représentations de soi en tant que lesbienne que l'on retrouve dans la presse lesbienne semblent suivre des schémas limités, notamment sur les questions d'expression de genre, et reflètent les dynamiques politiques intra-communautaires, faisant l'objet de controverses. Les représentations produites par la presse lesbienne représentent ainsi des socles de construction identitaire mais sont limités par leur réception extra-communautaire et leurs propres choix éditoriaux. Additionnellement à ce rôle, la presse lesbienne constitue un vecteur de socialisation politique, relayant auprès de ses lectorats des discours et connaissances militantes et des informations sur les collectifs et les actions mises en place. Dans une partie conséquente des périodiques lesbiens existants, cette portée politique semble prescriptive, faisant du militantisme une composante identitaire lesbienne. La presse lesbienne permet également une « territorialisation<sup>593</sup> » lesbienne en favorisant la création et le développement de lieux communautaires, qui leurs sont sources de revenus tout en constituant des espaces à la marge indispensables à la socialisation et à la création du lien communautaire. Enfin, les périodiques lesbiens jouent un rôle majeur dans l'établissement des liens sociaux communautaires par le biais des courriers des lectrices et des petites annonces amoureuses. Ces dernières en particulier connaissent un succès important jusqu'à l'arrivée des nouvelles technologies de la communication, et jouent un rôle majeur dans l'affirmation et la normalisation du désir lesbien. Ces rôles de construction identitaire, politique, spatiale et sociale restent cependant à nuancer du fait de la portée limitée de la presse lesbienne. Certaines de ces contraintes sont externes, propres au statut doublement minorisé des lesbiennes, qui rend difficile la production et la large diffusion des périodiques. D'autres, au contraire, sont le résultat de choix éditoriaux conscients ou inconscients. Ainsi, beaucoup de périodiques lesbiens s'adressent avant tout à un lectorat issu de classes sociales moyennes à aisées au capital culturel important, restreignant son accès à toute une partie des lesbiennes. D'autre part, des schémas discriminatoires se retrouvent dans ses contenus, notamment à l'égard des lesbiennes racisées et des bisexuelles. La communauté construite par les périodiques lesbiens n'ouvre ainsi pas ses portes à tout le monde.

Enfin, nous avons cherché à analyser le paysage médiatique lesbien contemporain au regard de l'histoire et des limites soulignées, pour mieux en saisir les ruptures et les continuités. Les avancées politiques récentes, telles que la légalisation du mariage homosexuel et l'accès à la procréation médicalement assistée pour les couples de femmes, ainsi que la progression de

---

<sup>593</sup> Prearo, Massimo, *op. cit.*, p.204.

l'acceptation sociale de l'homosexualité, entraînent le développement du traitement médiatique des minorités sexuelles et de genre dans la presse généraliste, venant faire concurrence à la presse communautaire et questionner la pertinence de sa perpétuation. Cette légitimité est également fragilisée par l'arrivée et le développement des théories queers, qui remettent en question le socle idéologique sur lequel s'est en partie construit la presse lesbienne, le lesbianisme radical. Le paradigme queer encourage la création de périodiques mixtes transpédégouines et queer féministes, dans lesquels une parole lesbienne est inégalement relayée. Celle-ci se propage indépendamment via les nouvelles technologies de l'information et de la communication, et une offre médiatique lesbienne s'étend sur internet et les réseaux sociaux. De son côté, la presse lesbienne papier perdure au travers de *Well Well Well*, et, dans une certaine mesure, de *Jeanne Magazine*. Ces deux périodiques rompent avec leurs prédécesseurs en adoptant des formats et des périodicités adaptées aux limites économiques propres à la presse lesbienne, dont ils ont conscience. Leurs lignes éditoriales s'inscrivent cependant dans la lignée des précédents, et reproduisent les mêmes inégalités. Face à ces limites, les plus jeunes générations trouvent une autre façon de faire de la presse en réinvestissant le support du fanzine, dont la petite échelle permet la représentation des individualités et le processus créatif perpétue le lien. La presse lesbienne investit donc tous les formats et les échelles, appuyant sur l'importance de son existence différenciée.

Si notre étude transversale a permis de dégager les grandes tendances de la presse lesbienne, certains aspects n'ont pu être que survolés. Ainsi, nous n'avons pas pu évoquer les représentations lesbiennes dans la presse généraliste et leur évolution, afin de faire une analyse comparée entre représentations extra et intra-communautaires au travers des décennies. Nous avons également fait l'impasse sur l'ensemble de la presse lesbienne internationale, dont les dynamiques d'émergence et d'évolution seraient particulièrement intéressantes à mettre en parallèle avec le cas français. A ce titre, nous notons que si la presse lesbienne papier est aujourd'hui limitée en France, des magazines à grand tirage exclusivement lesbiens perdurent dans d'autres pays, comme le magazine allemand *L.Mag* qui se maintient depuis 2003, avec un tirage à 15 000 exemplaires. Les travaux scientifiques sur la presse lesbienne française étant pour le moment très peu nombreux, les axes de recherches à poursuivre sont multiples. A titre personnel, nous considérons qu'il serait particulièrement intéressant de mener des recherches monographiques sur le même modèle que Jade Almeida pour *Lesbia Magazine*<sup>594</sup>. *Quand les femmes s'aiment...* semble notamment être un objet d'étude pertinent pour son caractère

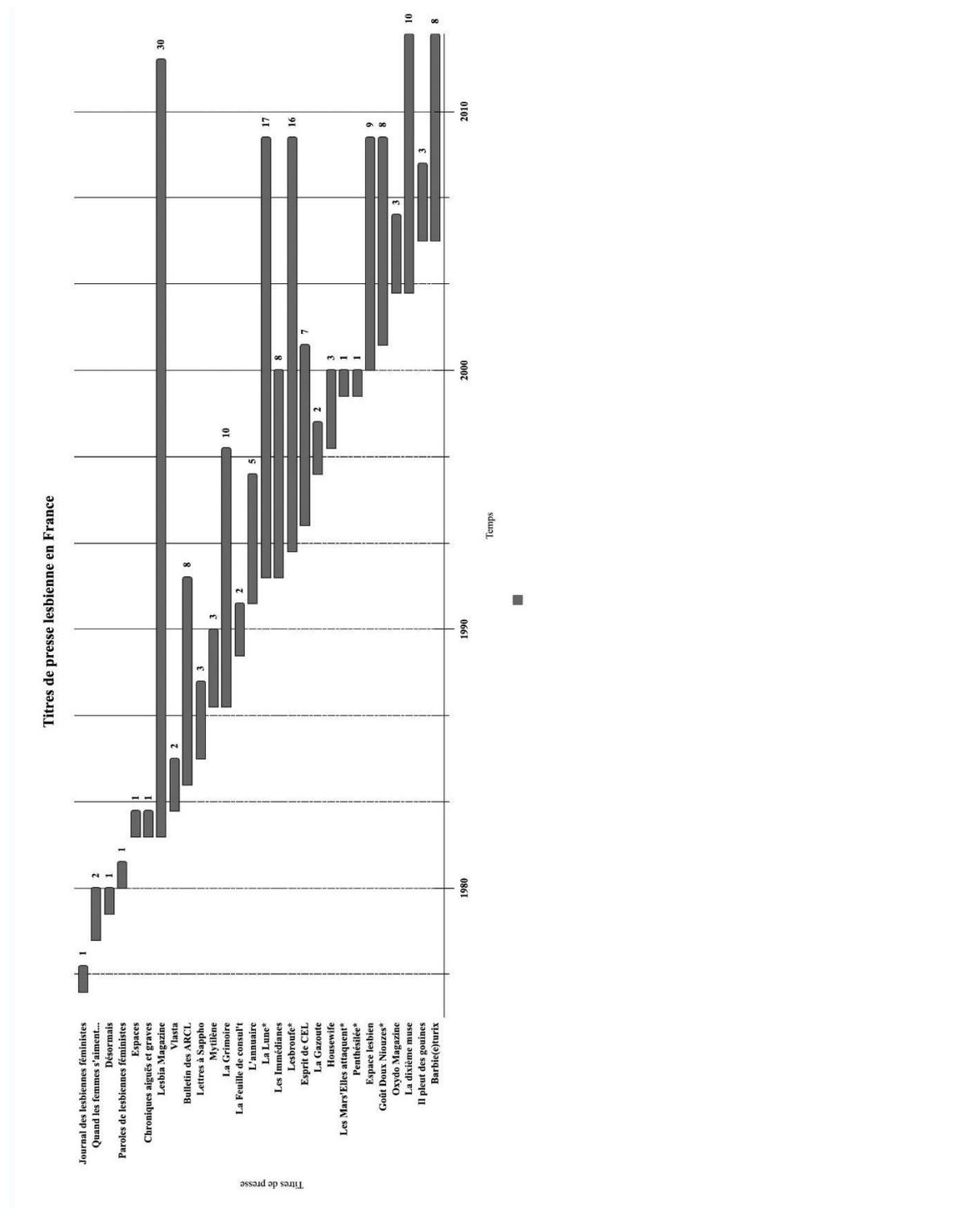
---

<sup>594</sup> Almeida, Jade. *op. cit.*

pionnier et pour son rôle dans le développement du mouvement lesbien au tournant des années 1980. Des études biographiques des acteur·ices majeur·es du secteur de la presse lesbienne seraient également intéressantes du fait de la porosité des rédactions des périodiques lesbiens. Nous pensons par exemple à Suzette Robichon, qui a traversé les comités de rédaction de *Quand les femmes s'aiment...*, *Masques*, *Vlasta*, *Lesbia Magazine* et *Amazone d'hier/Lesbiennes d'aujourd'hui*. Un autre angle intéressant à approfondir serait les échanges entre les différentes presses lesbiennes francophones, dont le degré d'interconnexion semble particulièrement important. En somme, en matière de presse lesbienne, tout reste encore à écrire.

## ANNEXES

### Annexe 1 - Titres de presse lesbienne en France entre 1976 et 2013



Seuls ont été retenus les périodiques exclusivement lesbiens dont au moins deux numéros sont parus.

La mention (\*) a été ajoutée lorsque la date de fin de parution est incertaine. La date choisie est alors celle du dernier numéro du périodique répertorié.

## Annexe 2 - Questionnaire diffusé en ligne

### Questionnaire: La presse lesbienne française

Ce questionnaire est destiné aux femmes et personnes lesbiennes ou saphiques et a pour but d'enrichir un travail universitaire sur la presse lesbienne française. Les réponses sont anonymes, et ne seront pas utilisées en dehors de ce contexte.

\* Indique une question obligatoire

---

#### I. Présentation

1. Concernant votre identité de genre, vous vous identifiez avant tout en tant que : \*

*Une seule réponse possible.*

- Femme cisgenre  
 Femme transgenre  
 Personne non-binaire/gender fluid  
 Autre : \_\_\_\_\_

2. Concernant votre orientation sexuelle, vous vous identifiez avant tout comme : \*

*Une seule réponse possible.*

- Lesbienne  
 Bisexuel·le/Pansexuel·le  
 Autre : \_\_\_\_\_

3. Quel est votre âge ? \*

\_\_\_\_\_

4. Dans quel commune résidez vous actuellement ? \*

\_\_\_\_\_

5. Vous êtes... \*

*Une seule réponse possible.*

- Agriculteur·ice  
 Artisan·e, commerçant·e, chef·fe d'entreprise, profession libérale, cadre ou profession intellectuelle supérieure  
 Profession intermédiaire, cadre moyen  
 Employé·e, personnel de service  
 Ouvrier·e  
 Retraité·e  
 Etudiant·e  
 Sans emploi

## II. La presse papier

6. Connaissez vous des magazines papier LGBTIQ+ français ? \*

*Une seule réponse possible.*

- Oui  
 Non

7. Si oui, lesquels ?

\_\_\_\_\_

8. Comment en avez-vous eu connaissance ?

*Une seule réponse possible.*

- Par le bouche à oreille  
 Par la publicité  
 Dans un kiosque  
 A la bibliothèque  
 Autre : \_\_\_\_\_

9. Et à l'étranger ?

\_\_\_\_\_

10. Connaissez vous des magazines papier lesbiens français ? \*

*Une seule réponse possible.*

- Oui  
 Non

11. Si oui, lesquels ?

\_\_\_\_\_

12. Comment en avez-vous eu connaissance ?

*Une seule réponse possible.*

- Par le bouche à oreille  
 Par la publicité  
 Dans un kiosque  
 A la bibliothèque  
 Autre : \_\_\_\_\_

13. Et à l'étranger ?

---

14. Etes-vous abonné·e ou lecteur·ice régulièr·e de certains des magazines cités ? \*

*Une seule réponse possible.*

Oui

Non

15. Si oui, lesquels ?

---

16. Depuis combien de temps en êtes-vous lecteur·ice ? \*

---

17. Pourquoi lisez vous de la presse LGBTQ+/lesbienne ? \*

---

---

---

---

18. Qu'est ce qui vous intéresse, vous attire en particulier dans ces magazines ? \*

---

---

---

---

19. Quels types de sujets, articles, rubriques vous attendez vous à trouver dans ces magazines ? \*

---

---

---

---

21. Etes-vous satisfait·e de l'offre en France en termes de magazines lesbiens ? \*

*Une seule réponse possible.*

Pas du tout satisfait·e

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Très satisfait·e

22. Vous sentez-vous représenté·e par l'offre de presse lesbienne papier en France ? \*

---

---

---

---

---

23. Avez-vous déjà fait des rencontres par le biais de ces magazines ? \*

*Une seule réponse possible.*

Oui

Non

24. Si oui, comment ?

---

---

---

---

---

## II. Les médias en ligne

25. Suivez vous des médias lesbiens en ligne (presse en ligne, compte Instagram, Twitter, Youtube, podcast...)? \*

*Une seule réponse possible.*

Oui

Non

26. Si oui, lesquels ?

---

27. Comment en avez-vous eu connaissance ?

*Une seule réponse possible.*

Par le bouche à oreille

Par vos recherches en ligne

Par la publicité

Par hasard

Autre : \_\_\_\_\_

28. Etes vous satisfait·e de l'offre en termes de médias lesbiens en ligne ? \*

Une seule réponse possible.

Pas du tout satisfait·e

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Très satisfait·e

29. Trouvez vous des avantages aux médias lesbien en ligne comparés à la presse lesbienne papier ? \*

---

---

---

---

30. Et des inconvénients ? \*

---

---

---

---

31. Avez-vous déjà fait des rencontres par le biais de ces médias en ligne (événement, discussion en ligne aboutissant à une relation amicale ou autre...)? \*

*Une seule réponse possible.*

- Oui  
 Non

32. Si oui, comment ?

---

---

---

---

33. Accepteriez vous de m'accorder un entretien qui restera anonyme ? Si oui, merci de préciser votre adresse mail.

---

---

Ce contenu n'est ni rédigé, ni cautionné par Google.

Google Forms

### Annexe 3 - Réponses à notre questionnaire en ligne

Pour des raisons pratiques, les réponses aux questions ouvertes poussant à une rédaction plus détaillée n'ont pas pu être incluses.

Identité de genre	Nombre	Répartition
Femme cisgenre	57	67,06%
Personne non-binaire/gender fluid	27	31,76%
Lesboqueen butch Ace	1	1,18%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

Orientation sexuelle	Nombre	Répartition
Lesbienne	52	61,18%
Bisexuel·le/Pansexuel·le	29	34,12%
Queer	1	1,18%
Omnisexuel·le	1	1,18%
Lesbienne et gay	1	1,18%
Gouine / dyke	1	1,18%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

Quel est votre âge ?	Nombre	Répartition
16	1	0,79%
17	1	0,83%
18	1	0,88%
19	5	4,66%
20	13	12,76%
21	10	10,31%
22	16	17,28%
23	10	11,29%
24	7	8,25%
25	2	2,45%
26	3	3,83%
27	3	3,98%
28	2	2,75%
29	2	2,85%
30	1	1,47%

	32	2	3,14%
	33	2	3,24%
	44	1	2,16%
	45	1	2,21%
	48	1	2,36%
	51	1	2,50%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>	

<i>Résidence</i>	Nombre	Pourcentage
Agen	1	1,18%
Asnières-sur-Seine	1	1,18%
Avèze	1	1,18%
Berlin	1	1,18%
Besançon	1	1,18%
Cassis	1	1,18%
Constance	1	1,18%
Genève	1	1,18%
Ile et Vilaine	1	1,18%
Ivry	1	1,18%
L'Haÿ-les-Roses	1	1,18%
Lille	5	5,88%
Lyon	31	36,47%
Marseille	2	2,35%
Melun	1	1,18%
Montpellier	1	1,18%
Nantes	1	1,18%
Paris	4	4,71%
Pau	1	1,18%
Poitiers	1	1,18%
Rennes	2	2,35%
Rhône	1	1,18%
Rhône-Alpes	2	2,35%
Saint-Etienne	1	1,18%
Saint-Philbert-de-Grand-Lieu	1	1,18%
Strasbourg	1	1,18%
Toulouse	6	7,06%

Vélizy-Villacoublay	1	1,18%
Vénissieux	1	1,18%
Villeurbanne	8	9,41%
Voreppe	1	1,18%
Yerres	1	1,18%
Yvelines	1	1,18%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Vous êtes...</i>	Nombre	Répartition
Etudiant-e	60	70,59%
Employé-e, personnel de service	10	11,76%
Sans emploi	6	7,06%
Artisan-e, commerçant-e, chef-fe d'entreprise, profession libérale, cadre ou profession intellectuelle supérieure	5	5,88%
Profession intermédiaire, cadre moyen	4	4,71%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Connaissez-vous des magazines papier LGBTIQ+ français ?</i>	Nombre	Répartition
Oui	57	67,06%
Non	28	32,94%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Si oui, lesquels ?</i>	Nombre
Têtu	31
Hétéroclite	20
La Déferlante	18
Well Well Well	6
Jeanne Magazine	5
Censored	5
Gaze	3
Komitid	2
Star Gouin-es	1
Marcel Magazine	1
MAG Jeunes LGBT+	1
Madmoizelle	1
Lesbia	1

Le Castor	1
La Revue des Muses	1
Killyourboyfriend	1
Gai Pied	1
Fanzine de Noé the kid	1
Deuxième Page	1
Chut (Joan der Fluid)	1
Barbi(e)turix	1
<b>Total général</b>	<b>103</b>

Certaines réponses comportant plusieurs titres de presse, il y a plus de réponses que de répondant-es.

<i>Et à l'étranger ?</i>	Nombre
360° (Suisse)	1
BOWIE Creators Magazine (Suisse)	1
Diva (Royaume-Uni)	1
LTTR	1
Missy Magazine (Allemagne)	1
Pikara (Espagne)	1
Siegessäule (Allemagne)	1
The Advocate (Etats-Unis)	1
<b>Total général</b>	<b>8</b>

<i>Connaissez-vous des magazines papier lesbiens français ?</i>	Nombre	Répartition
Non	63	74,12%
Oui	22	25,88%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Si oui, lesquels ?</i>	Nombre
Well Well Well	9
Jeanne Magazine	8
La Déferlante	4
Madmoizelle	1
Lesbia	1
Les Ciseaux	1
La Revue des Muses	1

Barbi(e)turix	1
<b>Total général</b>	<b>26</b>

<i>Et à l'étranger ?</i>	Nombre
Diva (Royaume-Uni)	1
Pikara (Espagne)	1
<b>Total général</b>	<b>2</b>

<i>Etes-vous abonné·e ou lecteur·ice régulièr·e de certains des magazines cités ?</i>	Nombre	Répartition
Non	63	74,12%
Oui	22	25,88%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Si oui, lesquels ?</i>	Nombre
La Déferlante	10
Hétéroclite	6
Têtu	3
Well Well Well	1
Siegessäule	1
Marcel Magazine	1
Madmoizelle	1
Komitid	1
Gaze	1
Censored	1
<b>Total général</b>	<b>26</b>

<i>Etes-vous satisfait·e de l'offre en France en termes de magazines LGBTIQ+ ?</i>	Nombre	Répartition
1	23	27,06%
2	11	12,94%
3	20	23,53%
4	10	11,76%
5	16	18,82%
6	1	1,18%
7	1	1,18%
8	1	1,18%

	9	1	1,18%
	10	1	1,18%
<b>Total général</b>		<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Etes-vous satisfait-e de l'offre en France en termes de magazines lesbiens ?</i>	Nombre	Répartition
1 (Pas du tout satisfait-e)	43	50,59%
2	13	15,29%
3	9	10,59%
4	4	4,71%
5	12	14,12%
6	1	1,18%
7	1	1,18%
9	1	1,18%
10 (Très satisfait-e)	1	1,18%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Avez-vous déjà fait des rencontres par le biais de ces magazines ?</i>	Nombre	Répartition
Non	81	95,29%
Oui	4	4,71%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Suivez-vous des médias lesbiens en ligne (presse en ligne, compte Instagram, Twitter, Youtube, podcast...)?</i>	Nombre	Répartition
Oui	65	76,47%
Non	20	23,53%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Comment en avez-vous eu connaissance ?</i>	Nombre	Répartition
Par vos recherches en ligne	35	50,72%
Par hasard	16	23,19%
Par le bouche à oreille	12	17,39%
Par les réseaux sociaux	4	5,80%
Par la publicité	2	2,90%
<b>Total général</b>	<b>69</b>	<b>100,00%</b>

<i>Etes-vous satisfait-e de l'offre en termes de médias lesbiens en ligne ?</i>	Nombre	Répartition
1 (Pas du tout satisfait-e)	6	7,06%
2	5	5,88%
3	10	11,76%
4	11	12,94%
5	15	17,65%
6	11	12,94%
7	11	12,94%
8	12	14,12%
9	2	2,35%
10 (Très satisfait-e)	2	2,35%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

<i>Avez-vous déjà fait des rencontres par le biais de ces médias en ligne (événement, discussion en ligne aboutissant à une relation amicale ou autre...)?</i>	Nombre	Répartition
Non	73	85,88%
Oui	12	14,12%
<b>Total général</b>	<b>85</b>	<b>100,00%</b>

Annexe 5 - Pétition pour le retrait du titre « Nouvelles Questions Féministes », Paris, 10 mars 1981.

Paris, le 10 mars 1981

Chères abonnées et lectrices de Questions féministes,

Le collectif de rédaction de Questions féministes s'est dissout le 24 octobre dernier, parce qu'il s'était scindé en deux parties sur des conflits politiques si intenses et dont les interprétations de part et d'autre ont été si divergentes que nous n'avons pu vous écrire une lettre en commun. La revue a donc cessé de paraître à partir du n° 8 (mai 1980).

Comme les deux parties du collectif continuaient à se revendiquer de l'éditorial du n° 1 et de son projet, nous avons signé un accord réciproque pour ne pas réutiliser à l'avenir le titre "Questions féministes". Cela éviterait, espérons-nous, les prises de pouvoir. Or aujourd'hui, la partie minoritaire en nombre de l'ex-collectif Q.F. publie une revue (sortie le 7 mars et vendue à la manifestation féministe à Paris) reprenant le titre Questions féministes, avec l'artifice bien connu de l'adjonction du terme "Nouvelles", ce qui permet d'avoir l'air de marquer une différence tout en revendiquant la continuité -- en fait la propriété de la revue précédente. L'adjectif "Nouvelles" ne trompe personne : la "nouvelle" revue est strictement la même en apparence, simplement n'y figurent plus cinq noms (les nôtres). La prise de pouvoir par trois personnes pour prétendue "légitimité" n'est d'ailleurs même pas travestie ; voir leur éditorial : "Ce premier n° de N.Q.F. est /.../ - ou plutôt aurait dû être /admirez la prudence/ - le N°9 de Q.F."

Le n°9 de Questions féministes est en effet celui que nous aurions dû faire ensemble, afin que les lectrices soient informées bilatéralement du conflit politique. Nous avons proposé qu'il comporte l'énonciation claire et l'analyse détaillée des positions politiques divergentes qui s'étaient manifestées, non seulement dans le collectif mais dans le Mouvement féministe. Ce numéro qui aurait pu présenter les termes du débat autrement que par des caricatures n'a pu être fait, car celles qui maintenant s'approprient la revue s'y sont absolument opposées. On comprend aujourd'hui pourquoi... La prise de pouvoir a bien eu lieu.

Q.F."continue", le collectif ayant été purgé des membres jugés déviants (nous) par celles qui s'arrogent le droit de détenir la "juste ligne" de Q.F. Elles peuvent ainsi vous donner leur seule version du conflit, et surtout leur version de nos positions, puisqu'elles se sont opposées à ce que nous ayons la parole dans notre revue par un dernier numéro de Q.F. L'éditorial de "Nouvelles" Questions féministes peut donc se permettre d'être une série de réductions, de falsifications de nos positions. Nous venons de faire - à nos frais - une lettre de huit pages au Mouvement féministe, que nous avons commencé à distribuer et continuerons à expédier dans la mesure de nos faibles moyens financiers, mais il est certain qu'elle ne peut avoir la même diffusion ni le même statut qu'une revue imprimée. De plus, elle ne saurait en aucun cas remplacer des articles.

Si nous avons été étouffées malgré notre majorité, c'est parce que nous n'avons pas tenté de prendre le pouvoir, parce que nous nous sommes conformées au mode de fonctionnement habituel de l'ex-collectif qui était par consensus (en l'absence de consensus, nous avons donc signé de bonne foi l'acte de dissolution du collectif et de non-reprise du titre) ; c'est aussi parce que nos positions politiques -- dont le radicalisme est sciemment caricaturé et calomnié -- gênent. Or, celles qui parlent à notre propos de "totalitarisme" n'hésitent pas à se déclarer, elles, dans la Juste Ligne... et, tout en nous traitant de "terroristes" elles nous ont empêché de nous exprimer dans notre revue comme nous y avions droit.

Nous n'acceptons pas la diffamation politique que constitue le fait de nous affubler d'épithètes aussi malséantes les unes que les autres, et en particulier celle, pour le moins surprenante, d'"antiféminisme". Nous luttons contre l'oppression des femmes et élaborons une stratégie contradictoire à celle défendue par d'autres féministes. Cela ne suffit pas pour nous taxer d'antiféminisme : y aurait-il, à côté du label MLF-Psych-et-po déposé un label MLF-QF détenu par trois personnes, ou un label Féminisme (non) déposé par quelques femmes à Paris ?

En nous ayant empêché d'exprimer nos analyses dans le n°9 d'une revue que nous avons toutes créée, alimentée, diffusée, et maintenant en parlant à notre place de "la" "ligne" à laquelle nous référons - et ce par le canal d'une revue qu'elles prétendent la même - C.D., E.L. et C.H. se donnent les moyens de nous dénoncer auprès de nos lectrices. Leur action semble claire: nous empêcher de démontrer que notre stratégie et nos analyses peuvent nourrir les théories féministes et non les desservir. Il s'agit, en fournissant une caricature de nos positions, de rejeter totalement un courant de pensée avant même qu'il ne se soit exprimé dans ses propres termes. La publication dans "Nouvelles" Questions féministes de 4 tracts faits par des groupes auxquels nous n'appartenons pas toutes les cinq (même si nous en sommes solidaires et si nous estimons que ces tracts sont positifs) ne peut être jugée suffisante pour rendre compte de nos positions (N.B., C.G., N.M., M.P. et M.W.) pas plus que d'un courant de pensée en général. Ces procédés, très classiques dans le monde de "la politique", sont attaquables moralement, intellectuellement et politiquement.

Nous avons fait toutes les démarches possibles de conciliation auprès de la directrice de publication, de l'éditrice et même du nouveau collectif, pour que la revue N.Q.F. qui vient d'être publiée ne viole pas les engagements signés. Ces démarches ont été qualifiées de "pressions"... alors que nous voulons faire respecter un droit. C'est maintenant à vous, lectrices, que nous demandons de protester contre cette malhonnêteté :

- a) en refusant la continuation de votre abonnement à la revue Questions féministes, puisqu'elle a cessé sa publication, et qu'on veut vous envoyer à sa place un autre produit. (Vous êtes en droit d'exiger des Editions Tierce au moins le remboursement en livres de la somme que vous aviez avancée pour l'abonnement à Questions féministes).
- b) en nous soutenant dans notre exigence de faire retirer le titre Nouvelles Questions féministes. Une nouvelle revue pouvait sortir, mais pas en prétendant continuer Q.F. après nous en avoir exclues.
- c) en nous soutenant dans notre demande d'avoir ce qui aurait dû être un droit égal d'expression, et qui n'est plus maintenant qu'un élémentaire droit de réponse.

Nous avons fait circuler des pétitions et avons recueilli des signatures. Si vous ne voulez pas cautionner une appellation qui est une appropriation anti-démocratique ni entériner involontairement une série d'exclusions, de falsifications et même de dénonciations, nous vous demandons de bien vouloir nous renvoyer signée la pétition ci-dessous :

Je sous-signée exige le retrait du titre "Nouvelles Questions féministes", et exige de connaître les analyses politiques de la partie de l'ex-collectif Q.F. actuellement exclue de la continuité de la revue.

NOM	PRENOM	SIGNATURE	ADRESSE (éventuellement)
-----	--------	-----------	--------------------------

A renvoyer à : LFR/CQFD, c/o librairie "Les mots à la bouche", 35 rue Simart  
75018 PARIS.

1982

Une réunion générale des lesbiennes Radicales du FLR de la Région Parisienne est organisée:

Samedi 26 septembre à 14hs. à L' AGECA .

- pour aborder le problème des difficultés que nous avons à fonctionner ensemble et trouver des méthodes permettant de les régler;
- pour poursuivre collectivement la discussion sur le local lesbien et prendre des décisions à ce propos;
- pour préparer la prochaine rencontre nationale (prévue à la Toussaint): prise en charge du bulletin, etc.

Il faudrait que nous soyons nombreuses à cette réunion, pour tâcher de mettre fin à la confusion et aux incertitudes et de réussir à mettre en oeuvre les projets décidés avant l'été.

Amicalement

♀♀♀♀♀

## **TABLE DES ANNEXES**

Annexe 1 - Titres de presse lesbienne en France entre 1976 et 2013 .....	163
Annexe 2 - Questionnaire diffusé en ligne .....	164
Annexe 3 - Réponses à notre questionnaire en ligne.....	171
Annexe 4 - Lettre au mouvement féministe, Paris, 1er mars 1981, p.4.....	178
Annexe 5 - Pétition pour le retrait du titre « Nouvelles Questions Féministes », Paris, 10 mars 1981. ....	179
Annexe 6 - FLR, Tract d'appel à une réunion générale, 1982.....	181

## PRÉSENTATION DES SOURCES

### Ouvrages et articles de revues scientifiques

Achin, Catherine, et Laure Bereni. *Dictionnaire. Genre et science politique. Concepts, objets, problèmes*. Paris, Presses de Sciences Po, 2013.

Adler, Laure. *À l'aube du féminisme : les premières journalistes : 1830-1850*, Paris, Payot, 1979.

Aït-Aoudia, Myriam, Mounia Bennani-Chraïbi, et Jean-Gabriel Contamin. « Indicateurs et vecteurs de la politisation des individus : les vertus heuristiques du croisement des regards », *Critique internationale*, vol. 50, no. 1, 2011, pp. 9-20.

Almeida, Jade. « Étude de contenu de la presse lesbienne : Lesbia Magazine, de 1982 à 2012 », Mémoire de master, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2015.

Alvert, Nicole G. « Saphisme et décadence dans l'art et la littérature en Europe à la fin du XIXe siècle », Thèse de doctorat, Université Paris Sorbonne-Paris IV, Paris, 1998.

Andrieu, Bernard. « Entretien avec Marie-Hélène Bourcier », *Corps*, vol. 4, no. 1, 2008, pp. 5-11.

Auclerc, Benoît, et Yannick Chevalier, ed. *Lire Monique Wittig aujourd'hui*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012.

Badouard, Romain. « Shadow ban. L'invisibilisation des contenus en ligne », *Esprit*, vol. , no. 11, 2021.

Becker, Howard. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris, Éditions Métailié, 2020.

Bergeron, Marie-Andrée. « « Pour lesbiennes seulement » : la revue comme praxis révolutionnaire. Le cas d'Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui. » *Analyses*, volume 16, numéro 1, hiver 2022, pp. 41-54.

Bibia Pavard. « Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes », *Itinéraires*, 2017-2 | 2018.

Bonnet, Marie-Josèphe. *Adieu les rebelles*, Paris, Flammarion, 2014.

Bourcier, Marie-Hélène. « Queer Move/mements », *Mouvements*, vol. no20, no. 2, 2002, pp. 47-43.

Bourdieu, Pierre. « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 35, novembre 1980, pp. 63-72.

Bourdieu, Pierre. « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 30, novembre 1979, *L'institution scolaire*, pp. 3-6.

Brun, Solène, « La socialisation raciale : enseignements de la sociologie étatsunienne et perspectives françaises », *Sociologie*, N° 2, vol. 13 |2022.

Butler, Judith. *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, New York, Routledge, 1990.

Cahun, Claude, *Aveux non avendus*, Paris, Éditions Carrefour 1930.

Calmette, Marie-Françoise, Cavagnac, Michel, Crampes, Claude. « La tarification des publications périodiques », *Revue d'économie industrielle*, vol. 70, 4e trimestre 1994, pp. 73-94.

- Caron, Alain. « Repenser le marketing gai et lesbien : l'apport de Community Marketing », *Téoros*, volume 19, numéro 2, été 2000, p. 42–44
- Caswell, Michelle. “Seeing Yourself in History: Community Archives and the Fight against Symbolic Annihilation”, *Public Historian* 36, no. 2, 2014.
- Chaperon, Sylvie. « Simone de Beauvoir, entre le naturalisme et l'universalisme, entre le sexisme et le féminisme », EPHESIA éd., *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*. Paris, La Découverte, 1995.
- Charon, Jean-Marie. « De la presse imprimée à la presse numérique. Le débat français », *Réseaux*, vol. 160-161, no. 2-3, 2010, pp. 255-281.
- Chauvin, Sébastien, et Arnaud Lerch. *Sociologie de l'homosexualité*. La Découverte, 2013.
- Chauvin, Sébastien. « Les aventures d'une « alliance objective ». Quelques moments de la relation entre mouvements homosexuels et mouvements féministes au XXe siècle », *L'Homme & la Société*, vol. 158, no. 4, 2005, pp. 111-130.
- Chen, Yen-Hsui. « Images et représentations de la bisexualité dans Lesbia Magazine des années 1980-1990 », *Encyclo, Revue de l'école doctorale ED 382*, 2014, pp. 117-137.
- Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*. Paris, Payot, 2010.
- Dardigna, Anne-Marie. *Femmes-femmes sur papier glacé*, Éditions Maspéro, Paris, 1974.
- Delporte, Christian, Claire Blandin, et François Robinet. *Histoire de la presse en France. XXe-XXIe siècles*. Paris, Armand Colin, 2016.
- Diamond, Lisa. « 'I'm Straight, but I Kissed a Girl': The Trouble with American Media Representations of Female-Female Sexuality », *Feminism & Psychology*, 15, 2005.
- Doumit-El Khoury, Arlène. « Féminisme, avez-vous dit ? », *Vacarme*, vol. 4-5, no. 4-5, 1997, pp. 54-58.
- Duchen, Claire. *Feminism in France: from May '68 to Mitterrand*. Routledge & Kegan Paul, Londres, 1986.
- Durand, Mickaël. « Les medias comme agents de socialisation paradoxale des jeunes gays et lesbiennes en France ». Buisson-Fenet, Hélène, et Aude Kerivel. *Des jeunes à la marge ? Transgressions des sexes et conformité de genre dans les groupes juvéniles*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2019, pp. 77-93.
- Eloit, Ilana. “Lesbian trouble: feminism, heterosexuality and the French nation (1970–1981)”, Thèse de doctorat, London School of Economics and Political Science, 2018.
- Eloit, Ilana. « “Le bonheur était dans les pages de ce mensuel” : la naissance de la presse lesbienne et la fabrique d'un espace à soi (1976-1990) », Paris, *Le Temps des médias*, vol. 29, no. 2, 2017, pp. 93-108.
- Eloit, Ilana. « Trouble dans le féminisme. Du « Nous, les femmes » au « Nous, les lesbiennes » : genèse du sujet politique lesbien en France (1970-1980) », 20 & 21. Paris, *Revue d'histoire*, vol. 148, no. 4, 2020, p.129-145.
- Espinaco-Virseda, Angeles. « "I had absolutely no idea that so many women love as I do ...": subculture, Die Freundin, and the construction of the lesbian identity in the Weimar Republic », Mémoire de master, University of Alberta, 2002.

- Farges, Patrick, François, Anne Isabelle. « L'institutionnalisation des Gender Studies en France : un processus à plusieurs niveaux », *Romanica Silesiana*, 2013.
- Fillieule, Olivier, Lilian Mathieu, et Cécile Péchu. *Dictionnaire des mouvements sociaux. 2e édition mise à jour et augmentée*. Paris, Presses de Sciences Po, 2020.
- Forgues, Éric. « La (re)construction identitaire à la croisée de la reconnaissance et de la subjectivation », *Politique et sociétés*, 30(3), 3–21, 2011, pp. 3-21.
- Gai, Frédéric. « Tentatives (désespérées) pour définir le fanzine », *La Revue des revues*, vol. 62, no. 2, 2019, pp. 92-109.
- Geoffroy, Marie et Line Chamberland. « Discrimination des minorités sexuelles et de genre au travail : quelles implications pour la santé mentale ? » *Santé mentale au Québec*, volume 40, numéro 3, automne 2015, pp. 145-172.
- Gérard, Alice. « Le grand homme et la conception de l'histoire au XIXe siècle », *Romantisme*, 1998, n°100, pp. 31-48.
- Goutagny, Elise. « Pratiques féministes et queer de la microédition. Graphisme, langage, transmission », *Techniques & Culture*, vol. 77, no. 1, 2022, pp. 158-177.
- Gubin, Eliane, Catherine Jacques, Florence Rochefort. *Le Siècle des féminismes*. Paris, Les Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières, 2004.
- Jackson, Julian. « Arcadie : sens et enjeux de « l'homophilie » en France, 1954-1982 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. no 53-4, no. 4, 2006, pp. 150-174.
- Kandel, Liliane. « L'explosion de la presse féministe », *Le Débat*, vol. 1, no. 1, 1980, pp. 105-128.
- Lamoureux, Diane. « Reno(r/m)mer « la » lesbienne ou quand les lesbiennes étaient féministes », *Genre, sexualité & société*, 1 | Printemps 2009.
- Laroche, Martine et Larrouy, Michèle. *Mouvements de presse : des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*. Paris, Archives recherches cultures lesbiennes, 2009.
- Lemercier, Claire. « Le Club du Faubourg, Tribune Libre de Paris 1918- 1939 », Mémoire de master, Institut d'Études Politiques de Paris, 1995.
- Lesselier, Claudie. « Homosexualités : Expression /Répression », communication au Colloque d'études gaies et lesbiennes, 3-5 décembre 1998. Publiée dans : *Homosexualités expression/répression*, sous la direction de Louis-Georges Tin et avec la collaboration de Geneviève Pastre, Paris, Éditions Stock, 2000, pp.105-116.
- Lévêque, Sandrine. « Femmes, féministes et journalistes : les rédactrices de La Fronde à l'épreuve de la professionnalisation journalistique », *Le Temps des médias*, vol. 12, no. 1, 2009, pp. 41-53.
- Lorenzi, Marie-Émilie, «« Queer », « transpédégouine », « torduEs », entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe queer », *GLAD!*, 02 | 2017.
- Lucien, Mirande. « Les deux premières revues homosexuelles de langue française : Akadémos (1909) et Inversions/L'Amitié (1924-1925) », *La Revue des revues*, vol. 51, no. 1, 2014, p. 64-83.
- Marque, Sylvaine. « La presse féminine en 1972. Evolution depuis dix ans », Mémoire d'études, ENSB, 1972.

- Mayer, Stéphanie. « Des critiques féministes de l'hétérosexualité : contribution et limites des théorisations lesbiennes et queers. » *Recherches féministes*, volume 33, numéro 2, 2020, pp. 25-43.
- Pagé, Geneviève. « La Lente Intégration Du Queer Au Féminisme Québécois Francophone: Douze Ans de Résistance et Le Rôle de Passeur Des Panthères Roses. », *Canadian Journal of Political Science / Revue Canadienne de Science Politique*, vol. 50, no. 2, 2017, pp. 535-558.
- Paternotte, David. « Le Phénomène Queer En France et En Europe. Hybridation et Effets de Circulation. », *Revue Française de Science Politique*, vol. 63, no. 2, 2013, pp. 374-379.
- Pavard, Bibia, Florence Rochefort, et Michelle Zancarini-Fournel. *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*. Paris, La Découverte, 2020.
- Perreau, Bruno. *Qui a peur de la théorie queer ?*. Paris, Presses de Sciences Po, 2018.
- Picq, Françoise, et al. "Introduction", *Feminist Writings*, édité par Margaret A. Simons and Marybeth Timmermann, University of Illinois Press, 2015, pp. 231-239.
- Picq, Françoise. *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*. Brest, Éditions-dialogues, 2011.
- Prearo, Massimo. *Le Moment politique de l'homosexualité : Mouvements, identités et communautés en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014.
- Revenin, Regis. « Les études et recherches lesbiennes et gays en France » (1970-2006)», *Genre & Histoire*, 2007.
- Rich, Adrienne. « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, mars 1981, pp.15-43.
- Rigoni, Isabelle. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, pp. 31-46.
- Samuel, Étienne, « "First & Last & Always" : les valeurs de l'éphémère dans la presse musicale alternative », *Volume !* vol. 2, no 1, 2003.
- Sedel, Julie. « Le genre du pouvoir médiatique », *Savoir/Agir*, vol. 46, no. 4, 2018.
- Sonnac, Nathalie, et Jean Gabszewicz. *L'industrie des médias à l'ère numérique*, Paris, La Découverte, 2013.
- Sonnac, Nathalie. « L'économie des magazines », *Réseaux*, vol. no 105, no. 1, 2001, pp. 79-100.
- Spencer, Jimmy et Bernal, Roa. « Définition et aspects linguistiques des petites annonces de cœur », *Zona Próxima*, n° 12, 2010.
- Streitmatter, Rodger. *Unspeakable: the rise of the gay and lesbian press in America*. Boston, Faber and Faber, 1995.
- Sylvie Chaperon, Marine Rouch and Justine Zeller. "Introduction au dossier : Les années 1968, la décennie féministe et homosexuelle en région", *Les Cahiers de Framespa*, 29 | 2018.
- Tamagne, Florence. « L'identité lesbienne : une construction différée et différenciée ? », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 84 | 2001.
- Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*. Paris, Seuil, 2000.
- Timby, Kim. "La photographie en couleurs au prisme de la presse française, 1945-1960", *Focales*, 1 | 2017.

Turbiau, Aurore, et al. *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*. Paris, Le Cavalier Bleu, 2022.

Vergès, Françoise. *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique Éditions, 2019.

Vincent, Monique. *Le Mercure galant: Présentation de la première revue féminine d'information et de culture 1672-1710*, Paris, Honoré Champion («Sources classiques», 37), 2005.

Whitt, Jan. "A "labor from the heart": Lesbian magazines from 1947-1994", *Journal of Lesbian Studies*, vol. 5, no. 1-2, 2001, pp. 229-251.

Wirth, L. « The problem of minority groups », in Linton R. (dir.), *The Science of Man in the World*, New York, Merz Press, 1945, pp. 347-372.

Wittig, Monique. « La pensée straight », *Questions Féministes*, no. 7, 1980, pp. 45-53.

Wittig, Monique. « On ne naît pas femme », *Questions féministes*, n°8, mai 1980, p.75-84.

Wittig, Monique. *L'Opoponax*, éditions de Minuit, Paris, 1964.

Wittig, Monique. *Le chantier littéraire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010.

Wittig, Monique. *Les Guérillères*, Paris, Les éditions de minuit, 1969.

Zaytseva, Anna. « Les objets qui conduisent à l'action : transformations des fanzines punk Do-It-Yourself dans les années 2000-2010 en Russie », *Volume !*, 15 : 1 | 2018, pp. 45-69.

Zeffiro, Andrea, and Mél Hogan. "Five: Queered by the archive: No More Potlucks and the activist potential of archival theory", *Research Justice*, Bristol, UK: Policy Press, 2015.

## Périodiques

Liste des périodiques dont des articles ou des extraits sont directement cités dans ce présent mémoire.

*Akadémos*, n°1.

*Désormais*, n°2.

*Espaces*, n°1, n°13.

*Hétéroclite*, n°1, n°4, n°6, n°10, n°155, , n°160, n°161.

*Inversions*, n°1, 15 novembre 1924, p.17.

*Jeanne Magazine*, n°17, n°73

*La dixième muse*, n°11, n°55,

*L'amitié*, n°1.

*Le torchon brûle*, n°1, n°2.

*Lesbia Magazine*, n°39, n°49, n°58, n°100, n°106, n°129, n°135, n°141, n°192, n°208, n°212, n°213, n°223, n°283, n°295.

*Masques*, n° 9/10.

*Quand les femmes s'aiment...*, n°1, n°2, n°3-4, n°5, n°7.

*Well Well Well*, n°4.

## Sites Web

Bagdam, Site officiel de *Bagdam Espace Lesbien*, accessible sur <http://www.bagdam.org/bagdam.html>.

*Barbi(e)turix*, accessible sur <https://www.barbieturix.com/tag/fanzine/>

Elles cheminèrent, site d'archives lesbiennes, féministes et gays, accessible sur <http://caminare.free.fr/>

*Hétéroclite*, accessible sur <https://www.heteroclite.org/>

Jeanne Magazine, accessible sur <https://www.jeanne-magazine.com/>

*La Déferlante*, accessible sur <https://revueladeferlante.fr/>

*La Wayback Machine*, accessible sur <https://archive.org/web/>

*Well Well Well*, accessible sur <https://revuewellwellwell.fr/>

## Articles en ligne

Belga, « XY Media, Lesbien raisonnable, des nouveaux médias LGBTQI+ qui séduisent », *La DH Les Sports+*, 24 juin 2022, accessible sur <https://www.dhnet.be/medias/divers/2022/06/24/xy-media-lesbien-raisonnable-des-nouveaux-medias-lgbtqi-qui-seduisent-W6D2F6LV3BCVVMJAJMD757KUF/>, consulté le 11 août 2023.

Carassou, Michel. « Claude Cahun et Havelock Ellis dans Inversions et L'Amitié », *Héritages partagés de Claude Cahun et Marcel Moore, du XIXe au XXIe siècles. Symbolisme, modernisme, surréalisme, postérité contemporaine*, accessible sur <https://cahun-moore.com:443/collectif-heritages-partages-de-claude-cahun-et-marcel-moore/claude-cahun-et-havelock-ellis-dans-inversions-et-lamitie>, consulté le 2 juillet 2023.

Chanté, Joseph. "Instagram's murky 'shadow bans' just serve to censor marginalised communities.", *The Guardian*, 8 Nov. 2019, accessible sur <https://www.theguardian.com/commentisfree/2019/nov/08/instagram-shadow-bans-marginalised-communities-queer-plus-sized-bodies-sexually-suggestive>, consulté le 27 juin 2023.

Croiset, Laure. « Elles lancent la revue trimestrielle des révolutions féministes "La Déferlante" », *Challenges*, 9 mai 2021, accessible sur [https://www.challenges.fr/femmes/elles-lancent-la-revue-trimestrielle-des-revolutions-feministes-la-deferlante\\_763675](https://www.challenges.fr/femmes/elles-lancent-la-revue-trimestrielle-des-revolutions-feministes-la-deferlante_763675), consulté le 10 août 2023.

Gaillard, Claire-Lise, et Tillier-Chevallier, Alice. « Chaussure à son pied : pour une histoire des petites annonces matrimoniales », *Retronews*, 20 décembre 2022, disponible sur <https://www.retronews-fr.ressources.sciencespo-lyon.fr/societe/interview/2022/12/20/annonces-matrimoniales-claire-lise-gaillard>, consulté le 27 juin 2023.

« Jeanne, le nouveau magazine féminin qui préfère les filles », *Gay Viking*, 5 février 2014, accessible sur <https://gayviking.fr/jeanne-le-nouveau-magazine-feminin-qui-prefere-les-filles-lesbienne/>, consulté le 16 août 2023

Kopiejwski, Faustine. « On veut en mettre plein la gueule pour être visibles », *Les Inrockuptibles*, 9 avril 2013, accessible sur <https://www.lesinrocks.com/cheek/barbieturix-on-veut-mettre-plein-la-gueule-pour-etre-visibles-321097-09-04-2014/>, consulté le 4 juillet 2023.

Lauriane Nicol. « A propos du projet », Ulule, accessible sur <https://fr.ulule.com/lesbien-raisonnable>, consulté le 11 août 2023.

Le Corre, Maelle. « «Jeanne Magazine», un nouveau média lesbien prévu pour janvier 2014 », *Komitid*, 25 novembre 2013, accessible sur <https://www.komitid.fr/2013/11/25/jeanne-nouveau-media-lesbien/>, consulté le 16 août 2023.

Le Corre, Maelle. « La fin de l'aventure «Muse & Out» (anciennement «La Dixième Muse») », *Komitid*, 21 août 2013, consulté le 24 juillet 2023.

Lejeune, Léa. « Médias: les lesbiennes invisibles », *Slate*, 29 septembre 2013, consulté le 24 juillet 2023.

Les archives du Calvados, L'Opinion des femmes : un journal féminin de 1849, accessible sur <https://archives.calvados.fr/page/l-opinion-des-femmes-un-journal-feminin-de-1849>, consulté le 9 juin 2023.

Lesbien Raisonnable, « Participez au développement de l'indispensable média pop culture du Gouinistan », Cagnotte Ulule, accessible sur <https://fr.ulule.com/lesbien-raisonnable>, consulté le 11 août 2023.

Valais, Lucie. « "Well Well Well", la revue lesbienne qui brise les clichés sur la féminité », *RTL*, 9 novembre 2016, consulté le 24 juillet 2023.

Valin, Roxanne. « Le soir, c'est l'exploitation des plus précaires que l'on applaudit », *Barbi(e)turix*, 13 avril 2020, accessible sur <https://www.barbieturix.com/2020/04/13/le-soir-cest-lexploitation-des-plus-precaires-que-lon-applaudit/>, consulté le 13 août 2023.

Vallet, Romain. « Une histoire de la presse homosexuelle en France (3/3) : de Têtu à nos jours », *Komitid*, 20 juin 2018, accessible sur <https://www.komitid.fr/2018/06/20/une-histoire-de-la-presse-homosexuelle-en-france-3-3-de-tetu-a-nos-jours/>, consulté le 16 août 2023.

## Pages Instagram

Amicalement Gouine, accessible sur [https://www.instagram.com/amicalement\\_gouine/](https://www.instagram.com/amicalement_gouine/)

*Les ciseaux*, fanzine, accessible sur [https://www.instagram.com/les\\_ciseaux\\_fanzine/?hl=fr](https://www.instagram.com/les_ciseaux_fanzine/?hl=fr)

Lesbien Raisonnable, accessible sur <https://www.instagram.com/lesbien.raisonnable/?hl=fr>

Les Sapphos, accessible sur <https://www.instagram.com/les.sapphos/>

*Lesbzine*, fanzine, accessible sur [https://www.instagram.com/le\\_lesbzine/?hl=fr](https://www.instagram.com/le_lesbzine/?hl=fr)

## Vidéos

1967-2008 : la presse gay et lesbienne. Bibliothèque Municipale de Lyon, 2008. Conférence en ligne, [https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id\\_video=245](https://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id_video=245).

## Archives

Archive du site internet de Bagdam, accessible sur <https://web.archive.org/web/20051122154527/www.bagdam.org>

Archive du site internet de *La dixième muse* accessible sur <https://web.archive.org/web/20031124073045/www.ladixiememuse.com/>

Bulletin du Groupe des lesbiennes féministes, n° 2, Juin 1976.

Des lesbiennes féministes radicales de l'ex-collectif Q.F, Lettre au mouvement féministe, Paris, 1er mars 1981. Voir Annexe 4.

FHAR. « Adresse à ceux qui se croient normaux », Rapport contre la normalité [1971], Editions des\_zentravés, 2003.

FLR, Tract d'appel à une réunion générale, 1982. Voir Annexe 6.

Pétition pour le retrait du titre « Nouvelles Questions Féministes », Paris, 10 mars 1981. Voir Annexe 5.

Robichon, Suzette. « La presse des groupes de lesbiennes en France », Compte rendu de l'atelier animé lors de l'université d'été euro-méditerranéenne des homosexualités, juillet 1999.

## Colloques

Boucheron, Brigitte. « À Toulouse, Bagdam Espace : lesbien première langue », communication au colloque « Mouvement des lesbiennes, lesbiennes en mouvement », Paris, 23 octobre 2010. Accessible sur <http://www.bagdam.org/articles/lesbien-premiere-langue.html>.

Boucheron, Brigitte. « Introduction à une histoire du mouvement lesbien en France », communication au colloque « Visibilité/invisibilité des lesbiennes », Paris, 19 mai 2007. Accessible sur <https://www.coordinationlesbienne.org/spip.php?article212>.

Larrouy, Michèle. « "OUI !!! Ce sont bien des lesbiennes qui ont lancé le slogan : "Mouvement des femmes année Zéro" dans la revue Partisans..." », communication au colloque "Mouvement des lesbiennes, lesbiennes en mouvement", Paris, samedi 23 octobre 2010. Accessible sur <https://www.coordinationlesbienne.org/spip.php?article188>.

## BIBLIOGRAPHIE

### Presse et médias

- Blandin, Claire. *Manuel d'analyse de la presse magazine*. Paris, Armand Colin, 2018.
- Charon, Jean-Marie. « De la presse imprimée à la presse numérique. Le débat français », *Réseaux*, vol. 160-161, no. 2-3, 2010, pp. 255-281.
- Delporte, Christian, Claire Blandin, et François Robinet. *Histoire de la presse en France. XXe-XXIe siècles*. Paris, Armand Colin, 2016.
- Gai, Frédéric. « Tentatives (désespérées) pour définir le fanzine », *La Revue des revues*, vol. 62, no. 2, 2019, pp. 92-109.

### Mouvements féministes en France

- Chauvin, Sébastien. « Les aventures d'une « alliance objective ». Quelques moments de la relation entre mouvements homosexuels et mouvements féministes au XXe siècle », Paris, *L'Homme & la Société*, vol. 158, no. 4, 2005, pp. 111-130.
- Eloit, Ilana. « Trouble dans le féminisme. Du « Nous, les femmes » au « Nous, les lesbiennes » : genèse du sujet politique lesbien en France (1970-1980) », 20 & 21. Paris, *Revue d'histoire*, vol. 148, no. 4, 2020, pp. 129-145.
- Gubin, Eliane, Catherine Jacques, Florance Rochefort. *Le Siècle des féminismes*. Paris, Les Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières, 2004.
- Pavard, Bibia, Florence Rochefort, et Michelle Zancarini-Fournel. *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*. Paris, La Découverte, 2020.

### Homosexualité, lesbianisme

- Chauvin, Sébastien, et Arnaud Lerch. *Sociologie de l'homosexualité*. Paris, La Découverte, 2013
- Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne vie de couple, sexualité, représentation de soi*. Paris, Payot, 2010
- Eloit, Ilana. « Lesbian trouble: feminism, heterosexuality and the French nation (1970–1981) », Thèse de doctorat, London School of Economics and Political Science, 2018
- Eribon, Didier. *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*. Paris, Larousse, 2003
- Lamoureux, Diane. « Reno(r)mmer « la » lesbienne ou quand les lesbiennes étaient féministes », *Genre, sexualité & société*, no 1, 2009

- Prearo, Massimo. *Le Moment politique de l'homosexualité : Mouvements, identités et communautés en France*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014
- Rich, Adrienne, *La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*. Genève-Lausanne, Editions Mamamélis-Nouvelles questions féministes, 2010
- Tamagne, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*. Paris, Seuil, 2000
- Wittig, Monique. « La pensée straight », *Questions Féministes*, no. 7, 1980, pp. 45-53.
- Wittig, Monique. « On ne naît pas femme », *Questions féministes*, n°8, mai 1980, pp. 75-84.

### **Production littéraire et média lesbiens**

- Frydman, Hannah. "Reading Incognito: Periodicals, Sapphic Fictions, and Lesbian Communication", Londres, *Dix-Neuf*, vol. 26, 2022, pp. 35-155.
- McKinney, Cait. *Information Activism: A queer history of lesbian media technologies*. Durham North Carolina, Duke University Press, 2020
- Turbiau, A., Lachkar, M., Isler, C., Berthier, M., Antolin, A. *Écrire à l'encre violette: Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*. Paris, Le Cavalier Bleu, 2022

### **Presse gay et lesbienne**

- Almeida, Jade. « Étude de contenu de la presse lesbienne : Lesbia Magazine, de 1982 à 2012 », Mémoire de master, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2015
- Chen, Yen-Hsui. « Images et représentations de la bisexualité dans Lesbia Magazine des années 1980-1990 », *Encyclo, Revue de l'école doctorale ED 382*, 2014, pp. 117-137.
- Eloit, Ilana. « « Le bonheur était dans les pages de ce mensuel » : la naissance de la presse lesbienne et la fabrique d'un espace à soi (1976-1990) », Paris, *Le Temps des médias*, vol. 29, no. 2, 2017, pp. 93-108.
- Espinaco-Virseda, Angeles. « "I had absolutely no idea that so many women love as I do ...": subculture, Die Freundin, and the construction of the lesbian identity in the Weimar Republic », Mémoire de master, University of Alberta, 2002
- Laroche Martine et Larrouy Michèle. *Mouvements de presse : des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*. Paris, Archives recherches cultures lesbiennes, 2009
- Lucien, Mirande. « Les deux premières revues homosexuelles de langue française : Akademos (1909) et Inversions/L'Amitié (1924-1925) », *La Revue des revues*, vol. 51, no. 1, 2014, pp. 64-83.

- Smits, Karina. "Die Freundin and Other Relationships: A Proposal for a Comparative Study of the Role of Lesbian Magazines within the Process of Cultural Transfer and Transmission.", *Rethinking Cultural Transfer and Transmission: Reflections and New Perspectives*, Groningen, Barkhuis
- Streitmatter, Rodger. *Unspeakable: The Rise of the Gay and Lesbian Press in America*. Boston, Faber and Faber, 1995
- Whitt, Jan. "A "labor from the heart": Lesbian magazines from 1947-1994", *Journal of Lesbian Studies*, vol. 5, no. 1-2, 2001, pp. 229-251.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 - Couverture <i>Le torchon brûle</i> , n°1, mai 1971, ©creative commons .....	60
Figure 2 - Couverture <i>Lesbia Magazine</i> , n°1, décembre 1982, ©Jade Almeida .....	82
Figure 3 - Couverture <i>Parole de lesbiennes féministes</i> , n°2, mai 1981, ©ARCL .....	93
Figure 4 – Couverture <i>Lesbia Magazine</i> , n°81, mars 1990, ©creative commons .....	93
Figure 5 – <i>Goût Doux Niouzes</i> , n°2, mars 2001, ©ARCL .....	93
Figure 6 - <i>Quand les femmes s'aiment...</i> , n°3-4, mars 1979, p.27, ©creative commons .....	100
Figure 7 - <i>Quand les femmes s'aiment...</i> , n°7, juin 1980, p.3, ©creative commons .....	102
Figure 8 - Couverture <i>Espaces</i> , n°10, janvier 1983, ©ARCL .....	103
Figure 9 - Couverture <i>Well Well Well</i> , n°4, 2022, ©Well Well Well .....	151
Figure 10 - Couverture <i>Well Well Well</i> , n°2, 2015, ©Well Well Well .....	151
Figure 11 - Couverture <i>Jeanne Magazine</i> , n°24, janvier 2016, ©Jeanne Magazine .....	152
Figure 12 - Couverture <i>Jeanne Magazine</i> , n°17, juin 2015, ©Jeanne Magazine .....	152
Figure 13 - Couverture <i>Jeanne Magazine</i> , n°107, avril 2023, ©Jeanne Magazine .....	152

## TABLE DES MATIÈRES

<b>REMERCIEMENTS</b> .....	<b>3</b>
<b>SOMMAIRE</b> .....	<b>4</b>
<b>RÉSUMÉ</b> .....	<b>6</b>
<b>TABLEAU DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS</b> .....	<b>7</b>
<b>DÉCLARATION ANTI-PLAGIAT</b> .....	<b>8</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>9</b>
<b>PARTIE I : La presse lesbienne, contextes historiques d’une émergence à la croisée des imprimeries</b> .....	<b>24</b>
A. L’héritage d’une presse féminine solidement établie .....	24
1. Les origines de la « presse pour femmes » .....	24
2. La constitution d’une presse féminine militante .....	26
3. La presse féminine comme passerelle.....	30
B. Les débuts d’une presse homosexuelle française .....	33
1. Contexte historique et inspiration d’outre-Rhin.....	33
2. Des débuts masculins et aristocratiques .....	36
3. Une portée militante vulnérable à la législation de l’époque .....	39
C. La presse lesbienne à l’intersection des identités .....	43
1. Une inscription dans un riche héritage culturel et artistique lesbien .....	44
2. Les précédents allemand et américain : Die Freundin, The Ladder et les débuts de la presse lesbienne .....	47
3. Un développement tardif lié mais distinct de la presse féminine et gay.....	51
<b>PARTIE II : La presse lesbienne, miroir des luttes et objet politique : contexte politique et social de sa production</b> .....	<b>55</b>
A. L’impact multiforme des mouvements féministes français sur la création tardive d’une presse lesbienne (1970-1979) .....	56
1. La matrice universaliste du féminisme français de la deuxième vague.....	56
2. Le MLF, rassembleur d’homosexuelles, censeur de lesbiennes ? .....	59
3. Le Journal des lesbiennes féministes et Quand les femmes s’aiment, prémices d’une presse lesbienne autonome.....	63
B. Le développement conjoint d’une presse lesbienne autonome et de la subjectivation politique lesbienne (1980-1982).....	68
1. Scissions de « Questions Féministes » et « Masques » : les débuts d’une subjectivité politique lesbienne .....	68
2. Le déploiement d’une presse lesbienne radicale militante .....	72
C. La diversification et les reconfigurations de la presse lesbienne (1982-2014).....	76
1. Un foisonnement de périodiques à la diversité politique, géographique et thématique .....	76

2. Lesbia Magazine, pilier de la presse lesbienne et cas d'étude d'une adaptation réussie aux dynamiques communautaires et médiatiques .....	81
3. La disparition de Lesbia Magazine et de La dixième muse : L'essoufflement d'un mouvement et l'étape jamais franchie de la professionnalisation journalistique .....	84
<b>PARTIE III : Au-delà des groupes de rédactions: configurations et impacts de la réception et de l'usage de la presse lesbienne .....</b>	<b>90</b>
A. Le rôle de la presse lesbienne dans les représentations des communautés lesbiennes .....	90
1. La presse lesbienne comme objet à soi et preuve matérielle de présence .....	91
2. La perception extra-communautaire .....	96
3. Les représentations intra-communautaires .....	99
B. La presse lesbienne comme vecteur de politisation et de construction communautaire .....	106
1. Un outil de socialisation politique.....	107
2. Le soutien et le développement de lieux et d'événements lesbiens .....	111
3. Le tissage de liens sociaux par les petites annonces et les courriers des lectrices.....	114
C. Les limites de la réception de la presse lesbienne .....	118
1. Les contraintes matérielles de sa diffusion .....	119
2. Les inégalités économiques et sociales relatives à son accès.....	122
3. Son homogénéisation des vécus et des représentations.....	125
<b>PARTIE IV : Reconfigurations contemporaines et nouveaux enjeux de la presse lesbienne en France .....</b>	<b>129</b>
A. La presse lesbienne au prisme du queer .....	130
1. Lesbianisme radical et théorie queer.....	131
2. Le développement d'une presse transpédégouine et queer et féministe.....	135
B. Lire lesbien, des kiosques aux smartphones.....	140
1. L'impact du numérique sur l'accès à la presse lesbienne .....	140
2. Une offre de nouveaux médias lesbiens abondante.....	144
C. Une presse lesbienne papier démodée ?.....	148
1. Nouveaux périodiques, mêmes impasses .....	148
2. Les fanzines lesbiens, apports contestataires ou complémentaires.....	153
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>158</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>163</b>
<b>TABLE DES ANNEXES .....</b>	<b>182</b>
<b>PRÉSENTATION DES SOURCES .....</b>	<b>183</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>191</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>	<b>194</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>195</b>